



**YANG JISHENG**

# **RENVERSER CIEL ET TERRE**

**LA TRAGÉDIE DE LA RÉVOLUTION CULTURELLE  
CHINE, 1966-1976**

PAR L'AUTEUR DE *STÈLES*

**SEUIL**



# RENVERSER CIEL ET TERRE

La tragédie de la Révolution culturelle

Chine, 1966-1976

DU MÊME AUTEUR

Stèles

La Grande Famine en Chine, 1958-1961

*Traduit du chinois par Louis Vincenolles et Sylvie Gentil*

*Seuil, 2012 et « Points » H486*

*YANG JISHENG*

# RENVERSER CIEL ET TERRE

La tragédie de la Révolution culturelle  
Chine, 1966-1976

TRADUIT DU CHINOIS  
PAR LOUIS VINCENOLLES

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS  
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>*

Ce livre est édité par Anne Sastourné

Titre original : 天地翻覆 中國文化大革命史  
(Tian di fanfu : Zhongguo wenhua dageming shi)  
Édition originale : Cosmos Books Ltd, 2016  
ISBN original : t. I : 978-988-8257-54-6 et t. II 978-988-8257-55-3

© Yang Jisheng, (楊繼繩) 2016

ISBN 978-2-02-133121-9

© Éditions du Seuil, septembre 2020, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

## *Avertissement du traducteur*

La traduction et l'édition de cet ouvrage de Yang Jisheng ont posé des défis similaires à ceux qu'avait posés *Stèles*, du même auteur, consacré à la famine en Chine de 1958 à 1961 et publié aux Éditions du Seuil en 2012. Le plus délicat était la nécessité d'abrégé un texte très long, très détaillé, dont la traduction intégrale aurait donné deux à trois tomes. Aucun traducteur, aucun éditeur ne fait cela avec plaisir. L'auteur a fourni lui-même aux traducteurs américains et français une version destinée au lectorat non chinois réduite d'environ un quart par rapport au texte initial paru chez Cosmos Books à Hong Kong. D'autres ajustements et coupes ont ensuite été faits, en plein accord avec l'auteur.

Ces coupes portent le plus souvent sur les descriptions de certains événements dans les provinces, qui sont très minutieuses dans l'original mais seraient répétitives pour le lecteur français et n'apportent pas grand-chose à l'argument d'ensemble. Nous avons également opté pour la suppression d'un chapitre sur l'économie chinoise pendant la période concernée, faisant ainsi le choix d'un livre plus politique. Nous avons conservé l'agencement initial, qui combine un plan chronologique avec des chapitres thématiques. Cette combinaison est parfois déroutante : elle oblige l'auteur à revenir sur un événement déjà décrit ou, plus surprenant, à évoquer un événement dans un chapitre thématique comme s'il était connu, avant de l'avoir traité. Nous nous sommes efforcés de remédier à cet inconvénient au moyen de renvois et de notes.

Nous avons maintenu les choix éditoriaux de l'édition de *Stèles* : transcription du chinois par le pinyin – sauf pour quelques noms propres restés dans l'usage en français comme Pékin (Beijing), Canton (Guangzhou), Kuomintang (Guomindang) ou Sun Yatsen ; notes bibliographiques rejetées en fin de volume avec traduction des titres (plutôt que de ne les donner qu'en transcription) ; notes de bas de page (de l'auteur ou du traducteur) pour expliquer certains termes ou contextes ; incises du traducteur [entre crochets] lorsqu'une note ne

paraissait pas être justifiée. Nous avons adapté les repères chronologiques pour le lectorat français, et ajouté deux annexes : un petit glossaire pour donner la définition de certains mots ou concepts dans le contexte de l'époque, et de brèves notices biographiques pour les nombreux seconds rôles que l'on retrouve tout au long de l'ouvrage. Un grand merci ici à Michel Bonnin, qui a bien voulu relire et améliorer ce petit glossaire, ainsi qu'à Charlotte Marchina pour la transcription en français de noms mongols et mandchous.

En chinois, le nom de famille est toujours placé avant le prénom : Mao Zedong, Zhou Enlai, Han Suyin portent respectivement les patronymes Mao, Zhou, et Han. Il est fréquent que le nom de famille soit monosyllabique mais il existe des noms bisyllabiques comme Ouyang, Sima, Situ, Duanmu. Les prénoms sont souvent composés de deux caractères (l'un étant souvent commun aux enfants d'une même génération) mais ce n'est pas une règle : Lin Biao, Zhu De, Kang Sheng portent des prénoms monosyllabiques.

Sauf indication contraire, tous les ouvrages cités par Yang Jisheng sont en langue chinoise. Pour les ouvrages en d'autres langues, nous nous sommes efforcés d'en trouver le texte original ou la traduction française, lorsqu'elle existe, pour en reproduire le passage cité par l'auteur.

La Révolution culturelle chinoise fut une période d'une extrême confusion, et cela se reflète naturellement dans tous les ouvrages qui en traitent. Par exemple, les notions de droite et de gauche pourront paraître déroutantes au lecteur. Sur ce point, je citerai Simon Leys : « L'orthodoxie étant de gauche par définition, l'opposition doit être désignée par le terme de "droite" ; aussi, quand le pouvoir vire à droite pour des raisons d'opportunité et se fait contester par sa gauche, conventionnellement la droite se trouve baptisée gauche et la gauche droite (extrême gauche en apparence, droite en réalité)<sup>1</sup>. » Simple application de l'argument de Loyola, qui veut que « pour ne nous écarter en rien de la vérité nous devons toujours être disposés à croire que ce qui nous paraît blanc est noir, si l'Église le décide ainsi ». Les protagonistes qui s'y sont eux-mêmes trompés, à leurs dépens, sont nombreux. Tout le monde ou presque se disait de gauche et taxait ses adversaires d'être de droite, les affrontements les plus acharnés se déroulaient entre rebelles\* se posant tous en fervents soutiens du président Mao.

\* Les astérisques renvoient aux notices biographiques p. 839, et au glossaire p. 847. Ils sont placés à la première occurrence du nom ou du mot dans chaque chapitre.



Ce livre présente une histoire chinoise de la Révolution culturelle qui n'est pas l'histoire officielle. Il la resitue dans son contexte en donnant à comprendre ses tenants : les facteurs historiques qui en sont à l'origine ; et ses aboutissants : la victoire finale des « réformateurs » (qui ont permis l'ouverture de la Chine, son décollage économique spectaculaire) et de la bureaucratie (qui a empêché toute réforme politique). Son approche est plus globale que la plupart des ouvrages sur cette période encore proche et sensible.

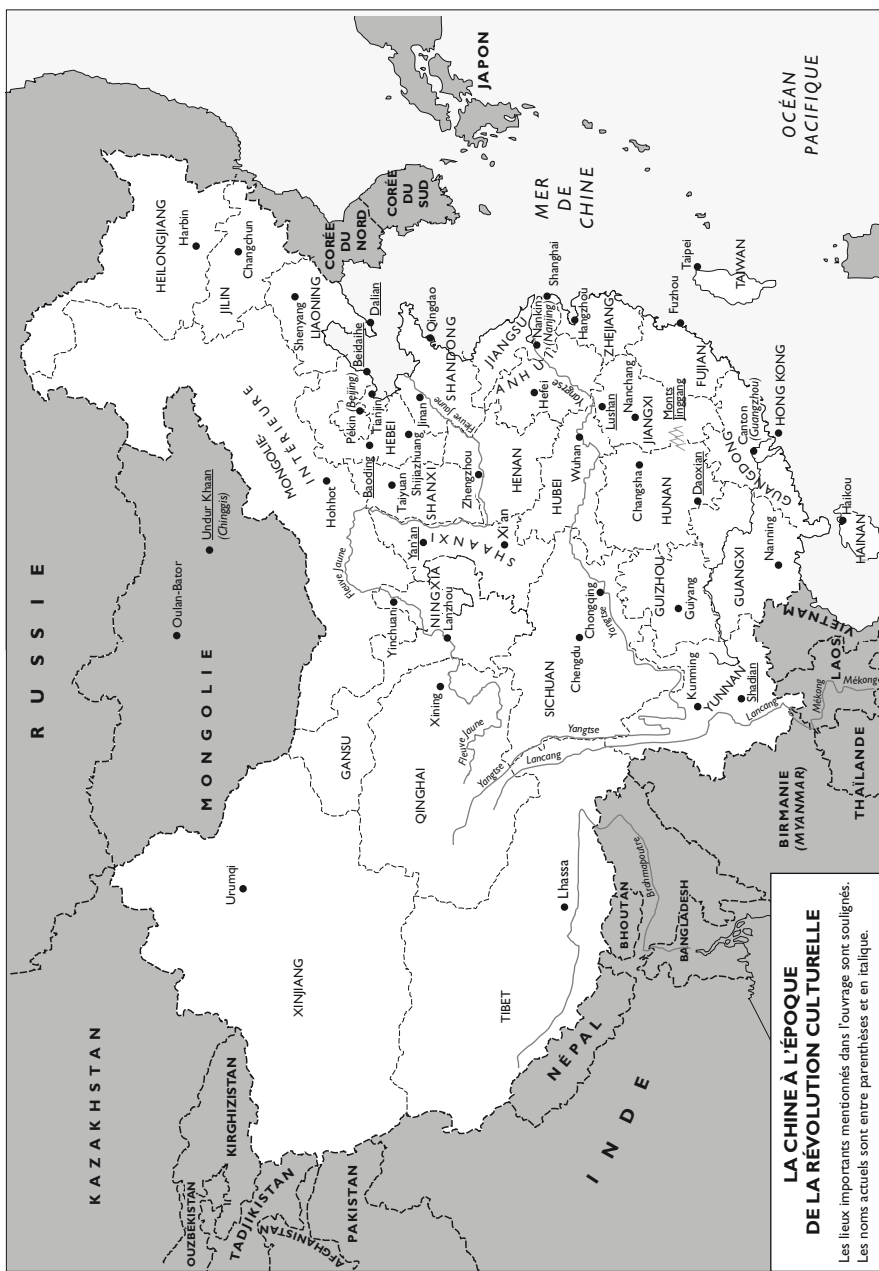
L'auteur considère qu'il ne s'agissait pas simplement d'une lutte de pouvoir (Mao cherchant à regagner celui qu'il avait perdu après le Grand Bond en avant) mais d'abord d'un effort de Mao pour rendre la révolution chinoise irréversible. Et que ce qu'il avait déclenché avait rapidement échappé à son contrôle.

La Révolution culturelle est ici décrite par un homme qui a été, comme tous les Chinois, happé par elle – il était alors étudiant à Pékin – et qui, des années plus tard, a voulu comprendre, sans tabou, le pourquoi et le comment de cette tragédie. Journaliste de profession, Yang Jisheng a longtemps été rédacteur en chef de la revue mensuelle *Annales chinoises* (*Yanhuang Chunqiu*), précisément consacrée à l'étude de la Chine contemporaine. Fondée en 1991 – c'est-à-dire au lendemain des événements de la place Tiananmen de juin 1989 – par des partisans de la réforme et de l'ouverture, cette revue a été suspendue en 2016 par les autorités en raison de son contenu éditorial, non conforme aux directives du Parti. Reprise peu après par une équipe entièrement renouvelée, et accessible seulement sur Internet, elle est désormais dans la ligne et n'a plus le même intérêt. L'éclairage que nous donne l'auteur est unique par rapport aux ouvrages écrits par des auteurs occidentaux parce qu'il a eu accès à des archives qui leur sont interdites et à tout le corpus d'articles de cette revue.

Comme c'était le cas pour *Stèles*, cet ouvrage n'est pas dirigé contre la Chine. Son objectif est de livrer une analyse et une synthèse qui en permettent la compréhension. Quant au lecteur occidental, il doit garder présent à l'esprit qu'aujourd'hui encore les dirigeants de ce grand pays sont des hommes et des femmes qui ont traversé les épreuves de ces dix années terribles, ou dont les parents et les proches en ont vécu les affres.

Cet ouvrage est toujours interdit à la vente en Chine continentale.

Louis Vincenolles  
15 mars 2020



**LA CHINE À L'ÉPOQUE DE LA RÉVOLUTION CULTURELLE**

Les lieux importants mentionnés dans l'ouvrage sont soulignés. Les noms actuels sont entre parenthèses et en italique.

## *Avant-propos*

Le célèbre auteur Wang Meng a écrit : « Qui peut expliquer et faire le bilan, surtout d'un point de vue politique et théorique, de la décennie de la Révolution culturelle commencée en 1966 ? C'est aux Chinois de faire ce travail. C'est au Parti communiste chinois (PCC<sup>I</sup>), c'est aux universitaires chinois de faire ce travail. C'est la responsabilité historique et internationale des Chinois<sup>2</sup>. » Ce « travail » est pour moi fascinant, et depuis longtemps j'ai voulu m'y atteler. Bien qu'il s'agisse d'un domaine extrêmement complexe et dangereux, dès lors que je m'y suis mis, mon enthousiasme n'a jamais faibli. C'est un énorme chantier, auquel je me suis efforcé d'apporter ma petite pierre, de mon mieux.

De 1966 jusqu'à la fin 1967, j'ai participé à la Révolution culturelle à l'université Qinghua, et pendant cette période je suis allé dans plus de dix villes pour des missions de liaison\* [*chuanlian* : il s'agissait en principe d'échanger les expériences révolutionnaires<sup>II</sup>] ; j'ai donc une expérience personnelle partielle du début de la Révolution culturelle, j'en ai ressenti l'atmosphère. En janvier 1968, j'ai été nommé journaliste à l'agence de presse Chine nouvelle [Xinhua<sup>III</sup>]. Pendant les années qui ont suivi, j'ai réalisé de nombreux reportages sur son déroulement. Pourtant, malgré cette expérience personnelle et ces reportages, je ne voyais que l'arbre qui cachait la forêt, je manquais d'une compréhension d'ensemble.

Cela faisait donc des années que je voulais mener des recherches sur ces événements lorsqu'en 2007, après la publication de *Stèles*, j'ai enfin

I. Une table des sigles figure en p. 852.

II. Les notations entre crochets sont des insertions du traducteur. Les notes de bas de page, sauf mention contraire, sont du traducteur. Les références bibliographiques sont regroupées en fin de volume.

III. L'agence Chine nouvelle est l'agence de presse officielle de la Chine. Elle participe à ce titre non seulement à l'information du public mais aussi à celle des autorités, par la publication d'un bulletin interne confidentiel livrant des renseignements d'ambiance sur chaque recoin du pays.

pu m'y consacrer. Plusieurs volumes ont déjà été publiés sur le sujet<sup>3</sup>, cependant, je tiens à raconter mon expérience, à analyser cette histoire et à les soumettre à la critique du public.

Pour enquêter sur la Révolution culturelle, il faut dépasser le cadre de la période et ne pas se laisser influencer par ses sentiments personnels, de sorte à retourner aux sources et à révéler son vrai visage ; il faut l'appréhender de nouveau en prenant de la hauteur, en se plaçant sur un plan à la fois civilisationnel et politique. L'histoire officielle de la Révolution culturelle est limitée par le cadre originel de son idéologie et de son système politique, ce qui rend inévitable son travestissement.

La « Résolution relative à quelques points historiques du Parti depuis la fondation de la République populaire de Chine » adoptée lors du 6<sup>e</sup> plénum du 11<sup>e</sup> Comité central (CC) le 27 juin 1981 livre la conclusion officielle sur la Révolution culturelle. Elle discute ces points d'histoire en fonction des besoins politiques de 1981 et de ce que le contexte politique pouvait alors autoriser. Autant dire qu'il s'agit d'une résolution partielle. C'est un compromis, un moyen terme : afin d'arriver à un consensus sur la politique de réforme et d'ouverture, il était nécessaire de transiger. Sans ce consensus, l'immense bouleversement des trente années suivantes, qui ont transformé la Chine, n'aurait pu se produire. Mais pour restaurer la vérité, les historiens ne peuvent, à l'inverse des hommes politiques, ni transiger ni couper la poire en deux. Cette résolution de 1981 énonce :

Ces thèses erronées, déviationnistes « de gauche », du camarade Mao Zedong concernant le déclenchement de la Révolution culturelle s'écartaient manifestement de l'orbite de la pensée-maozedong, fruit de l'union des principes généraux du marxisme-léninisme et de la pratique concrète de la révolution chinoise ; nous devons bien distinguer ces erreurs de la pensée-maozedong elle-même<sup>4</sup>.

Distinguer la pensée développée par Mao Zedong à partir de 1956 de la « pensée Mao Zedong » permettait de conserver celle-ci intacte afin de résoudre la « crise de foi<sup>1</sup> ». Manifestement, c'était alors par ce seul moyen que l'on pourrait préserver l'esprit du système dictatorial, ainsi

I. Yang distingue clairement une triple crise de « foi » (*Xinyang*), de confiance (*Xinren*) et de conviction (*Xinxin*). Les trois mots sont composés avec le même *xin* qui signifie « croire » auquel est adjoint dans chaque cas un autre caractère. Voir p. 39.

que les intérêts de la bureaucratie. Ce découpage utilitaire travestit la vérité historique et ne convainc personne.

L'histoire officielle dit encore que la Révolution culturelle a été « un chaos intérieur, lancé de manière erronée par des dirigeants, mis à profit par les groupes contre-révolutionnaires, et qui a causé au Parti, au pays et à tous les peuples de Chine des torts indicibles<sup>5</sup> ». Ce jugement définitif sépare du Parti « les deux cliques\* contre-révolutionnaires de Lin Biao et de Jiang Qing\* ». Cette segmentation vise à faire porter la responsabilité de la Révolution culturelle à ces deux cliques, afin de préserver l'intégrité du PCC, et de résoudre ainsi la « crise de confiance » envers lui. Si ces deux cliques existaient vraiment, elles feraient de toute façon partie intégrante du PCC, elles en sont issues, elles y ont disparu : on ne peut pas les en séparer.

L'histoire officielle de la Révolution culturelle préserve la pensée Mao Zedong et le PCC, et par là même légitime totalement la bureaucratie, sa mainmise sur le pouvoir politique et ses intérêts.

Dans les livres d'histoire officiels ou influencés par la vision officielle, Liu Shaoqi ressemble à un mouton docile, manipulé par Mao Zedong qui le conduit finalement à l'impasse. En réalité, en tant que vétéran de la révolution, guerrier accompli, rompu aux luttes intestines du Parti depuis de longues années, Liu Shaoqi et la bureaucratie qu'il représentait ont, dès le début de la Révolution culturelle, contrecarré Mao Zedong ; avant sa chute, comme nous le verrons, il y a eu l'« ébauche de février » [chap. II-4] contre Yao Wenyuan\* et, après sa chute, le « contre-courant de février » [chap. XI] en réaction à la Révolution culturelle ; de plus, un groupe de personnes représenté par Deng Xiaoping a également résisté. Entre-temps, l'opposition encore plus dure de la bureaucratie militaire s'est manifestée. Cette série de profonds désaccords n'était pas motivée par un sens de la justice, mais par des intérêts particuliers. Et c'est le peuple qui a payé le plus lourd tribut à ces affrontements. Décrire Liu Shaoqi comme un mouton docile a pour but de décharger la bureaucratie de toute responsabilité et de couvrir les cruautés que les bureaucrates civils et militaires ont infligées au peuple. Enjoliver le rôle de Zhou Enlai, camoufler la réalité qui est qu'il n'a cessé de coller au train de Mao Zedong pour faire la Révolution culturelle, vise le même objectif.

Dire, comme le fait l'histoire officielle, que les conséquences funestes de la Révolution culturelle ont été « mises à profit par les groupes contre-révolutionnaires », c'est exonérer Mao Zedong et déformer l'Histoire. En réalité, la bande des Quatre\* n'est apparue qu'en août 1973. À cette date, la plupart des anciens cadres avaient déjà retrouvé leurs postes. Si l'on parle d'une clique\* Lin Biao, elle n'a été formée qu'après avril 1969

et elle a cessé d'exister après septembre 1971. À ce moment-là, si les deux groupes de Lin Biao et de Jiang Qing\* étaient constitués, il s'agissait bel et bien de forces qui soutenaient Mao Zedong dans la mise en œuvre de la Révolution culturelle. Jiang Qing disait, « Je suis une chienne de Mao Zedong, je mords qui il me dit de mordre. » En fait ce sont Jiang Qing et Lin Biao qui ont été utilisés par Mao Zedong et non le contraire ; ils se sont juste servis des occasions créées par Mao Zedong pour purger l'appareil d'État des personnes qui leur étaient opposées. Les soi-disant « actions contre-révolutionnaires » de deux « cliques contre-révolutionnaires » sont pour la plupart des actions conduites sous la direction de Mao Zedong pour faire avancer la Révolution culturelle.

Après le coup d'État d'octobre 1976, dénoncer la Révolution culturelle devint « correct » sur le plan politique. Du coup, dans leurs livres et publications, les hauts cadres du Parti se targuent de s'y être opposé et racontent comment ils ont refusé de ployer, occultant complètement le fait qu'à une période ou à une autre ils ont suivi Mao Zedong et pris une part active au mouvement, qu'ils ont vigoureusement réprimé les masses, qu'ils ont participé à la persécution des cadres, cachant qu'une partie des bureaucrates a profité des malheurs des autres, en leur jetant même parfois la pierre alors qu'ils étaient au fond du puits. L'histoire officielle de la Révolution culturelle fait une grande place aux persécutions de cadres. En réalité, le nombre de gens ordinaires persécutés est cent fois supérieur. Le terrifiant Août rouge, les actions des groupes de travail\* antidroitistes, la « répression de février » en 1967, la campagne « une attaque, trois anti », l'« enquête sur le Seize-Mai », la « purge des rangs de classe » et les massacres collectifs dans plusieurs endroits, toute cette série de répressions sanglantes est, dans l'histoire officielle, soit édulcorée soit distordue. L'histoire est écrite par les vainqueurs. Et le vainqueur ultime de la Révolution culturelle étant la bureaucratie, il est naturel que les souffrances du peuple soient dédaignées.

George Orwell a expliqué, pour sa part : « Quand je décide d'écrire un livre, je ne me dis pas “je vais produire une œuvre d'art”. J'écris ce livre parce qu'il y a un mensonge que je veux dénoncer, un fait sur lequel je veux attirer l'attention, et mon souci premier est de me faire entendre<sup>6</sup>. » Dévoiler les mensonges, rétablir la vérité, voilà le but dans lequel j'ai entrepris ce travail.

L'ancien directeur de l'Academia Sinica de Taïwan, Wu Ta-you, a formulé pour les historiens de la Chine moderne cette exigence : « Objectivité, pénétration de l'analyse<sup>7</sup>. » C'est ce à quoi je me suis efforcé dans cet ouvrage, en faisant mon possible pour rapporter les faits d'une position neutre afin de rendre à l'Histoire son vrai visage. Mais ce but n'est

pas facile à atteindre. D'abord, si l'on écrit l'histoire contemporaine de son pays, à laquelle on a soi-même pris part, il est facile d'y mêler ses propres positions et opinions, ce qui nuit à l'objectivité. Ensuite, mes connaissances sont limitées, ce qui rend la « pénétration » difficile. Cependant, tout au long de la rédaction, j'ai gardé à l'esprit cette recommandation de Wu Ta-you.

S'attaquer à l'histoire de la Révolution culturelle est une rude tâche. Quel que soit le point de discussion, vous avez beau avoir une argumentation solide, quelqu'un dira le contraire avec d'aussi solides arguments ; quel que soit l'incident que vous relatez, quelqu'un dira que votre description est partielle. Cela est dû pour une part à ce que de nombreux protagonistes sont encore en vie, chacun y ayant joué un rôle différent, s'étant trouvé dans une situation différente, avec un point de vue et une expérience différents. Ces critiques sont précieuses, elles forcent le chercheur à s'approcher au plus près de la vérité historique. Seul le contemporain écrivant l'histoire contemporaine peut bénéficier de telles ressources, et c'est aussi ce qui fait la difficulté de sa position.

Dans le domaine des recherches sur la Révolution culturelle, je suis un nouveau venu. Cela a certains avantages : ainsi je n'ai pas eu besoin de commencer à zéro, je suis parti du résultat des éminents travaux de mes précurseurs. J'ai lu quantité de leurs œuvres : des histoires générales de la Révolution culturelle, des souvenirs personnels, des recherches pénétrantes sur des points particuliers, des monographies locales, des recherches théoriques. Les noms de leurs auteurs sont ancrés dans ma mémoire : Gao Gao, Yan Jiaqi, Wang Nianyi, Bu Weihua, Xi Xuan, Jin Chunming, Roderick MacFarquhar, Wang Youqin, Zhou Lunzuo, He Shu, Wang Shaoguang, Wang Li, Chen Xiaonong, Wu Faxian, Qiu Huizuo, Li Zuopeng, Xu Jingxian, Nie Yuanzi, Yu Ruxin, Liu Guokai, Xu Youyu, Song Yongyi, Hu Ping, Ding Shu, Guo Jian, Gao Wenqian, Gao Hua, Qiu Hongbiao, Han Gang, Xiao Xidong, Ding Dong, Chen Yunnan, Tang Shaojie, Qian Liqun, Zhang Boshu, Zhu Xueqin, Chen Kuide, Wang Ruoshui, Wang Haiguang, Wang Xizhe, Wang Lixiong, Yang Xiaoguang, Shu Yun, Ding Kaiwen, Xu Hailiang, Qi Zhi, Sima Qingyang, Zhou Ziren, Hua Xinmin, Aladengdelihai, Shunamijila, Jin Guangyao, Jin Dalu, Li Xun, Dong Guoqiang, etc. Plus précieux encore, certains chercheurs acceptent d'être le marchepied des autres, ils rassemblent en silence des matériaux, les mettent en ordre et les trient. Ce travail est fondamental. La *Base de données sur la Grande Révolution culturelle de Chine* compilée par Song Yongyi, Ding Shu et Guo Jian, la *Chronologie des grands événements des dix ans de Révolution culturelle* de Zhou Liangxiao et de Gu Juying, et les éditeurs de livres

## RENVERSER CIEL ET TERRE

et publications électroniques tels que *Mémoire (Jiyi)*, *Hier (Zuotian)*, *Le Passé (Wangshi)*, *Musée de la Révolution culturelle (Wenge Bowuguan)* y ont contribué de façon indélébile. Pendant mes années de recherche j'ai sillonné la Chine, en pensant avec respect à tous ces précurseurs. Xu Youyu, Ding Dong, Bu Weihua, Yu Ruxin, Li Xun et Cong Wenzhi ont relu la première version intégrale de mon manuscrit, He Shu, Cai Wenbin, Xu Hailiang, Wang Haiguang et Song Yimin en ont relu des chapitres. Tous m'ont donné d'inestimables avis. Je tiens à les remercier profondément ici.

Pékin, août 2015



## La voie, la théorie, le système

À partir de 1966, dix ans durant, quasiment tous les Chinois ont été, à des titres et degrés divers, entraînés dans la Grande Révolution culturelle ; tous ont un pan de cette histoire gravé dans leur chair et dans leurs os. Leur vie, leur destin et leur âme en ont été fortement marqués. Son impact politique, économique et social sur la Chine a été encore plus profond.

Au début, Mao Zedong estimait que la Révolution culturelle pourrait se terminer en six mois, un an ou trois ans. Mais des évolutions qu'il n'avait pas prévues sont survenues. Il n'avait pas pensé qu'en août 1967 il en perdrait totalement le contrôle et qu'il serait obligé de laisser tomber trois de ses piliers, Wang Li\*, Guan Feng et Qi Benyu ; il n'avait pas prévu qu'en 1968 surgirait au sein des forces armées une lutte sans merci, et qu'il devrait alors lâcher Yang Chengwu\*, Yu Lijin, et Fu Chongbi ; il espérait qu'après le 9<sup>e</sup> congrès on entrerait dans la phase « lutter\*, critiquer\*, réformer », mais voilà qu'apparaîtraient des divergences entre Lin Biao et lui, qui conduiraient à « l'affaire Lin Biao » qui ébranla le monde. Butant de façon répétée sur des difficultés de mise en œuvre, la Révolution culturelle dut s'écarter de ses objectifs initiaux, sans pouvoir avancer ni reculer, embourbée dans l'impasse. Après la mort de Lin Biao, Mao Zedong a voulu la ramener vers sa direction initiale, mais elle avait alors perdu l'adhésion populaire, les gens mettaient tous leurs espoirs en Zhou Enlai. Celui-ci devint ainsi, après Liu Shaoqi et Lin Biao, le nouvel opposant à la révolution de Mao. Les problèmes se succédaient, on corrigeait les erreurs par d'autres erreurs. Ainsi la Révolution culturelle a-t-elle avancé de problème en problème, à tâtons [traverser la rivière en tâtant les pierres, selon l'expression classique], et ce pendant dix ans. Sans le décès de Mao en 1976, nul ne sait comment elle se serait terminée.

La Révolution culturelle, comme le mascaret du fleuve Qiantang<sup>I</sup>, a été une succession de vagues déferlantes, chacune étant la résultante de forces multiples ; une déferlante politique emportait un groupe d'hommes et créait un nouveau groupe « d'ennemis ». Lorsque ses forces motrices faiblissaient, celles qui s'y opposaient se renforçaient, le nombre de sceptiques augmentait ; puis les vagues ont perdu peu à peu de leur violence, finalement le calme revint : la Révolution culturelle avait échoué au point d'être totalement rejetée.

Soumis à ces vagues successives, ballottés en tous sens, les gens ont subi des souffrances indicibles, tandis que Mao Zedong disait dans un poème, avec la verve de celui qui voit cela de haut, « Regarde un peu, on va renverser ciel et terre<sup>II</sup> ! ». C'est avec une grande amertume que je reprends cette expression pour en faire le titre de ce livre.

Les raisons profondes de l'avènement, du déroulement, de la conclusion et des conséquences de la Grande Révolution culturelle doivent être recherchées dans le système mis en place dix-sept ans plus tôt, dans la voie imposée par Mao Zedong et dans l'idéologie de l'époque.

I. Fleuve qui se jette dans la mer de Chine orientale à Hangzhou et connu pour son spectaculaire mascaret, réputé le plus grand du monde.

II. Mao Zedong : « Conversation entre oiseaux », 1965.

Traduction libre : « L'oiseau Peng déploie ses ailes immenses, se retourne et monte en vrille./Dos au ciel, il regarde la terre, ses villes et forteresses./Les flammes déchirent le ciel, les bombes défoncent la terre,/Un moineau effrayé sort d'un buisson :/C'est terrible, je veux m'envoler, dit-il/Et dans quelle direction, cher ami ?/Il y a un mont sacré avec un pavillon de jade./Mais ne sais-tu pas qu'un triple pacte a été signé sous la lune voici deux automnes ? Et qu'il y a de quoi manger, les pommes de terre sont cuites, on y ajoute du bœuf./À quoi bon rouspéter ! Regarde un peu, on va renverser ciel et terre. »

Ce poème écrit en 1965 fait allusion au complexe obsidional de Mao (la guerre fait rage sur terre) et au révisionnisme : le triple pacte est le Traité partiel d'interdiction des essais nucléaires signé à Moscou en 1963 ; les pommes de terre au bœuf une référence au « communisme du goulasch », expression qu'aurait employée Khrouchchev lors d'une visite à Budapest en 1964. Ces deux allusions, bien peu poétiques, sont transparentes. Dans l'avant-dernière phrase, *fang pi* peut signifier aussi bien « péter » que « déblatérer ». « Rouspéter » a l'avantage de combiner les deux. Lorsqu'il fut publié dans la revue *Poésie (Shikan)* le 1<sup>er</sup> janvier 1976, les Chinois ont immédiatement fait le rapprochement avec le chaos généralisé de la Révolution culturelle.

*Les luttes intestines*

Certains chercheurs estiment que la Révolution culturelle n'a été qu'une lutte de pouvoir. Cette opinion se fonde sur le fait que Liu Shaoqi, en réparant les dégâts de la Grande Famine, avait été efficace et avait ainsi gagné du prestige au sein du Parti. Mao, mis sur la touche, aurait déclenché la Grande Révolution culturelle pour reprendre les rênes.

Cette façon de voir a une logique certaine, mais elle ne résiste pas à l'analyse. Premièrement, lors de la conférence de Lushan en 1959, Mao avait, par son seul discours du 23 juillet, provoqué la chute du maréchal Peng Dehuai\*, détenteur du pouvoir militaire. Entre la fin 1965 et la première moitié de 1966, il avait tenu une série de réunions au cours desquelles il avait renversé quatre puissants personnages : Peng\*, Luo\*, Lu et Yang\*<sup>I</sup>. Pourquoi aurait-il eu besoin, pour abattre Liu Shaoqi, de rameuter la population et de lancer la Révolution culturelle ? Deuxièmement, Mao considérait celle-ci comme l'une des deux grandes affaires de sa vie, l'autre étant d'avoir refoulé Chiang Kai-shek à Taïwan et fondé la République populaire de Chine (RPC). Si l'objet de la Révolution culturelle avait été simplement de renverser Liu Shaoqi, l'aurait-il mise sur le même plan que la fondation de la République ? Troisièmement, Mao a dit qu'il fallait une révolution culturelle tous les sept ou huit ans, or il a renversé Liu Shaoqi dès la première fois et repris le pouvoir. À cette époque, Mao et Liu étaient tous deux sexagénaires, voire septuagénaires, sept ou huit ans plus tard ils auraient peut-être tous deux disparu, pour quel pouvoir auraient-ils encore lutté ? Quatrièmement, Mao n'avait pas été complètement « mis sur la touche », si cela avait été le cas, aurait-il pu envers et contre tous déclencher la Révolution culturelle ?

Il faut bien reconnaître que le mouvement a été, du sommet que constitue le Centre<sup>II</sup> aux couches inférieures, une lutte pour le pouvoir d'une âpreté, d'une cruauté et d'une violence inouïes. Mais, pour les hommes politiques, le pouvoir n'est pas un joli jouet, c'est un outil pour mettre en œuvre des objectifs politiques. L'objectif politique, c'était la voie sur laquelle engager la Chine. Sur ce point, Mao et Liu divergeaient depuis longtemps, et chacun avait embrigadé ses partisans.

I. Il s'agit de Peng Zhen, Lu Dingyi, Luo Ruiqing et Yang Shangkun, accusés d'un complot contre le Parti. Voir chap. III (*NdA*).

II. Le Centre désigne ici (et partout dans le texte) le pouvoir central, représenté par le Comité central du PCC, son Bureau politique et le Comité permanent du Bureau politique (sept à neuf membres selon les époques) et son président.

Les dirigeants du Parti communiste chinois (PCC) étaient fondamentalement d'accord pour prendre la route du socialisme, pour se servir du pouvoir politique et élaborer un plan pour instaurer la justice sociale. Mais dans quelles conditions passer de « la nouvelle démocratie » au « socialisme » ? À vitesse constante ou plutôt en fonçant ? Mao et Liu étaient en désaccord là-dessus. Peu après la fondation de la RPC, Liu Shaoqi avait proposé de « raffermir l'ordre de la nouvelle démocratie », à savoir développer le capitalisme pendant un temps et, après avoir élevé le niveau économique et social, passer au socialisme. Pour Mao en revanche, dès lors que le capitalisme se serait développé, il y avait un risque de restauration, et il fallait donc faire en permanence la révolution pour atteindre les objectifs que s'était fixés le Parti. Il n'en démordait pas : le jour de la fondation de la RPC était celui de l'entrée dans l'ère de la révolution socialiste.

Liu Shaoqi insistait lui aussi sur la lutte des classes, mais il visait les cadres de base corrompus et dégénérés appartenant aux « cinq catégories noires » (propriétaires fonciers, paysans riches, antirévolutionnaires, mauvais éléments et droitistes) ainsi que les intellectuels indociles ; Mao était quant à lui depuis 1949 l'initiateur de la lutte contre les « ennemis de classe », mais sa cible était à l'intérieur du Parti, dans les hautes sphères, parce que c'était là seulement qu'une action aurait un effet décisif sur la direction que prendrait le développement de la Chine.

Il est indubitable que la Grande Famine a exacerbé la divergence entre Mao et Liu<sup>I</sup>. Mao était mécontent de l'échec des « trois drapeaux rouges<sup>II</sup> » et il cherchait une autre occasion de fonder son utopie. Il voulait une société entièrement nouvelle dans laquelle il n'y aurait pas de distinction entre les villes et la campagne, entre les ouvriers et les paysans, entre le travail physique et le travail intellectuel, et où tous les opprimés obtiendraient également le pouvoir politique, économique et culturel. Cette société serait organisée autour d'entités « grandes et collectives », avec intégration des ouvriers, des paysans, des commerçants, des étudiants et des militaires, ainsi que du politique et de l'économique. Et c'est en s'appuyant sur cette organisation sociale que la production collective à grande échelle serait mise en place. Pour réussir cela, il fallait limiter la division sociale du travail et la production des marchandises, limiter l'application du principe « à chacun selon son travail » et former des organismes économiquement autonomes et autosuffisants. Il

I. Liu était plus enclin que Mao à reconnaître la responsabilité de l'homme et du Parti dans cette catastrophe. Voir Yang Jisheng, *Stèles*, Paris, Seuil, 2012 et « Points » H 486.

II. À savoir la ligne générale (de construction du socialisme), le Grand Bond en avant et les communes populaires. Voir *ibid.*

était persuadé que « la petite production faisait le lit du capitalisme », que l'économie marchande avait un fort pouvoir de corrosion sur la société et le cœur des hommes, et que le principe « à chacun selon son travail » était « le droit de la bourgeoisie » pour maintenir l'inégalité sociale. Il pensait que si l'on laissait le champ libre aux petites unités de production et à la recherche des profits matériels, si on abandonnait l'esprit révolutionnaire des années de guerre, le Parti deviendrait révisionniste, le pays changerait de couleur et le capitalisme serait restauré. Il avait formulé ces idées dès 1958, et leur expérimentation avait échoué. Pendant la Révolution culturelle, il les a exprimées de nouveau, et il les a appliquées avec plus de vigueur encore qu'en 1958.

Peut-être Mao Zedong partait-il d'un « bon » principe pour fonder son système, mais en définitive le fait de vouloir imposer par la force politique ce « bien » a nécessairement engendré un « mal » sans précédent, poussant inexorablement le pays tout entier dans la servitude.

En fait, ce « bien » qu'est le socialisme, c'est une belle aspiration inventée par des intellectuels. Mais il relève de la grande catégorie du collectivisme et en tant que tel il oblitère l'individu, il est contraire à la nature humaine. Pour le mettre en œuvre, Mao Zedong prévoyait de changer la nature humaine. Or un système créé pour imposer par la force des objectifs mène nécessairement au totalitarisme le plus dur. La mise en pratique de l'idéal socialiste depuis quelques siècles s'est partout heurtée à des murs, il n'y a aucun exemple de réussite. En Chine aussi le socialisme a subi des échecs répétés et ses perspectives sont incertaines. Mao Zedong n'en cherchait pas les raisons dans l'essence de cette utopie, mais dans le révisionnisme et chez les « ennemis de classe ».

La lutte des classes, selon Mao, c'était un outil pour déblayer la route vers cette utopie. Ce qui l'inquiétait, ce n'était pas seulement l'opposition de Liu Shaoqi à sa ligne politique, ni celle de ses partisans – ceux-là n'étaient pas arrivés au point de tourner le dos au socialisme, mais ils avaient bel et bien identifié les difficultés de sa réalisation concrète, et ils hésitaient à aller de l'avant – mais aussi leurs méthodes pour réparer le désastre de la Grande Famine (« trois libertés, un forfait », « trois apaisements, une réduction »<sup>1</sup>) qui allaient dans le sens contraire de la

I. Le chinois est friand d'expressions en quatre caractères, et les communistes ont eu largement recours à elles en y ajoutant des chiffres, pour frapper les esprits : *san zi yi bao*, « trois libertés » (*san zi*) : pour les paysans, droit d'exploiter un lopin privatif, marchés libres, responsabilité des pertes et profits ; « un forfait » (*yi bao*) : confier la production aux familles ; *san he yi shao*, « trois apaisements, une réduction » : attitude « non guerrière » contre l'impérialisme, le révisionnisme et les réactionnaires, et « défaut de soutien » à la révolution.

voie qu'il avait tracée. Il les combattait en les qualifiant d'« antirévolutionnaires et révisionnistes » et en accusant les hauts cadres qui ne marchaient pas dans ses pas d'être une « clique\* des autorités sur la voie du capitalisme ». La grande tâche de la Révolution culturelle était à ses yeux de combattre le révisionnisme. Il pensait qu'il fallait mobiliser des millions de personnes pour y parvenir. La mise en branle des masses à travers tout le pays ne visait pas tant à renverser Liu Shaoqi qu'à mettre en œuvre la ligne révolutionnaire de Mao, pour fonder la société parfaite qu'il imaginait. « Combattre l'égoïsme et répudier le révisionnisme », « Porter l'idée fulgurante de lutter à mort contre l'égoïsme », ces slogans affirment sa volonté de réformer la nature de l'homme et d'établir une base spirituelle vierge pour l'utopie.

Mao Zedong voulait réaliser en Chine « la plus nouvelle et la plus belle des peintures ». L'intention de bâtir un paradis était certes magnifique mais, dès sa mise en pratique, elle ne réussit qu'à engendrer le chaos. Comme l'écrit Karl Popper : « à vouloir créer le paradis terrestre, on se condamne inévitablement à l'enfer<sup>8</sup> ». La voie chinoise montrée par Mao Zedong a en effet causé un véritable enfer sur terre pendant la Grande Famine<sup>9</sup>. La Révolution culturelle, qui visait à balayer les obstacles sur cette route, n'a pas manqué de provoquer un nouvel enfer.

### *De l'idéologie au fanatisme*

La voie politique choisie par Mao Zedong avait un arrière-plan idéologique précis qui a encouragé le fanatisme. La folie du peuple entier et la hargne, d'une cruauté sans précédent, contre ce que l'on considérait comme la plèbe politique<sup>1</sup> et contre toute opposition, ont eu pour cause cette idéologie qui a désorienté les masses populaires, empoisonné la psychologie collective en reniant la morale traditionnelle.

La Révolution culturelle a été un ouragan. Elle a balayé en bas la plèbe politique, frappé en haut la clique bureaucratique. Chaque couche sociale, chaque unité\* [entité (usine, école) à laquelle tout citoyen devait être rattaché], chaque région, chaque famille y a été impliquée, les couples se disputaient, les pères se fâchaient avec leurs fils, des amis proches se

I. Par ce terme on entend ici les masses persécutées par des mouvements politiques à répétition : les propriétaires fonciers, les riches, les antirévolutionnaires, les droitistes, les capitalistes et les fonctionnaires petits et grands laissés sur place par le Kuomintang [lors de son retrait à Taïwan en 1949], etc. Ils se situaient au bas de l'échelle politique, et l'idéologie de l'époque les critiquait et les jugeait, les considérant comme autant de menaces (Nda).

séparaient. Au début, les personnes entraînées dans la Révolution culturelle ont été très nombreuses, et leur engagement était sans précédent et le plus souvent spontané : la plèbe politique était contrariée de ne pas avoir qualité pour y participer.

On a pu dire que la Révolution culturelle n'était pas un mouvement de masse mais des masses en mouvement. Cependant, comment ces masses ont-elles été mises en mouvement ? C'est bien sûr grâce à la position dirigeante de Mao Zedong et à sa prodigieuse autorité. Mais Mao a dû aussi se servir de l'idéologie pour rassembler et soulever les masses. Pendant les dix-sept ans précédant la Révolution culturelle [soit à partir de 1949, fondation de la RPC], l'idéologie officielle avait été inculquée à chacun, au moyen de manuels scolaires, de la presse, de réunions et assemblées de toutes formes, année après année, jour après jour, et ceux qui pensaient différemment étaient critiqués sans relâche ; le système était étanche à toute idéologie ou pensée venue de l'extérieur, il imprégnait même le cadre linguistique de la société, au point que l'idéologie officielle contrôlait le cerveau de chaque individu, guidait tous ses actes. Et comme elle imprégnait aussi l'âme de chaque Chinois, très nombreux furent ceux qui s'impliquèrent dans la Révolution culturelle par enthousiasme politique ; beaucoup se délectaient de ce que « la révolution est un jour de fête pour les travailleurs » selon l'expression de Lénine. Cette idéologie non seulement faisait que chaque individu y adhérait de bon cœur, mais elle créait une conscience collective qui n'épargnait aucun pan de la société. Et cette conscience sociale de masse a poussé des millions de gens à courir dans la direction indiquée. Quiconque aurait couru dans une autre direction aurait été haché menu par la folle cavalcade de la foule.

Cette idéologie trouve son origine dans le marxisme. Celui-ci s'oppose à l'oppression et à l'exploitation des travailleurs, se place au sommet de la morale, et jouit grâce à cela d'une force d'attraction extrêmement grande. Son système théorique très rigoureux pousse de nombreux intellectuels à l'adopter, à s'y assujettir. Sa valeur morale et sa promesse d'un avenir radieux amènent des millions de personnes à tout sacrifier pour lui, y compris leur vie.

La théorie de la plus-value est considérée comme la pierre angulaire de l'édifice du marxisme ; elle révèle ce qu'est l'exploitation de l'homme par le capitalisme. C'est une théorie partielle, Marx pensait que la force de production était composée de trois éléments : la force de travail, l'outil de travail et l'objet du travail. Il n'y inclut ni le capital, ni la science et la technique, ni la gestion d'entreprise, en tirant la conclusion que le capital exploite le travail.

Pour supprimer l'exploitation, il faut renverser le système capitaliste. Ainsi, pour Mao Zedong, « la logique du marxisme est très complexe, mais au fond elle peut se résumer en une phrase : on a raison de se révolter ». Dans cette optique, cette interprétation est rationnelle. Marx indique encore que la question essentielle du capitalisme, c'est celle de la contradiction entre la socialisation de la production et la propriété privée des moyens de production. C'est une « contradiction inhérente<sup>1</sup> » à la société capitaliste, que celle-ci ne peut pas résoudre. « En ce sens, dit Marx, les communistes peuvent résumer leur théorie dans cette formule unique : abolition de la propriété privée<sup>10</sup>. » Ainsi, quand Mao brandit le drapeau « on a raison de se révolter », quand il s'oppose à l'exploitation, à la propriété privée et au capitalisme, il est exactement dans la ligne du marxisme.

L'idéologie du PCC tient que l'histoire de l'humanité est l'histoire de la lutte des classes, que les cinq états successifs des sociétés, à savoir primitif, puis esclavagiste, puis féodal, puis capitaliste, puis socialiste, sont des étapes obligées de leur développement, à l'issue desquelles on parvient à l'étape finale, le communisme, et que c'est là une règle absolue de l'évolution historique. Dès lors, la lutte des classes et la dictature du prolétariat s'imposent. Les manuels de l'époque répétaient à l'envi que l'on ne saurait s'opposer aux lois de l'évolution historique, que ces enchaînements ne sont pas dépendants de la volonté de l'homme. Quiconque se met en travers de ces lois est inévitablement écrasé par la meule de l'Histoire en progrès. C'est dire que la loi de l'évolution historique est une « loi céleste ». Ce déterminisme historique n'a pourtant pas été démenti seulement par les théoriciens, il l'a été surtout par les expériences du xx<sup>e</sup> siècle. Et il a causé en Chine des malheurs immenses.

Ainsi, les propriétaires fonciers, les paysans riches, les contre-révolutionnaires, les droitistes, les réactionnaires du Kuomintang [KMT, le parti nationaliste chinois fondé par Sun Yatsen qui a renversé la dynastie mandchoue des Qing en 1911], comme les autorités qui empruntaient la voie capitaliste, constituaient des pierres d'achoppement sur la voie de l'évolution de l'Histoire, et les éliminer pour mettre en œuvre la « voie céleste », c'était « faire justice au nom du Ciel ». Cette idéologie sacrée et sublime ne laissait plus exister que des affinités de classes, plus aucune affinité entre personnes : « Ami ou pas, c'est une question de classe » ; il était dès lors obligatoire de dénoncer par-derrière et

I. L'histoire prouve que les entreprises modernes par actionariat et le système financier international ont résolu cette contradiction. Bien sûr, le système financier a encore besoin d'être amélioré (*NdA*).



d'arracher les voiles par-devant, c'était même un honneur. Quand les enfants trahissaient leurs parents, les femmes leurs maris, cela s'appelait « sacrifier ses proches au devoir<sup>I</sup> » ; si des élèves battaient leur professeur à mort, on disait « j'aime mon professeur, mais j'aime encore plus la vérité<sup>II</sup> ». Il n'y avait donc pas de sentiment de culpabilité ou de responsabilité vis-à-vis des massacres perpétrés à l'encontre des parias, de la plèbe politique. Cette idéologie excitait la face la plus cruelle de la nature humaine, en la revêtant des atours de l'honneur et de la vertu.

Ce qu'on appelle classe sociale, c'est à l'origine une catégorie économique. Si on supprime la propriété privée, si les personnes privées ne détiennent plus de moyens de production, alors il n'y a plus de classes. En 1936, l'Union soviétique a achevé sa réforme du système de propriété des moyens de production et a considéré dès lors que « le phénomène de l'exploitation de l'homme par l'homme » était éradiqué ; que la classe exploitante avait été détruite, que les ouvriers, les paysans, et les intellectuels étaient membres d'une nouvelle société ; que les caractéristiques des anciennes classes étaient en voie de disparition<sup>11</sup>. Mais un tel régime, qui érige le collectivisme en dogme, étrangle les personnalités et va à l'encontre de la nature humaine, suscite inévitablement une résistance. Sans une oppression forte, un tel régime ne tiendrait pas un jour. Les ennemis extérieurs aux troupes révolutionnaires exterminés, on a cherché des ennemis au sein de ces troupes elles-mêmes ; les classes au sens économique du terme éliminées, on a distingué les ennemis dans les domaines de la politique et de l'idéologie. En 1937, on a exécuté des partisans de Boukharine et de Trotski. Dans la foulée ont été lancées les « purges » qui ont entraîné des massacres dans les couches supérieures de la société, où l'on a ainsi découvert cliques anti-Parti sur cliques anti-Parti. D'un côté l'Union soviétique prétendait avoir éliminé les classes, de l'autre elle opprimait et réprimait de plus belle. Elle continuait dans cette voie, mais sans en faire une théorie.

En 1956 la Chine a achevé à son tour la réforme du système de propriété des moyens de production, mais le PCC non seulement n'a pas renoncé à la lutte des classes, il l'a également érigée en théorie. L'émergence de cette théorie est due aux révélations de Khrouchtchev sur Staline lors du 20<sup>e</sup> congrès du Parti communiste d'Union soviétique (PCUS) en 1956. Le PCC a considéré que le PCUS dérivait alors vers le révisionnisme.

I. Cette expression en quatre caractères date du « Commentaire de Zuo » que l'on trouve dans les *Annales des Printemps et Automnes*, v<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

II. Référence au mot d'Aristote : « Platon m'est cher, mais la vérité m'est plus chère encore. »

Les bases de la nouvelle théorie chinoise, qualifiée par le célèbre philosophe Ai Siqi de « nouvelle étape du marxisme-léninisme » (ou encore de « troisième borne pour le marxisme-léninisme »<sup>1</sup>), ont été établies en 1964. « La pensée Mao Zedong est le marxisme-léninisme de l'époque actuelle », disait-il aussi, mais cette formulation provenait en réalité des plus hautes instances du Comité central (CC).

Du 13 février au 2 mars 1962, Zhou Enlai organisa à Conghua, dans la province du Guangdong, une réunion d'étude du *Manuel d'économie politique* soviétique et il déclara le 25 février : « La pensée Mao Zedong est un développement par rapport au marxisme né dans la période capitaliste et au léninisme né sous l'impérialisme<sup>12</sup>. » En 1964, Ai Siqi diffusa à plusieurs reprises cette notion de « troisième borne » dans divers rapports, à l'époque j'en ai vu circuler des polycopies parmi les étudiants. Deux ou trois ans plus tard, la « troisième borne » devint « la théorie de Mao Zedong sur la révolution permanente sous la dictature du prolétariat ». Les éléments principaux en sont les suivants<sup>13</sup> :

- il faut observer la société socialiste au moyen de la règle de l'unité des contraires chère à la dialectique matérialiste du marxisme-léninisme ;
- en cette étape historique de société socialiste, les classes subsistent, de même que les contradictions de classe et la lutte des classes, et de même la lutte entre les voies socialiste et capitaliste existe toujours, ainsi que le danger de restauration du capitalisme ;
- le prolétariat doit mener une lutte totale contre la bourgeoisie dans tous les domaines de la superstructure y compris tous les champs culturels ;
- la lutte entre les deux classes et les deux voies se reflète nécessairement au sein du Parti, la poignée des pro-capitalistes au sein du Parti rassemble les représentants de la classe bourgeoise : il faut démasquer totalement ces derniers, les critiquer et les condamner, les persécuter, les renverser, de sorte qu'ils ne puissent jamais inverser

I. Ai Siqi [nom de plume de Li Shengyuan, philosophe, 1910-1966] estime que la première borne est représentée par Marx et Engels, la deuxième par Lénine et Staline, la troisième par Mao Zedong. Chacune de ces bornes a les caractéristiques propres à son époque, chacune vise à résoudre les problèmes auxquels elle est confrontée. Le 18 mai 1967, *Le Quotidien du peuple* reproduisit un article du comité éditorial de la revue *Drapeau rouge* intitulé « Un document historique de grande importance » dans lequel il était écrit que « la théorie de la révolution permanente sous la dictature du prolétariat » de Mao Zedong est la « troisième grandiose borne dans l'histoire du développement du marxisme-léninisme » ; à cette époque Ai Siqi était décédé depuis un an (NdA).

le cours des choses, et que le pouvoir qu'ils ont usurpé revienne dans les mains du prolétariat ;

– le plus important, pour la révolution permanente sous la dictature du prolétariat, c'est de déclencher la Grande Révolution culturelle prolétarienne ;

– les deux principes idéologiques fondamentaux de la Grande Révolution culturelle prolétarienne sont de « lutter contre l'égoïsme et de critiquer le révisionnisme ». La Grande Révolution culturelle prolétarienne touche donc à l'âme même de l'homme, elle doit, grâce à l'idéologie prolétarienne, vaincre l'égoïsme de la classe bourgeoise et toute pensée non prolétarienne.

– le noyau central de cette « théorie de la révolution permanente sous la dictature du prolétariat » de Mao Zedong est que, même après la prise du pouvoir par le Parti communiste, et particulièrement après la destruction de la propriété privée dans le domaine économique, il faut encore mener une grande révolution pour qu'une classe renverse l'autre.

Mao pensait que l'une des raisons pour lesquelles l'Union soviétique était devenue révisionniste était qu'elle avait eu recours à l'expédient de l'incitation par les avantages matériels. Pour contrecarrer l'égoïsme, la convoitise, l'hédonisme et faire muer la nature de l'homme, modifier la nature du pouvoir politique, Mao Zedong insistait sur « la prééminence de la politique », sur « le commandement politique par le prolétariat », sur le fait que « l'esprit pouvait changer la matière ». Dans le domaine politique, il fallait « l'émergence du prolétariat et l'extinction du capitalisme », dans le domaine privé, « lutter contre l'égoïsme et critiquer le révisionnisme ». Mao Zedong entendait réformer la nature de l'homme au moyen de cette idéologie, pour fabriquer un « homme totalement nouveau » qui ne poursuivrait pas son intérêt personnel, un homme entièrement voué au bien public, condition nécessaire pour que l'on bâtisse une « société totalement nouvelle » – l'utopie chère à son cœur.

### *Le rôle primordial de Mao Zedong*

Le fer de lance de cette théorie de la révolution permanente sous la dictature du prolétariat était directement pointé sur les cadres dirigeants. Dans une société où les contradictions entre gouvernants et gouvernés étaient nombreuses, elle trouva une base assez large, même le célèbre philosophe Feng Youlan [1895-1990] se rangea parmi ceux qui la soutenaient.

Bien que l'on répète régulièrement que la pensée Mao Zedong n'est pas celle d'un seul homme mais la cristallisation d'une intelligence collective, il reste qu'elle est associée à son nom. Il la personnifie. L'idéologie renforçait l'autorité de Mao Zedong, et réciproquement. Depuis longtemps, il était non seulement l'autorité suprême sur les plans politique et militaire, il l'était aussi sur le plan idéologique. À l'époque impériale, la dignité des lettrés reposait sur la Voie [le Tao]. Ils critiquaient la politique selon ce critère, et espéraient fonder un ordre politique suivant cette Voie – aujourd'hui on dirait l'idéologie. Laquelle prime donc sur la politique. Un intellectuel de la fin des Ming l'a dit très clairement, « la puissance, c'est le pouvoir des rois et empereurs ; la raison, celui des sages ». On peut ainsi critiquer et limiter le pouvoir impérial au moyen de la raison. Mao Zedong réunissait en lui ces deux pouvoirs, il était à la fois l'empereur et le sage, il n'y avait donc aucune « raison » indépendante autorisée pour critiquer son pouvoir politique. Il n'y avait dans le pays qu'un seul « sage » omniscient. C'est ce principe qui se concrétisa dans l'unisson total des Chinois, de leurs réjouissances, de leurs rires, de leurs colères et de leurs imprécations. Dès lors que l'idéologie s'était transformée en foi, des gens furent prêts à tout pour en appliquer les préceptes. Cette croyance a été le moteur de la participation de très nombreuses personnes à la Révolution culturelle et, hauts fonctionnaires ou grands intellectuels, bien qu'ils fussent eux-mêmes soumis à des feux nourris de critiques, s'attaquaient les uns les autres à qui mieux mieux. Lorsqu'ils étaient acculés au suicide, ils tenaient quand même à laisser derrière eux une lettre d'allégeance à Mao Zedong, demandant à leurs enfants de lui obéir. Si ces intellectuels et grands commis étaient prisonniers de l'idéologie, le commun des mortels avait encore plus de peine à s'en dégager.

L'idéologie s'étant muée en religion, Mao Zedong en devint le grand prédicateur. Lors des rassemblements de plusieurs centaines de milliers de personnes, il suffisait d'un geste de sa main en direction de la foule depuis la terrasse de la place Tiananmen<sup>1</sup> pour susciter une vague d'enthousiasme, scène éclipsant largement celle du pape depuis son balcon à Rome. Les mouvements de masse de la Révolution culturelle ont dépassé en fanatisme ceux de la religion.

Dans ces situations, les gens perdent leur caractère et leur raison. Ils deviennent un corps commun, ils acquièrent une sorte de psychologie

I. Quatrième plus grande place du monde, d'une longueur de 880 mètres, d'une largeur de 500 mètres et d'une superficie de 440 000 m<sup>2</sup> (l'esplanade des Invalides à Paris couvre 134 000 m<sup>2</sup>).

collective, qui fait que leurs sentiments, leurs pensées et leurs actes deviennent totalement différents de leurs comportements individuels. Il suffit que le meneur lance un slogan, des millions de personnes se jetteront à leur tour dans toutes sortes d'actions insensées, à corps perdu, en toute sincérité, et en rivalisant d'intensité. Des couples se regarderont de travers, des fils s'opposeront à leur père, des personnes bonnes et loyales en traîneront d'autres dans la boue, des gens droits et incorruptibles seront poussés par la pression de l'opinion à avouer des crimes, les massacres seront considérés comme des « purges totales »... Les citoyens les plus affables se transformeront en bêtes sauvages. Et quelle que soit la violence de leurs actes en groupe, ils seront les plus dociles face à la dictature, ils seront tels des disciples fervents et dévots agenouillés face à Dieu.

Du point de vue de la tradition, la morale est tombée au plus bas pendant la Révolution culturelle. Mais, d'un autre point de vue, mettre les objectifs qu'elle veut atteindre au-dessus de tout, être prêt à tout en vue de leur réalisation, c'est aussi une forme de morale. Comme le dit Hayek<sup>14</sup> : « L'intensité de l'émotion morale suscitée par les mouvements comme le national-socialisme ou le communisme ne peut se comparer qu'à celle des grands mouvements religieux de l'Histoire. » Et « Lorsqu'un but commun domine toutes les préoccupations, on ne peut pas parler de morale ni de règles générales. » Le but collectif, c'était le communisme. Le fait que les masses se donnent à cet objectif de façon désintéressée est la caractéristique du système totalitaire.

L'édifice idéologique du marxisme n'a pas résisté aux essais de mise en pratique du xx<sup>e</sup> siècle : il s'est effondré dans un grand fracas. En Chine, la Grande Famine et la Révolution culturelle ont détruit la foi de la population en cette idéologie. Cependant, les résidus spirituels qu'elle a laissés n'ont pas été totalement éliminés. Les groupes bureaucratiques qui brandissent le drapeau de cette idéologie, les gens qui en font un axe spirituel se tiennent encore sur ses ruines, prêts à reconstruire leur gloire passée avec les morceaux de briques cassées. Mais ces efforts seront en pure perte. On peut reconstruire à l'identique un édifice matériel écroulé, ce n'est pas possible pour un édifice spirituel. Il y a encore, au xxi<sup>e</sup> siècle, des gens qui prônent « la confiance dans la théorie<sup>1</sup> ». En réalité, ce qu'ils désignent sous ce nom, c'est plutôt le manque de confiance dans

I. Référence aux « trois confiances », à savoir la confiance dans la théorie, dans la voie et dans le système, slogan lancé par le directeur du Bureau des traductions et compilations du Comité central, Yi Junqing, qui fut démis de toutes ses fonctions en 2013 pour affaire de mœurs (NdA).

la théorie. Comme le dit bien l'expression populaire, ils « sifflent en marchant dans la nuit pour se donner du courage ».

*Le système antérieur, cause première  
de la Révolution culturelle*

La systématisation de l'idéologie communiste a abouti à la dictature bureaucratique du PCC, et les racines de la Révolution culturelle se trouvent dans ce régime alors vieux de dix-sept ans. La catastrophe ne peut être imputée au seul Mao Zedong, il faut en chercher les causes dans l'organisation sociale elle-même.

Mao, au sommet de la pyramide d'un système totalitaire, jouissait du pouvoir suprême, il n'est donc pas étonnant qu'il ait été corrompu par ce pouvoir extrêmement corrosif. Cependant, faire porter la responsabilité de la Révolution culturelle sur ses seuls caractère et conduite, c'est simplifier de façon excessive. Faire des recherches politiques et historiques en se basant sur la critique de la morale des hommes de pouvoir ne permet pas d'aller au fond des choses. C'est pourquoi dans ce livre je n'évalue pas la conduite morale de Mao Zedong en tant qu'individu.

À propos des erreurs de la Révolution culturelle, l'ancien directeur de l'organisation du CC du PCC An Ziwen a fait remarquer : « Les imputer aux erreurs d'un individu ou à Lin Biao, ou à la fourberie de la bande des Quatre\*, c'est trop simple<sup>15</sup>. » Et Deng Xiaoping a dit lors d'une réunion élargie du Comité central : « Nos erreurs passées ont assurément à voir avec la pensée et le comportement de certains dirigeants, mais la question du système organisationnel et opérationnel est encore plus importante. Si le système est bon il peut empêcher les mauvais éléments de mal se conduire, s'il ne l'est pas, il peut empêcher les hommes honnêtes de faire le bien, et même les pousser à faire le contraire<sup>16</sup>. »

La RPC est une structure de pouvoir de type soviétique plaquée sur le système impérial chinois. Ce système exerce un monopole sur l'économie, la politique et l'idéologie. Dans une économie d'État, la production et la vie même de chaque individu font partie intégrante du Plan national, et le contrôle de l'État s'insinue dans chaque pore de la société. Même s'il marque la fin du régime impérial, ce système-là est imbriqué dans la société et la population de façon bien plus fine et serrée et son champ d'application est bien plus large et profond. Sous l'empire, l'expression « sous l'immensité des cieux, il n'est pas un endroit qui n'appartienne à l'empereur. Entre les rivages des quatre mers, il n'est

personne qui ne soit sujet de l'empereur<sup>I</sup> » n'était qu'un vœu de la maison impériale, en réalité le pouvoir de la dynastie avait du mal à s'exercer dans chaque recoin du pays, et sur chaque individu. Il y avait encore à l'époque des endroits sauvages, des peuples non sinisés. Après la fondation de la RPC, avec l'aide des armes, des moyens de transport et de communication modernes, et d'une organisation efficace, le pouvoir de l'État s'est étendu partout, dans chaque village reculé, dans chaque atelier, chaque champ, dans tous les aspects de la vie familiale, dans la cervelle et dans les tripes de chacun. L'extension du pouvoir exécutif a atteint son apogée. C'est un système de concentration extrême du pouvoir, pour lequel je ne puis trouver de nom, seul « système totalitaire<sup>II</sup> » s'en approche.

Depuis des années, on dit que la Chine est une « écuelle de sable dispersé », et que les Chinois sont comme des individus atomisés. Ces « atomes » sont peu instruits et ne savent que très peu de choses sur le monde extérieur. Mao Zedong s'est servi de l'idéologie et de l'organisation pour les réunir et en faire sa « bombe atomique », une bombe qu'il pouvait utiliser contre n'importe qui. Il y avait alors un milliard<sup>III</sup> de Chinois, le chiffre « un » suivi de neuf zéros. Mao Zedong était le « un », le grand guide, le sauveur : les « neufs zéros » derrière lui, n'ayant pas conscience de leur propre intérêt, se sont sacrifiés de façon désintéressée pour son utopie. Sans ces « neuf zéros », Mao n'aurait pas pu devenir un leader ; sans ce « un » de Mao, ces « neuf zéros » n'ont aucun sens. Telle est la relation entre les masses et le dirigeant dans le totalitarisme.

Ce système rigoureux et impitoyable était formé d'une pyramide de plusieurs millions de fonctionnaires. Comme la société était totalement engloutie par le pouvoir exécutif, ces groupes de bureaucrates étaient la seule force sur laquelle s'appuyer pour administrer le pays.

Wang Ya'nan a écrit : « La politique de la bureaucratie c'est une sorte de politique des privilèges. Dans un tel système le pouvoir n'est pas utilisé pour exprimer la volonté du peuple ou pour défendre ses intérêts, mais pour le contrôler, pour l'asservir au nom de l'État ou de la nation, en vue de servir les intérêts personnels des détenteurs du pouvoir<sup>17</sup>. » Sous le totalitarisme, les privilèges sont encore plus marqués.

I. Ancienne expression tirée du *Canon des odes*, l'un des quatre canons antiques, traduction en français et en latin de Séraphin Couvreur, première édition, Ho Kien Fou (nom de la capitale du Fujian à l'époque), Imprimerie de la Mission catholique, 1896.

II. En anglais dans le texte : *totalitarian system*.

III. Ce nombre sert ici à illustrer le propos, la population chinoise en 1966 était de 745 millions, 937 millions en 1976 (NdA).



L'empereur gouvernait à travers des administrateurs, lesquels étaient sa principale responsabilité et son problème le plus délicat. Un vieil adage dit : « Le monde est difficile à administrer, tout le monde croit que le peuple est difficile à administrer, mais on ne sait pas que le plus difficile ce n'est pas le peuple, ce sont les administrateurs. » Mao Zedong a lui aussi été confronté à ce problème. Il était lui-même un membre de cette bureaucratie, tout en se distinguant des gens qui étaient sous ses ordres. Il avait besoin que la bureaucratie applique ses volontés, mais les bureaucrates ont deux faces : d'un côté ils exercent respectueusement leurs responsabilités, de l'autre ils poursuivent leur intérêt personnel, celui de leur famille ou de leur clan\*. La première face est « publique », la seconde « privée ».

Mao Zedong voyait que le côté « privé » ne cessait d'enfler, et la réalité autour de lui montrait que cette métamorphose en cours s'accélérait. Cela l'inquiétait profondément.

Bien qu'il fût l'un des créateurs de ce système, Mao Zedong n'en était pas vraiment satisfait : il ne correspondait pas à son idée initiale. Les directives du pouvoir central et les blocs des pouvoirs locaux formaient une chaîne complexe qui emprisonnait la société, et dont les bureaucrates se servaient pour museler et réprimer le peuple d'une façon jamais vue. En 1958, Mao Zedong cassa le système de type soviétique en décentralisant, et le résultat fut le chaos. Pendant la Révolution culturelle il refit la même chose. Mais la « division administrative du pouvoir » qui excluait le marché fit entrer le pays dans un cercle vicieux où l'on passait du « contrôle à mort » au « laxisme chaotique ». Le mécontentement de Mao Zedong à l'égard du système avait plusieurs causes. D'abord, la rigidité du système hiérarchique, avec les cadres trônant au sommet, était contraire à son populisme, à l'anarchisme auquel il avait cru dans sa jeunesse, ainsi qu'au marxisme auquel il a cru ensuite jusqu'à la fin de sa vie. Il n'aimait pas le procédé consistant à intéresser les bureaucrates sur le plan matériel pour les mobiliser, il craignait que cette façon de faire n'entraîne la société vers un débordement des désirs humains. Il était mécontent que les bureaucrates oppriment le peuple et jouissent de prérogatives, il craignait que celles-ci ainsi que la corruption ne mettent les tenants du pouvoir en opposition avec le peuple, il connaissait le vieil adage selon lequel « le peuple, comme l'eau, peut tout aussi bien soutenir le bateau que le faire chavirer ».

Le 14 juillet 1964 fut diffusé le texte « À propos du faux communisme de Khrouchtchev et d'autres enseignements de l'histoire mondiale » (la neuvième des « Neuf critiques du PCUS » publiées dans *Le Quotidien*



*du peuple* entre le 6 septembre 1963 et le 14 juillet 1964). Mao Zedong consacra beaucoup d'efforts et de temps à le corriger, à y mettre la dernière main, et il écrivit lui-même un long passage :

La classe privilégiée de l'Union soviétique contrôle le Parti et l'administration ainsi que d'autres départements importants. Elle transforme l'autorité destinée à servir le peuple en une autorité qui l'opprime, elle se sert de son pouvoir de répartition des biens de production et de consommation pour les intérêts particuliers du petit groupe qu'elle forme. Cette classe privilégiée détourne les fruits du travail du peuple, elle accapare des revenus des dizaines voire des centaines de fois supérieurs à ceux des ouvriers et des paysans. Ses membres ne se servent pas seulement des salaires élevés, de fortes primes, de gras honoraires et des allocations personnelles diverses et variées, ils utilisent aussi leur position pour détourner les fonds publics, toucher des pots-de-vin, faire du bien public leur bien privé. Leur mode de vie est totalement différent de celui du peuple travailleur de l'Union soviétique, ils mènent une vie bourgeoise de parasites pourris. [...] Leur seul souci, c'est de savoir comment raffermir leur position économique et leur contrôle politique. Toutes leurs actions sont tournées vers l'intérêt privé de la classe privilégiée.

En critiquant l'Union soviétique, Mao Zedong lançait un avertissement à la Chine.

Le 12 décembre 1964, Chen Zhengren, ministre de la Mécanisation de l'agriculture, remit un « Rapport d'enquête de terrain sur l'usine de tracteurs de Luoyang » et, quelques jours après, Mao Zedong y porta les annotations suivantes : « La classe des bureaucrates d'une part, celle des ouvriers et des paysans à revenus intermédiaires de l'autre sont radicalement opposées. [...] Ces gens sont devenus ou sont en train de devenir des capitalistes qui sucent le sang des ouvriers... Ce sont des adversaires à abattre, des ennemis de la révolution. Nous ne pouvons nous appuyer que sur des cadres qui n'ont pas de haine envers les ouvriers et qui ont l'esprit révolutionnaire<sup>18</sup>. »

Notez que Mao Zedong a fait mention de « la classe des bureaucrates ». La « couche privilégiée » incluait pour lui « la classe des bureaucrates » à laquelle étaient annexés les intellectuels qui se targuaient de leur « autorité scientifique ». La partie la plus importante de la « couche privilégiée », son noyau, c'était cette « classe des bureaucrates ».

Il n'était pas le seul à le penser. Le Yougoslave Milovan Djilas a donné ses analyses dans *La Nouvelle Classe dirigeante*, ainsi : « Contrairement aux révolutions précédentes, la prise de pouvoir par les communistes, réalisée sous prétexte d'abolir les classes, a conduit à la plus complète autorité d'une nouvelle classe privilégiée. Tout le reste est imposture et mirage. [...] La nouvelle classe est vorace et insatiable comme l'était naguère la bourgeoisie, mais elle n'a pas ses vertus de frugalité et d'économie. Elle est aussi exclusive et pointilleuse que l'aristocratie de jadis sans avoir son raffinement ni sa fierté chevaleresque. [...] La tyrannie totalitaire – le pouvoir arbitraire de la nouvelle classe qui fut appelée à l'existence au cours de la révolution – est devenue le joug sous lequel coulent le sang et la sueur de tous les membres de la société. » Selon Djilas le pouvoir de cette classe n'est pas basé sur la possession de richesses mais sur le contrôle de l'ensemble de la richesse nationale. Il prononce dans ce texte son verdict : la nouvelle classe laissera « une des pages les plus honteuses de l'histoire humaine ». Cette nouvelle classe, c'est la classe des bureaucrates privilégiés.

Bien que Mao Zedong et Djilas s'accordent sur la définition d'une nouvelle classe dans le régime communiste, leurs points de départ et leurs solutions divergent totalement.

Le communisme est pour Djilas la destruction d'un idéal, et l'une des causes de cette désillusion c'est la tyrannie du système et « le simplisme syllogistique et le dogmatisme » de Staline<sup>19</sup>. Djilas veut dépasser la tyrannie du stalinisme pour aller vers le « socialisme démocratique ». Mao, quant à lui, défend Staline, il veut fonder un « pays utopique » qui surpasse celui de Staline. Sur ce point, il est en retard d'une génération sur Djilas. Les mécontentements et les doutes de Mao ne touchent pas à la racine du problème : la nécessité de fonder un système totalitaire pour réaliser l'utopie communiste.

Mao Zedong entendait chercher une issue *via* l'exploration de la théorie de l'État. Pendant la Révolution culturelle, il exhorta les cadres à lire six livres : *Le Manifeste du parti communiste* de Marx et Engels, *La Guerre civile en France* et la *Critique du programme de Gotha* de Marx, *Anti-Dühring* d'Engels, *Matérialisme et empiriocriticisme* et *L'État et la Révolution* de Lénine. Ces ouvrages analysent tous l'essence de l'État. L'intérêt obsessionnel de Mao Zedong pour cette question, à laquelle il souhaitait qu'un grand nombre de personnes réfléchissent, est manifeste.

Les hommes détestent l'État mais ne peuvent s'en passer. Ils le détestent parce que c'est un outil d'oppression de classe, et le terreau du bureaucratisme. Dans ces livres recommandés par Mao Zedong, on écrit que « l'État, tel un python, étrangle de tous côtés les citoyens », qu'il est une

« excroissance parasitaire », que « l'État, c'est la calamité », on parle de « détruire l'ancien appareil d'État », de la « disparition de l'État », etc. Et pourquoi ne peut-on s'en passer ? Parce qu'il a une triple nature : les classes, la bureaucratie, la chose publique<sup>20</sup>. Ce que les gens haïssent c'est l'État oppresseur des classes, celui des privilèges bureaucratiques, mais ils ne peuvent se passer de l'État en charge des affaires publiques.

Il y a douze siècles, Liu Zongyuan écrivait déjà : « La lutte pour se procurer des biens est sans fin ; d'où la nécessité d'une autorité qui soit écoutée pour trancher les différends ; la majorité, sage et éclairée, s'y plie ; ceux qui ne changent pas après qu'on leur a montré le droit chemin doivent y être contraints dans leur chair, pour inspirer la crainte ; voilà pourquoi le Prince règne au moyen du châtement<sup>1</sup>. » Le gouvernement, l'armée, la police, les prisons, sont des entités publiques, qui sont nécessaires pour protéger les activités normales des sociétés humaines.

Qu'est-ce qu'un État de classe ? C'est « l'État de la classe dominante et qui reste essentiellement, dans tous les cas, une machine destinée à maintenir dans la sujétion la classe opprimée, exploitée<sup>21</sup> », « l'État est l'organisation spéciale d'un pouvoir ; c'est l'organisation de la violence destinée à mater une certaine classe<sup>22</sup> » « une organisation violente utilisée pour l'oppression d'une certaine classe<sup>23</sup> ». Lin Biao a été encore plus précis : « Le pouvoir politique, c'est le pouvoir d'opprimer. » D'opprimer qui ? Les gens qui menacent le gouvernement, les dissidents.

Quant à l'État bureaucratique, quel est-il ? Engels écrit encore : « Disposant de la force publique et du droit de faire rentrer les impôts, les fonctionnaires, comme organe de la société, sont placés au-dessus de celle-ci. [...] Ils jouissent d'une sainteté et d'une inviolabilité particulières. Le plus vil policier de l'État civilisé a plus "d'autorité" que tous les organismes réunis de la gentilité. » Partant, les fonctionnaires « de serviteurs de la société en deviennent les maîtres ». Dans les systèmes dépourvus d'équilibre des pouvoirs, ce transfert est inévitable. Et dès lors que les fonctionnaires deviennent maîtres, compte tenu du mauvais côté de la nature humaine, ils commettent nécessairement oppression et abus sur ceux qu'ils dominent.

La machine de l'État est un monstre d'une force inégalée. En son absence, non seulement personne ne gère les affaires publiques, mais les hommes s'entre-tuent et se détruisent. Dès qu'il est instauré, il devient

I. Liu Zongyuan (773-819) prosateur, poète et philosophe de la dynastie des Tang, pionnier du mouvement littéraire visant à rendre à la prose chinoise sa concision et sa vigueur du temps des Han et de la fin de l'Antiquité. Citation tirée de *Du féodalisme*.

une « excroissance », avec pour corollaire une énorme clique de fonctionnaires. Pourquoi l'anarchisme perdure-t-il ? Parce que la machine étatique produit l'oppression de classe et les privilèges des fonctionnaires ; pourquoi la machinerie d'État est-elle nécessaire ? Parce que les gens craignent la force destructrice de l'anarchie. Le processus de la Révolution culturelle, c'est un processus de lutte à répétition entre l'anarchie et l'autorité de l'administration, qui s'est terminé par la victoire de la seconde. Ce qui est dommage c'est que celle-ci est, encore, l'autorité de la clique bureaucratique.

Ce à quoi était confrontée la Chine à l'époque n'était pas un groupe de bureaucrates au sens commun du terme, mais un énorme système de fonctionnaires mariés au totalitarisme. Et sous ce système, non seulement les tensions se développent entre le peuple et les fonctionnaires, mais elles se développent aussi au sein même de la bureaucratie. Le mode de nomination des fonctionnaires, les supérieurs décidant du sort des subalternes, entraîne la formation de factions ou clans dans un processus de « conquête de l'empire ». Mao Zedong, qui se trouvait au sommet de l'édifice, était aussi au cœur de ces deux sortes de tension. Il se servait souvent de la première pour équilibrer la seconde, et de slogans populistes pour atténuer la première. Se servir de la force du peuple pour équilibrer la bureaucratie totalitaire, c'est encourager les masses à se rebeller contre les fonctionnaires. Pendant la Révolution culturelle, l'enchevêtrement et l'interaction de ces deux sortes de tension ont fait qu'on a perdu de vue ce qui distingue le vrai du faux, le correct de l'erroné, et que la grande majorité des participants se sont conduits en voyous au milieu d'une arène, frappant indifféremment à droite et à gauche.

Cela faisait plusieurs années que Mao Zedong se heurtait au problème de la bureaucratie sans parvenir à le régler, parce que les luttes qu'il lançait contre elle étaient exécutées par l'entremise du pouvoir politique, de l'administration elle-même, censée régler le problème dont elle était à l'origine. Il se rendit compte que cette façon de procéder revenait à prendre un scalpel pour s'opérer soi-même ; impossible d'éradiquer ainsi le mal. La méthode qu'il finit par trouver fut de se faire le représentant des couches populaires inférieures, d'agiter les masses directement, de commander la « destruction par les masses de la vieille machine étatique », de « brûler » les fonctionnaires, et « d'instaurer l'ordre suprême en passant par le grand chaos »<sup>24</sup>.

Pour créer ce « chaos » en lançant les masses contre les bureaucrates, Mao Zedong avait besoin de factions rebelles\*. Mais il ne pouvait laisser l'anarchie durer trop longtemps et, pour rétablir l'ordre et reprendre le contrôle, il avait besoin des bureaucrates. Les rebelles étaient sa main

gauche, il avait besoin d'eux pour attaquer les bureaucrates ; ces derniers étaient sa main droite, il avait besoin d'eux pour rétablir l'ordre.

Au début de la Révolution culturelle, Mao mobilisa sa main gauche, encourageant les rebelles à attaquer les bureaucrates, à les « brûler un peu, sans les calciner » mais, dans ce contexte d'opposition totalement exacerbée entre le peuple et les fonctionnaires, était-ce possible<sup>25</sup> ? Dans la période finale, Mao Zedong fit travailler sa main droite, faisant réprimer les rebelles par les bureaucrates, tout en leur demandant de ne pas les persécuter<sup>26</sup>, mais alors que les deux parties se vouaient une haine inexpugnable, était-ce possible ? La Révolution culturelle fut un jeu triangulaire entre Mao Zedong, les factions rebelles et la bureaucratie, dont le dénouement fut la victoire des bureaucrates, la défaite de Mao et celle des factions rebelles. Ces dernières, utilisées par Mao comme un « instrument pour abattre la vieille société », comme une pierre pour frapper la bureaucratie, ont finalement été broyées par la grande roue de la bureaucratie.

### *Le peuple paie encore*

Les cataclysmes historiques donnent toujours lieu à une compensation historique. La Grande Révolution culturelle n'y échappe pas. Cependant, comme les autorités officielles se sont servies du pouvoir politique pour exonérer Mao Zedong et le régime totalitaire de leur responsabilité, c'est la classe bureaucratique, demeurée en place, qui en est le grand bénéficiaire, alors que les masses continuent de souffrir sous la férule du système autocratique.

Qu'on l'analyse du point de vue idéologique, de celui de la méthode ou de celui du système, la Grande Révolution culturelle était vouée à l'échec. Lorsque furent établis dans chaque province des comités révolutionnaires pour rendre « le pays rouge d'un bout à l'autre », on pouvait être certain qu'elle avait déjà échoué, parce que ces comités révolutionnaires n'étaient autre chose qu'une réincarnation de l'ancien système, ils n'avaient rien de nouveau ; après la fuite du principal compagnon d'armes de Mao Zedong, à savoir Lin Biao, l'échec était encore plus patent. À cause de cela, la santé de Mao Zedong se dégrada considérablement ; quand Deng Xiaoping réapparut et lança la « remise en ordre générale », il précipita les choses ; en 1976, le mouvement du 5 avril<sup>1</sup>

I. Rassemblement populaire sur la place Tiananmen le 5 avril 1976 en réaction au décès de Zhou Enlai (mort le 8 janvier), dispersé par la force [chap. xxvi-1].

montra qu'elle avait perdu le soutien du peuple. La défaite était ainsi consommée.

Moins d'un mois après la mort de Mao Zedong, la bande des Quatre<sup>1</sup> dirigeants de la Révolution culturelle, dont sa femme Jiang Qing\* était le cœur, fut arrêtée. L'ancien système que la Révolution culturelle avait démolé – pour un temps – fut complètement restauré.

Le peuple chinois avait très lourdement payé.

Le maréchal Ye Jianying\*, au cours de la conférence élargie du Bureau politique qui suivit le 1<sup>er</sup> Comité central du 12<sup>e</sup> congrès en septembre 1982, a révélé le nombre de victimes ayant péri des persécutions :

Conflits armés : 4 300 cas, 123 700 morts.

2 500 000 cadres soumis aux séances de lutte, 302 700 cadres mis en détention illégale, 115 500 décédés de mort anormale.

Parmi la population urbaine, 4,81 millions de personnes de toutes catégories ont été stigmatisées comme contre-révolutionnaires historiques, contre-révolutionnaires actifs, éléments de classe étrangers\*, éléments contre-révolutionnaires révisionnistes, autorités intellectuelles réactionnaires, le nombre de morts anormales s'élevant à plus de 633 000.

Dans les zones rurales, plus de 5,2 millions de personnes (parentèle incluse) ont été catégorisées comme propriétaires fonciers, paysans riches (y compris une partie de paysans à revenus intermédiaires), dont 1,2 million sont mortes de façon non naturelle.

113 millions de personnes ont été victimes à des degrés divers d'attaques politiques, plus de 557 000 ont disparu.

Les chercheurs ont différents avis sur ces chiffres fournis par Ye Jianying, et il en existe encore d'autres séries. Il est à craindre que l'on ne connaîtra jamais exactement le nombre de victimes de la Révolution culturelle. Mais, bien qu'on ne puisse être certain des chiffres, on peut dire avec certitude qu'elle a été un immense cataclysme. En outre, elle a aussi entraîné des destructions culturelles et des pertes économiques impossibles à évaluer.

Que reste-t-il, en fin de compte, de la Révolution culturelle ?

– Premièrement, elle a détruit la belle image patiemment construite du PCC et des fonctionnaires : la confiance aveugle envers le Parti ainsi que le respect aveugle envers les fonctionnaires n'existent plus. Elle a

I. La bande des Quatre comprenait la femme de Mao, Jiang Qing, et trois Shanghaïens radicaux : Wang Hongwen, Yao Wenyuan et Zhang Chunqiao, piliers de la Révolution culturelle.

détruit le mythe datant de 1949, et plus encore de 1957, selon lequel le Parti ne pouvait être contesté. L'obéissance servile envers le Parti a été remplacée par le doute et la critique. Ce phénomène, décrit officiellement comme « la crise de la confiance » envers l'autorité politique, est une condition nécessaire au passage d'une société de sujets à une société de citoyens.

– Deuxièmement, elle a détruit l'idéologie patiemment inculquée au peuple pendant de longues années. Comme elle s'est appuyée sur cette idéologie pour son lancement et pour sa conduite, sa défaite a entraîné l'effondrement de l'édifice, les Chinois se sont ainsi débarrassés du carcan spirituel qui pesait sur eux depuis des dizaines d'années et ont ouvert les yeux sur la légende fabriquée par une idéologie folle. Les gens ont cessé de croire à la règle de l'évolution historique en cinq phases décrite par la propagande officielle, et la majorité a cessé de croire au communisme. Officiellement, on considère qu'il s'agit d'une « crise de la foi ». Mais elle est la condition nécessaire à la libération de la pensée.

Cela s'est doublé d'une « crise de la conviction », les masses ont cessé de croire au système politique et économique et, de ce fait, ont exigé des réformes systémiques et la recherche de nouvelles voies.

Ce sont ces trois crises, selon la perception officielle, qui ont permis un développement sans précédent de la pensée chez les masses populaires et le début de la formation d'une conscience indépendante parmi les gens ordinaires. Le mouvement du 5 avril en 1976, celui du mur de Xidan en 1978 [le mur de la Démocratie], la tempête politique soulevée à Pékin en 1989, sont tous le résultat de la libération de ce carcan idéologique. Et celle-ci n'a pas seulement été une condition nécessaire à la politique d'ouverture et de réforme, elle sera aussi une condition importante pour promouvoir la démocratisation ultérieure de la Chine.

– Troisièmement, les crimes de ce hachoir à viande qu'était « la primauté de la lutte des classes » sont devenus manifestes. Celle-ci n'a pas seulement causé d'immenses torts aux gens, mais aussi à toute la bureaucratie et même à des gens du niveau de Deng Xiaoping. L'abandon de ce « hachoir » et la mise en œuvre de la « primauté du développement économique » font aujourd'hui consensus.

– Quatrièmement, la « dictature des masses » exercée « sans foi ni loi » n'a pas seulement fait du tort aux gens mais aussi aux couches supérieures de la bureaucratie. Leur retour en fonction a été accompagné d'une nouvelle importance donnée à la mise en place du droit. Bien que le système légal actuel soit loin d'une vraie société de droit, un pas a tout de même été fait dans cette direction.



Cette idéologie, un temps resplendissante, devint alors un tas de ruines, le système totalitaire un seau de fer percé de trous. La majorité du peuple en prit conscience, les fonctionnaires ambitieux s'apprêtèrent à agir, le train de la réforme et de l'ouverture arrivait en fanfare. Dès lors, la Chine entra dans une période importante de modernisation accélérée. Voilà la compensation que l'Histoire donne au désastre de la Révolution culturelle !

Le malheur, c'est que les ultimes vainqueurs de la Révolution culturelle étaient encore les bureaucrates. C'est la bureaucratie qui détenait le pouvoir d'enquêter sur les responsabilités de la Grande Révolution culturelle, celui de diriger la réforme et l'ouverture, et d'en répartir les fruits.

La recherche des responsabilités a déterminé le choix de l'équipe qui mènerait la politique de réforme. Deng Xiaoping a été clair : « Les rebelles qui ont suivi Lin Biao, Jiang Qing, ceux qui ont participé aux factions et cliques, les casseurs, ne peuvent être remis en selle, pas un seul d'entre eux ; et ceux qui sont en position de dirigeants doivent en être retirés<sup>27</sup>. » En fait, les « suiveurs de Lin Biao et Jiang Qing » suivaient Mao Zedong. La formulation de Deng Xiaoping était sans doute juste et nécessaire, mais faisait deux poids, deux mesures : lorsque, après la Révolution culturelle, on enquêta sur les « trois engeances » [celles décrites ci-dessus : les « suiveurs » de Lin Biao, les factieux et les casseurs], on protégea les principaux responsables de la terreur d'août rouge<sup>1</sup> et, après l'introduction de la politique de réforme et d'ouverture [1978], ils reprirent tous des postes de dirigeants, parce qu'ils étaient les héritiers et les successeurs des bureaucrates. Et cela, alors que le Comité central publiait un document demandant que les meneurs ordinaires de la Révolution culturelle soient « fichés » et que dorénavant, lors de la sélection des dirigeants et des personnes susceptibles d'être envoyées à l'étranger, ces dossiers soient consultés<sup>28</sup>. Pour mettre en application ce document, on procéda à une enquête générale dans chaque « unité » sur les dirigeants étudiants et on se servit de ces données pour opprimer un grand nombre de personnes de talent.

Les dirigeants de la politique de réforme et d'ouverture ont alors décidé de ce qui changerait et ce qui ne changerait pas. Afin de protéger les intérêts de la bureaucratie, ils ont limité les réformes à l'économie, en évitant de toucher à la politique. Bien qu'ils aient totalement rejeté la Révolution culturelle, ils ont perpétué le système politique et l'idéologie

I. Le mois d'août 1966, au cours duquel plus d'un millier de personnes furent battues à mort par les gardes rouges\* qui luttaient contre les « quatre vieilleries » [chap. VII-4].



qui en avaient été à l'origine – le marxisme et la pensée Mao Zedong, pour l'une, la dictature du Parti unique s'accompagnant d'une haute centralisation des pouvoirs pour l'autre. C'est précisément en s'appuyant sur cet héritage politique que la bureaucratie de l'ère de Mao Zedong (y compris ses descendants et amis) a pu devenir la nouvelle élite de la période de la politique de réforme et d'ouverture.

La corporation des bureaucrates ayant pris le contrôle de la répartition des fruits de la politique de réforme, l'équilibre entre le coût de la réforme et ses bénéfices a été chamboulé : les travailleurs, les fonctionnaires ordinaires et les intellectuels ont payé le plus et bénéficié le moins ; la nouvelle élite au pouvoir a accaparé systématiquement et à chaque occasion les places les plus profitables : pendant la période où le peuple devait envoyer ses enfants à la campagne, les leurs entraient dans l'armée ; alors que les enfants des gens ordinaires travaillaient comme ouvriers ou paysans, les leurs étaient « recommandés » pour aller à l'université. La première vague envoyée étudier à l'étranger, ce fut encore celle des rejetons de l'élite ; ce sont eux qui se sont servis des positions de pouvoir de leurs pères et frères pour se lancer dans les affaires et devenir milliardaires.

Après leur rétablissement, les fonctionnaires renversés pendant la Révolution culturelle ont oublié quelles avaient été ses causes ; en revanche, ils se sont fort bien souvenus de leur haine des factions rebelles. Ils n'ont pas craint d'être assimilés aux « corps ou aux brigades de propriétaires de retour<sup>1</sup> », et en plus de s'adonner sans relâche à la vengeance contre la faction rebelle, ils ont renforcé leurs privilèges et hissé la corruption à un niveau bien plus élevé qu'avant la Révolution culturelle. La différence, c'est qu'alors toute la société était pauvre, tandis qu'après la réforme et l'ouverture elle était beaucoup plus riche, et que les privilèges et la corruption ont bénéficié de conditions matérielles nettement plus abondantes ; avant, il n'y avait pas de capitaux aux mains du peuple, après il y a eu des patrons, qui pouvaient s'échanger le pouvoir et l'argent, manipuler les marchés, prendre part à la concurrence. Comme l'écrit

I. Dans les zones que le Kuomintang et le PCC contrôlaient au gré de leurs avancées, pendant la deuxième guerre civile (1946-1949), le PCC distribuait les biens des propriétaires fonciers aux paysans et, après le départ de l'Armée rouge, les propriétaires qui « contre-attaquaient » avec le Kuomintang formèrent des groupes armés appelés « corps ou brigades de propriétaires de retour au pays », en vue de récupérer leurs biens confisqués. En octobre 1975, lorsque Jia Qiyun fut nommé premier secrétaire de la province du Yunnan, Deng Xiaoping lui demanda de procéder à la « remise en ordre » sans scrupules, et de ne pas craindre d'être assimilé au « corps de propriétaires de retour au pays » (*NdA*).

Hayek : « Le monde dans lequel le riche est puissant n'est-il pas meilleur que celui dans lequel seul le puissant peut acquérir la richesse<sup>29</sup> ? » La Chine d'aujourd'hui, c'est précisément un monde où les gens bien placés s'enrichissent.

« J'ai servi la révolution, j'ai souffert pendant la Révolution culturelle, à moi le pouvoir avec la réforme » : alors que Mao Zedong repose dans son cercueil de cristal, que les factions rebelles ont été expédiées en enfer, les bureaucrates sont satisfaits, ils font ce qui leur chante. Ils s'efforcent par tous les moyens de freiner la progression de la démocratie, ils introduisent le marché là où ils le veulent. Le système mis en place en trente ans de réforme et d'ouverture s'appelle « l'économie socialiste de marché », mais en fait c'est une « économie autoritaire de marché<sup>30</sup> », où le pouvoir contrôle le marché et le manipule. Désormais, à tous les échelons, les centres de pouvoir ressemblent à autant de trous noirs dotés d'une force d'attraction extrême, attirant les richesses de la société vers les groupes sociaux les plus proches. Le problème majeur de ce système c'est son injustice, et une société où règne l'injustice ne saurait être harmonieuse. Dans l'économie autoritaire de marché, la combinaison vicieuse des abus de pouvoir et de la cupidité capitaliste fait le lit de tous les maux. Pour fonder un régime avec des pouvoirs équilibrés, une condition requise est le contrôle du système capitaliste. Un tel régime s'appelle la démocratie constitutionnelle.

## Prélude : les grands événements précédant la Révolution culturelle

*Les failles du jeune régime, la catastrophe du Grand Bond en avant, la mise en difficulté de Mao, et la peur du « révisionnisme » : autant de facteurs qui poussent Mao à lancer une Grande Révolution culturelle<sup>1</sup>.*

Une série d'événements importants, dont chacun était la conséquence du précédent, a conduit à une accumulation de conflits et contradictions dont la Révolution culturelle, épisode majeur de l'histoire récente, fut la résultante.

### ***1. La fondation du régime et ses spécificités***

Le 1<sup>er</sup> octobre 1949 à 3 heures de l'après-midi, devant 300 000 personnes rassemblées sur la place Tiananmen à Pékin, Mao Zedong proclama : « Le gouvernement central de la République populaire de Chine est établi ! »

Cet événement mit fin à quelques décennies de guerre et de chaos, créant les conditions de la création d'un État national moderne. Cependant, en installant une dictature de type soviétique sur ce qui restait d'un pouvoir impérial vieux de deux mille ans, on obtint un système implacable, hautement centralisé, caractérisé par une concentration et une étendue du pouvoir politique portées à l'extrême.

Cette structure de pouvoir pyramidale bâtie sur le terreau du système impérial autocratique chinois a imposé à la société une répression à la fois plus fine et plus dense, plus large et plus profonde que celle de n'importe quelle dynastie précédente.

Ce régime était formé d'une pyramide de plusieurs millions de bureaucrates qui relevaient du Parti communiste chinois (PCC). Mao Zedong

I. Les quelques lignes de résumé en début de chaque chapitre sont du traducteur.

se trouvait au sommet. Le Parti insistait de façon constante sur la double responsabilité de l'administration envers le peuple et lui-même. Mais tout le pouvoir du bureaucrate dérivant de l'échelon supérieur, celui-ci n'était loyal qu'envers sa hiérarchie, très rarement envers le peuple. Ainsi, la classe des bureaucrates finit par se trouver en opposition avec les centaines de millions de citoyens ordinaires.

Le PCC était une organisation rigoureuse et étanche, celle qui comptait le plus grand nombre de membres au monde. Il était régi par une discipline selon laquelle « chacun obéit à l'organisation, les subordonnés obéissent aux supérieurs, le Parti entier obéit au Comité central », chaque membre était tenu d'adhérer à une idéologie, le marxisme-léninisme et la pensée Mao Zedong, et de vénérer un dirigeant, Mao Zedong. Comme le PCC est l'unique parti au pouvoir en Chine, ces exigences, en réalité, ne s'appliquaient pas qu'à ses membres mais à tout le peuple.

Le Parti était présent dans chaque usine, chaque atelier, chaque équipe de production agricole, et dans toutes les instances administratives, tels les écoles, les comités de résidents, etc. Dans chaque unité\*, de la plus haute à la plus basse, le Parti avait la suprématie sur la direction administrative, c'est en fait lui qui dirigeait. Le Parti et l'administration n'étaient en réalité pas distincts l'un de l'autre, le Parti tenait lieu d'administration.

Bien que ce régime politique soit doté d'une Constitution, celle-ci, des débuts du régime à la mort de Mao au moins, a été vide de sens et dénuée d'effet réel.

Depuis longtemps, les divergences d'opinions à l'intérieur du Parti étaient résolues par le centralisme démocratique, c'est-à-dire la discussion, le débat, la soumission de la minorité à la majorité ; en cas de désaccord, Mao Zedong tranchait d'un « coup de gong ». Lorsque l'on ne parvenait pas à un consensus sur des questions importantes, on avait recours à la « lutte entre les lignes\* » pour résoudre la contradiction. Lorsque personne ne voulait céder, elle s'imposait jusqu'à ce qu'un groupe l'emporte sur l'autre. Les tenants de la « ligne erronée » devaient alors quitter le pouvoir, ceux qui prônaient la « ligne juste » l'occupaient. Les luttes de ce type étaient acerbes, cruelles, parfois sans merci, parce qu'elles étaient « le reflet de la lutte des classes à l'intérieur du Parti ».

Si le PCC a réussi à s'accrocher au pouvoir si longtemps, c'est qu'il s'appuie sur l'armée. De juin 1946 à juin 1950, cette armée a tué plus de 8 millions de soldats du Kuomintang (KMT) de Chiang Kai-shek, mettant en application la formule « le pouvoir est au bout du fusil ». Après la mise en place du régime, la mission prioritaire de l'armée n'était plus la défense nationale ou la conquête du pouvoir, mais « la garde du Parti ». « Le Parti commande aux fusils » est le principe suprême de l'armée.

La Commission des affaires militaires du Comité central (CC) du PCC (Commission militaire centrale ou CMC) joue le rôle de commandant en chef de l'armée. Son président cumulait alors ses fonctions avec celles de président du Comité central. Et sur les affaires importantes, c'est lui qui avait le dernier mot. Les officiers supérieurs de l'armée étaient tous nommés par cette commission : Mao Zedong a absorbé l'expérience chinoise de contrôle du système militaire au fil des dynasties, et l'a même améliorée et renforcée<sup>31</sup>. Les actions et les pensées de chaque officier étaient placées sous un contrôle permanent.

Mao Zedong commandait aux fusils, et contrôlait tout le peuple *via* la bureaucratie du Parti.

### *Le monopole de l'idéologie et de la vérité*

Durant ces dix-sept années précédant la Révolution culturelle, il ne s'agissait pas seulement de tenir fermement « le fusil », il fallait aussi tenir fermement « la plume » : c'est-à-dire exercer un monopole fort sur l'opinion publique. Les journaux, les stations de radio, les agences de presse étaient les porte-parole du Comité central. Il n'y avait dans tout le pays qu'une seule voix – celle du Comité central. Il ne fallait pas laisser le peuple connaître les conditions réelles des pays étrangers ou apprendre les nouvelles négatives de l'intérieur. Il ne pouvait donc écouter les radios étrangères : en sus des systèmes de brouille importants, le délit d'« écoute en cachette de radios ennemies » pouvait vous faire arrêter et condamner.

Le choix des sujets de recherche en sciences sociales, leur ligne directrice, la diffusion de leurs résultats étaient décidés par des agents du Parti. La tâche principale de ces recherches était de commenter et de démontrer la justesse de l'idéologie officielle, et de prendre sa défense en cas d'erreur. Les revues scientifiques n'étaient que des outils de propagande du Parti.

Dans toutes les bibliothèques du pays, les ouvrages et périodiques qui n'étaient pas en accord avec l'idéologie du Comité central étaient enlevés des étagères, certains mis sous scellés, les autres brûlés. Les arts et lettres étaient considérés comme « les roues dentées et les vis » de la grande machine de la révolution. La mission première des travailleurs du secteur culturel était de déifier le dirigeant, de donner l'illusion de la paix, de chanter les louanges du Parti.

Les campagnes politiques visant les intellectuels se succédaient, de sorte que tous les lettrés, savants, et spécialistes abandonnaient, d'eux-mêmes ou de force, leur liberté de penser et leur indépendance.

Dès lors, il n'y avait dans le pays qu'un seul penseur, Mao Zedong. La pensée Mao Zedong était l'idéologie directrice du peuple tout entier. Mao détenait déjà le pouvoir militaire, et il était aussi la plus haute autorité idéologique, il était à la fois le « roi » et le « pape » d'une sorte de théocratie séculière.

Dans un tel système, qui détient le pouvoir suprême incarne la Vérité. Personne n'ose plus émettre un avis divergent et, même, personne n'ose plus penser de façon indépendante.

« On peut amener le peuple à pratiquer la vertu ; mais on ne peut pas lui en donner une connaissance raisonnée<sup>32</sup> », cette vieille recette de gouvernement a été développée à un niveau de finesse et de rigueur extrême. L'âme du peuple entier était sous le contrôle idéologique du PCC, le peuple était devenu ignare en politique.

### *L'État monopolise les ressources et contrôle l'économie*

L'économie planifiée était alors l'une des particularités fondamentales du socialisme<sup>1</sup>. Mais comme les conditions techniques de sa mise en œuvre n'étaient pas réunies<sup>33</sup>, en fait d'économie planifiée il s'agissait plutôt d'une économie contrôlée et manipulée par l'administration. Dans les zones rurales, avec la collectivisation de l'agriculture, tout ce que produisaient les paysans était acheté et vendu par l'État. L'industrie et le commerce étaient gérés par l'État, toutes les ressources matérielles étaient entre ses mains. Les gens dépendaient, pour tous les produits d'usage quotidien, de leur distribution par le gouvernement.

L'économie dirigée était la base financière du pouvoir totalitaire et le terreau sur lequel s'engraissait la bureaucratie. En retour, le pouvoir totalitaire était une condition nécessaire à l'économie dirigée. En raison de la forte intégration de la politique et de l'économie, la propriété de l'État était en fait celle de la bureaucratie qui pouvait donc ne faire aucun cas de la volonté des gens pour distribuer les richesses. Dans ce système, « ceux qui n'obéissent pas n'ont pas à manger ».

Le régime avait mis en place un registre très efficace de la population, et l'on ne pouvait obtenir les tickets nécessaires pour se procurer les denrées indispensables que dans le lieu où l'on était enregistré. Il était donc impossible d'en partir. Le périmètre d'activité de la grande

I. L'on considérait alors que les caractéristiques du socialisme étaient la propriété collective, l'économie planifiée, la répartition du travail et la dictature du prolétariat (*NdA*).

majorité des paysans ne dépassait pas un rayon de 50 kilomètres. Ceux qui travaillaient dans les organes gouvernementaux et les entreprises d'État dépendaient de leur unité de travail pour se loger et se nourrir. S'ils la quittaient, ils perdaient tout. Les autorités avaient constitué des dossiers individuels pour chaque cadre, chaque ouvrier, contenant des informations sur leur attitude politique ; ces dossiers secrets, auxquels les intéressés n'avaient pas accès, déterminaient le destin de chacun.

Ce maillage serré et impitoyable – mélange de la dictature de l'empereur Qin Shihuang (221-210) et du marxisme-léninisme – était déployé par la bureaucratie. Elle décidait du sort de chacun. Dominer ou être dominé, opprimer ou être opprimé, exploiter ou être exploité, voilà ce qui formait le conflit entre le peuple et la bureaucratie. Mais le peuple, tenu sous le boisseau par une forte pression du régime, devint une immense force qui se rua sur la clique\* bureaucrate dès qu'on le laissa relever la tête.

### *Une société bâtie sur les privilèges*

En avril 1950, la « Norme relative aux émoluments des cadres administratifs du Comité central » stipulait que le salaire des agents du Parti et de l'Administration relevant de la plus haute classe était 28,33 fois supérieur à celui de la classe la plus basse<sup>34</sup>. En août 1956, le Conseil des affaires d'État diffusa un nouveau tableau des rémunérations, dans lequel l'écart atteignait 36,4<sup>35</sup>. En 1946, sous le régime du KMT, l'adversaire de la révolution, considéré par le PCC comme inégalitaire, le salaire le plus élevé était 14,5 fois supérieur au salaire le plus bas<sup>36</sup>.

La bureaucratie jouissait également de privilèges pour le logement. Les cadres supérieurs du Centre et des instances provinciales logeaient dans des complexes de première classe dotés de hauts murs d'enceinte. Ainsi, ceux de la ville de Tianjin occupaient les villas de l'avenue Zunyi abandonnées par les étrangers. En 1956, les logements des cadres de la ville de Shanghai furent divisés en dix catégories selon le traitement, la classe spéciale A bénéficiant d'au moins 200 m<sup>2</sup> dans une « résidence avec grand jardin raffiné », la classe spéciale B de 190 à 195 m<sup>2</sup> dans « une résidence avec joli jardin », la première classe de 180 à 185 m<sup>2</sup>, etc. Le règlement précisait encore qu'au-delà d'un certain rang on avait droit à un cuisinier, ou à une bonne, ou à un garde du corps, voire à un secrétaire ; les véhicules étaient également attribués en fonction du rang. De même, les cadres jouissaient de privilèges en matière de santé.

Les vivres leur étaient également fournis spécialement. Les dirigeants du Centre comme des provinces bénéficiaient de voies d'approvisionnement

particulières. Depuis la production, la cueillette, l'inspection, la transformation, la fabrication, les analyses chimiques, l'emballage jusqu'au transport, à la livraison et à la réception, à chaque étape, il y avait des agents spécialisés, des ateliers spéciaux, des installations dédiées, des hangars, des wagons, etc. Les villégiatures estivales, les stations balnéaires, ont été développées comme lieux de récréation des cadres. Dès le début de la saison chaude, ils allaient s'y reposer avec femmes et enfants. Pékin et chaque capitale de province disposaient de lieux de divertissement pour les cadres supérieurs.

L'habillement, le gîte, le couvert, le transport différaient selon le rang. Dans les cantines, il y avait trois degrés : grand, moyen, petit, et il en allait de même dans les bureaux pour les meubles et les fauteuils<sup>1</sup>. Cette façon de distinguer les gens était source d'un fort mécontentement dans les strates inférieures.

Les cadres supérieurs du Centre se restauraient et se divertissaient au club de Yangfeng, ouvert en octobre 1958, bâtiment luxueux où de jolies actrices envoyées par des troupes artistiques de tout le pays dansaient pour eux – ou avec eux. Des serveurs, des maîtres queux, des coiffeurs, des pédicures pris dans les dix meilleurs hôtels de la capitale y servaient. Le ministère de la Sûreté publique fournissait des soldats de garde. On pouvait manger tout ce qu'on voulait, même pendant la Grande Famine. En moins d'un an, le lieu devint trop exigü. Le Centre et la ville de Pékin décidèrent de construire sur un terrain de 7 hectares un complexe de trois bâtiments, mais le chantier n'était pas terminé lorsque la Révolution culturelle démarra. Côté luxe, c'était le *nec plus ultra*.

Chaque province, chaque ville, avait construit un palais provisoire pour Mao Zedong (ainsi que pour les dirigeants du Comité permanent du Bureau politique). Certains endroits d'importance moindre avaient aussi lancé de grands chantiers de ce type. Ces maisons d'hôtes ont toutes été construites pendant les quelques années de la Grande Famine [1958-1961], avec un luxe extrême, sous une protection armée très serrée. Le comité du Parti\* pour la province du Shanxi a ainsi bâti un palais près du célèbre site du temple de Jinci. Au début des années 1960 au pic de la famine, le bureau du Nord-Est du CC y a réuni ses membres pour « étudier les œuvres du président Mao ». Tous les soirs ils allaient au

1. En 1956, lors de la campagne de rectification antidroitiste, le rédacteur en chef du département intérieur de l'agence Chine nouvelle avait placardé un *dazibao* (affiche en grands caractères) dénonçant la « classe des fesses », et il s'en fallut de peu qu'il ne fût étiqueté « de droite » (*NdA*).



théâtre à Taiyuan [la capitale, à une vingtaine de kilomètres]. À chaque repas ils faisaient bombance<sup>37</sup>.

Toujours pendant ces années terribles, alors que des millions de personnes mouraient de faim dans le Sichuan, le premier secrétaire du comité du Parti Li Jingquan passait ses soirées à la résidence d'hôtes de Panjiaping à regarder des spectacles (il faisait venir les acteurs), après quoi il dînait et passait la nuit sur place<sup>38</sup>.

Dans la préfecture de Xinyang (province du Henan) l'une des plus touchées par la famine, le comité local du Parti tenait ses réunions d'été dans la villégiature d'été du mont Jigong. À l'époque il n'y avait pas de route carrossable, les fonctionnaires s'y faisaient monter en chaises à porteurs par des paysans affamés<sup>39</sup>.

L'opposition entre la bureaucratie et le peuple ne tenait pas seulement à tout cela : il y avait aussi l'incompréhension mutuelle engendrée par un système implacable et hautement centralisé. Les bureaucrates n'occupaient pas la même position que les gens ordinaires, leur angle de vue et leur accès à l'information étaient différents, ce qui créait malentendus et suspicions. Même les gens honnêtes désireux de travailler pour le peuple, dès lors qu'ils devenaient fonctionnaires, adoptaient les façons de penser et d'agir de ces derniers. La bureaucratie comptait à l'origine un grand nombre de bons fonctionnaires, mais les couches populaires considéraient toute personne occupant un poste élevé comme un bureaucrate bénéficiaire de privilèges. Depuis des millénaires, la bureaucratie se compare à un bateau, le peuple étant l'eau qui peut « le maintenir à flot ou le faire chavirer ». Les fonctionnaires restent donc en permanence en alerte, ils se protègent de la populace et répriment toute velléité de contestation, creusant toujours davantage le fossé entre la bureaucratie et le peuple.

Après avoir abattu tous les « ennemis de classe » au moyen des campagnes politiques successives, ce régime se trouva dépourvu de toute force d'équilibre, et le problème de la bureaucratie enfla au point de devenir insoluble. Alors, Mao Zedong eut l'idée de se servir de mouvements de masse pour remodeler le système bureaucratique.

### *La crise couvait depuis longtemps*

Dans un système totalitaire, les problèmes internes à la bureaucratie sont difficiles à résoudre dans la bonne entente : la succession des dirigeants d'abord, mais aussi l'attribution et la répartition du pouvoir – sources de vives dissensions entre le dirigeant suprême et la bureaucratie, ou entre telle et telle partie de celle-ci. Ce système politique, pour

se perpétuer, ne peut que recourir à l'oppression et aux luttes intestines. La formule « si on contrôle la lutte des classes, tout marche » peut aussi s'interpréter ainsi : en l'absence d'oppression, rien ne marche. L'oppression est la maladie commune des États socialistes. Sans elle, un système de type soviétique n'est pas soutenable.

La RPC n'a cessé d'y avoir recours depuis sa fondation : lors de la campagne de la réforme foncière (1950-1953) d'innombrables propriétaires ont été massacrés<sup>40</sup> ; la répression des contre-révolutionnaires a fait au moins 710 000 morts<sup>41</sup> – dont beaucoup sur de fausses accusations ! La différence entre la Chine et l'URSS, c'est que dans la première la répression s'est exercée au moyen de mouvements de masse. C'est pour cela qu'elle n'a jamais de fondement juridique, elle est « sans foi ni loi ».

Lors de la campagne de rectification de 1957, sorte de répétition de la Révolution culturelle, il s'agissait d'appeler les masses à « brûler » les bureaucrates, alors que cette lutte contre le droitisme n'était en fait que la répression des rebelles\* [avant la lettre] de 1956 : 500 000 à 600 000 intellectuels ont été alors attaqués, transformés en parias politiques. Et cette campagne a stoppé toutes les critiques contre le PCC : contester un secrétaire de cellule, c'était être anti-Parti.

Le mouvement d'éducation socialiste (1962-1965) fut également une répétition générale de la Révolution culturelle. Mao Zedong estimait que son objet principal était de purger le Parti des routiers du capitalisme. Cependant, cette campagne a touché essentiellement les cadres ruraux de base, épargnant les strates supérieures et leurs privilèges.

Chaque campagne de rectification a été ainsi mise à profit par la bureaucratie pour attaquer les « autres », avec pour résultat final l'exacerbation de son antagonisme avec le peuple et de ses propres contradictions internes. L'absence de contrepoids à la parole du dirigeant suprême rendait les erreurs politiques inévitables et leur correction presque impossible, ce qui n'arrangeait rien.

La question de la succession est toujours centrale et délicate dans les régimes dictatoriaux. Dans le système impérial on appliquait une règle naturelle indiscutable : le fils aîné prenait la succession – pourtant les meurtres pour s'emparer du trône n'ont jamais cessé. Avec la dictature du PCC, cette question est aussi cause de crises. Mao Zedong, au soir de sa vie, n'était pas satisfait de son successeur désigné Liu Shaoyi, et la crise devint de plus en plus apparente. Le 10 juin 1966, Mao rencontra à Hangzhou le dirigeant vietnamien Hô Chi Minh et lui dit : « Nous sommes tous les deux septuagénaires, un jour ou l'autre Marx nous rappellera à lui. Qui nous succédera, un Bernstein, un Kautsky ou un

Khrouchtchev<sup>I</sup>, nul ne peut le savoir. Il faut s'y préparer pendant qu'il est encore temps. De toute façon, il faut voir les deux côtés des choses, il ne faut pas se fier juste à ceux qui crient des vivats<sup>42</sup>. » Cette phrase en fait revenait à refuser à Liu Shaoqi sa place de successeur.

## *2. Établir Mao Zedong comme l'autorité absolue*

Sans l'autorité absolue de Mao Zedong, la Révolution culturelle n'aurait pu être déclenchée. La déification de Mao a commencé à Yan'an<sup>II</sup>. Liu Shaoqi, Wang Jiaxiang<sup>III</sup> et Peng Zhen\* jouèrent un rôle moteur en ce sens et, lorsque le PCC prit le pouvoir, la puissance du régime la renforça. La sociologie, les arts et lettres, l'éducation y concoururent constamment, de toutes leurs forces, de toutes les façons possibles. Les dirigeants du Centre comme Lin Biao, Liu Shaoqi, Zhou Enlai étaient à la manœuvre pour hisser Mao Zedong à la hauteur du soleil, les bureaucrates se plaçant eux-mêmes à celle de la lune. Du coup, les gens du peuple devinrent les esclaves de Mao Zedong.

En mars 1958, la conférence de Chengdu a porté la déification, le culte de la personnalité de Mao à de nouveaux sommets. Le 10 mars, celui-ci déclara, sans avoir l'air d'y toucher :

Il y en a certains qui trouvent intéressant de s'opposer au culte de la personnalité.

Puis il ajouta :

Il y a deux sortes de culte de la personnalité : l'un est juste, comme celui que l'on voue à Marx, Engels, Lénine et Staline qui doit être éternel et qui est indispensable. L'autre, qui est erroné, c'est le culte aveugle qui ne repose pas sur l'analyse. [...] Il existe aussi deux sortes d'opposition au culte de la personnalité, l'une consiste

I. Eduard Bernstein (1850-1932), théoricien social-démocrate allemand, est considéré comme le père du révisionnisme ; Karl Johann Kautsky (1854-1938), théoricien austro-tchèque, adhérait au marxisme mais s'opposait au bolchevisme ; Nikita Khrouchtchev était pour Mao le parangon du révisionnisme et Mao a lancé la Révolution culturelle en partie pour éviter l'apparition d'un émule chinois du démolisseur de Staline.

II. Capitale du Shaanxi, siège du PCC après la Longue Marche, de 1936 à 1948.

III. 1906-1974, « inventeur » du mot « maoïsme » en 1943. Premier ambassadeur de la RPC à Moscou (*NdA*).

à s'opposer au culte erroné, l'autre à s'opposer au culte d'un autre tout en l'exigeant pour soi-même<sup>43</sup>.

Les autres l'approuvèrent avec enthousiasme. Le 18 mars, Chen Boda\* porta le culte de la personnalité sur le plan théorique, citant *De l'autorité* d'Engels. Liu Shaoqi, de peur d'être en reste, déclara :

Le Président est bien plus clairvoyant que nous tous, que ce soit sur le plan idéologique, de la vision, de l'impact ou de la méthode, aucun de nous ne lui arrive à la cheville. Notre tâche est de nous inspirer consciencieusement de lui, à tout le moins du mieux que nous pouvons. Bien sûr, il y a des points sur lesquels il sera dur de le rattraper, par exemple la richesse de ses connaissances historiques et théoriques, de son expérience révolutionnaire, sa mémoire phénoménale, ce ne sont pas des choses que tout un chacun peut atteindre<sup>44</sup>.

En janvier 1962, au cours de la Conférence des sept mille cadres, Lin Biao et Zhou Enlai, alors que l'ascendant de Mao Zedong est en baisse du fait de la Grande Famine, ont redoublé de ferveur dans leur culte de sa personnalité. Les *Citations du président Mao* [le *Petit livre rouge*] ont d'abord été publiées, sur proposition de Lin Biao, en première page du *Journal de l'Armée de libération* à partir de mai 1961 avant d'être diffusées sous forme de petit livre rouge en 1964 dans tout le pays et dans le monde entier. Jusqu'à la veille de la Révolution culturelle, Lin Biao a joué un rôle éminent dans la fabrication de la « croyance éperdue » en Mao Zedong, il a exprimé de nombreux propos stupéfiants :

- La pensée Mao Zedong est le summum contemporain du marxisme-léninisme<sup>45</sup>.
- La pensée Mao Zedong est le phare de l'humanité, c'est l'arme la plus acérée de la révolution mondiale, c'est une vérité universelle<sup>46</sup>.
- Il faut faire des textes de Mao Zedong notre manuel d'instructions suprême dans tous les domaines<sup>47</sup>.
- Toutes les phrases que prononce le président Mao sont la vérité, une de ses phrases en vaut dix mille.
- Le Président a la plus haute autorité dans le pays et dans le monde entier, c'est le personnage le plus éminent et le plus grand homme<sup>48</sup>.
- Le président Mao est le dirigeant suprême de notre Parti, sa pensée est éternellement et universellement vraie, et quiconque s'oppose à lui ou à sa pensée sera châtié par tout le Parti et honni par tout le pays<sup>49</sup>.

À la veille de la Révolution culturelle, Mao Zedong jouissait déjà de l'autorité absolue, ses paroles étaient au-dessus des lois, de la politique, et de la morale. Il était l'incarnation de la vérité, ses propos étaient le seul critère pour juger de ce qui était vrai ou non. Cette notion était fortement ancrée dans les esprits, elle était largement diffusée dans l'opinion publique. Dans leurs lettres d'adieu, les personnes poussées au suicide pendant la Révolution culturelle expriment presque toutes leur fidélité à Mao.

Les œuvres de Mao Zedong étaient la bible de la Chine, et le Parti exhortait les gens à les lire chaque jour. À partir de la fin 1963, les *Citations du président Mao* furent imprimées en quantités de plus en plus importantes. Au début d'août 1966, dans chaque province, ville, région autonome, 200 à 300 imprimeries s'y consacraient. Selon les statistiques, pour la seule année 1967, pas moins de 91 millions d'exemplaires des *Œuvres choisies de Mao Zedong* furent tirés, soit 8 fois plus que les 11 millions imprimés pendant les quinze ans précédant la Révolution culturelle ; les *Citations* ont été tirées à près de 370 millions d'exemplaires, soit un total avec les éditions précédentes de 628 millions. Quant au portrait du président Mao, il fut imprimé en 1,214 milliard d'exemplaires ; en mars 1969, on avait fabriqué quelque 2,2 milliards d'insignes à son effigie, et cela pour une population de 700 millions de personnes, ce qui en fait 3 par personne en moyenne<sup>50</sup>.

Chaque phrase de Mao Zedong valait « instruction suprême ». Dès sa diffusion, les gens se levaient, même au milieu de la nuit, pour la saluer au son des cloches et du tambour, pour la « retransmettre avant l'aube et l'appliquer sans la déformer ». Si l'on se trompait d'un caractère en la recopiant, on basculait dans la catégorie des « contre-révolutionnaires actifs ».

Le corollaire du culte de la personnalité de Mao Zedong était l'abêtissement de l'ensemble du peuple. Le cerveau d'un seul homme remplaçait les cervelles de centaines de millions d'individus. Il était devenu l'unique divinité, transformant les centaines de millions d'autres hommes en autant d'ignares politiques. Pour exprimer sa fidélité, il fallait pratiquer une série de rites et de prières politiques : avant chaque réunion, crier « Vive le président Mao ! » ; chaque jour dans les unités de travail, se tenir debout devant le portrait de Mao et dire : « Le matin aux instructions, le soir au rapport ! » Pendant la Révolution culturelle la « danse de l'allégeance » consistant à se prosterner devint populaire.

La déification du dirigeant suprême est une exigence du système totalitaire. Pourquoi ne commettrait-il pas de fautes ? Parce qu'il est le « sage

souverain », le plus intelligent. Comme ce genre d'homme n'existe pas dans la réalité, la seule solution est de déifier le personnage.

La coexistence de la déification de Mao Zedong et de l'abrutissement du peuple a été une condition importante du déclenchement de la Révolution culturelle.

### ***3. La Grande Famine : de 30 à 40 millions de morts***

De 1958 à 1962, la Chine a connu une Grande Famine, qui fit quelque 36 millions de morts<sup>51</sup>.

Dans de nombreux endroits des provinces du Sichuan, du Guizhou, du Henan, des familles entières ont été anéanties, dans certains villages toute la population est morte. En l'absence de catastrophe climatique, de guerre, d'épidémie de peste, plusieurs dizaines de millions de personnes sont mortes de faim, il y eut de nombreux cas de cannibalisme. Ces chiffres extraordinaires sont inégalés dans l'histoire de l'humanité.

La cause directe de la Grande Famine, ce sont les « trois drapeaux rouges » ; mais la raison fondamentale, c'est le totalitarisme.

Les « trois drapeaux rouges » sont : la ligne générale [de la construction du socialisme], le Grand Bond en avant et les communes populaires. Les deux premiers visaient à accélérer le développement économique, forçant le pays à atteindre des objectifs fixés par le régime. Les communes populaires avaient pour but de pousser la collectivisation de l'agriculture à l'extrême et à créer l'organisation de base du système totalitaire.

En même temps que l'on nationalisait l'économie urbaine, on collectivisait l'agriculture. Les paysans vivaient et travaillaient sous la contrainte extrême du régime politique. Tout ce dont ils avaient besoin pour vivre était garanti par les communes populaires, elles-mêmes placées sous le contrôle étroit du gouvernement. À la suite d'erreurs politiques, la garantie des communes populaires s'effondra et les paysans se retrouvèrent pieds et poings liés, dans l'incapacité de prendre les mesures nécessaires pour leur salut : ils ne pouvaient qu'attendre la mort.

Dans les communes populaires on instaura les cantines collectives, qui concentraient toute l'alimentation des paysans. Les récalcitrants se trouvaient privés de nourriture par les cadres, des gens moururent de faim à la porte des cantines. Celles-ci imposèrent la dictature du prolétariat jusque dans les entrailles de chacun.

Les autorités locales ne laissèrent pas les victimes de la famine demander de l'aide. Le bureau de la sûreté publique de Xinyang retint ainsi plus de 12 000 lettres appelant au secours<sup>52</sup>. On les empêcha également

de fuir. À Hanchuan dans le Henan, on installa 67 centres de détention, dans lesquels furent enfermés en tout 9 330 paysans cherchant à quitter la région, dont beaucoup furent battus à mort, et plus de 2 000 frappés jusqu'à en être estropiés<sup>53</sup>.

Pour ceux qui n'obéissaient pas, ceux qui volaient à cause de la faim, il existait une dizaine de punitions différentes, d'une extrême cruauté. Dans les deux seuls districts de Guangshan et Hanchuan dans la province du Henan, il y eut plus de 2 000 victimes de passages à tabac<sup>54</sup>. Dans le cadre de la lutte contre les dissimulations de production et les vols, le district de Meitan dans la province du Guizhou fit battre à mort 1 324 personnes, 175 furent handicapées, plus de 200 moururent en détention<sup>55</sup>.

Si les mesures politiques responsables de la famine ont pu rester en vigueur longtemps sans être corrigées, c'est en raison d'absence de liberté de la presse et de parti d'opposition. La politique de Mao Zedong ne pouvait faire l'objet que de louanges, pas de critiques.

En 1958, Mao Zedong et Liu Shaoqi étaient en plein accord sur la question des « trois drapeaux rouges », Liu Shaoqi se montrant plus radical que Mao. Cependant, Liu se rendit compte plus tôt de la catastrophe, il douta et changea d'avis plus vite que Mao, ce qui mécontenta grandement ce dernier.

Quant à la responsabilité des 36 millions de morts, elle devint un nouveau sujet de complication entre les deux dirigeants. Pendant la Révolution culturelle, une organisation rebelle du comité du Parti de Pékin dévoila l'Incident du pavillon de Changguan : en décembre 1961, Peng Zhen avait fait discrètement analyser les archives du Comité central par une équipe de dix personnes installée pendant dix jours dans ce pavillon du zoo de Pékin [bâtiment construit en 1907 par un architecte français] ; il en résulta un document de plus de 20 000 caractères [environ 200 pages] portant sur la « recherche des erreurs et manquements du Comité central et de Mao Zedong », qui fut remis à Peng Zhen sous le sceau du secret. L'organisation qui révéla cet épisode ajoutait qu'il ne s'agissait pas d'« un incident isolé, que, sur instructions de Yang Shangkun\* et de Deng Xiaoping, il avait été demandé au service des archives du Comité central de procéder à l'examen de ses documents dès 1958<sup>56</sup> ». Yang Shangkun fut accusé d'avoir « montré à autrui pour qu'il les recopie une grande quantité de documents et de dossiers top secret du Bureau du CC, et révélé ainsi des secrets vitaux du Parti<sup>57</sup> » peut-être en lien avec cette affaire. Il s'agissait de déterminer la responsabilité de dizaines de millions de morts de faim. Cette recherche exacerbait la lutte au sommet du Parti et de l'État.



La Révolution culturelle a été déclenchée, techniquement parlant, par une « percée » sur le front des arts et des lettres ; du point de vue du contenu, elle correspond à la montée en épingle de la question de la Grande Famine<sup>58</sup>. Quand Mao Zedong a fait savoir que, dans un article de Yao Wenyuan\* intitulé « Critique du nouveau drame historique *La Destitution de Hai Rui* », publié en 1965, l'important c'était le mot « destitution », c'est-à-dire en fait « la destitution de Peng Dehuai\* », il voulait dire qu'il fallait continuer la critique contre ce dernier, lancée à la conférence de Lushan [en 1959] – ce qui revenait à couvrir les responsabilités de la Grande Famine, que Peng Dehuai avait voulu dévoiler.

Ainsi, d'une certaine manière, c'est la Grande Famine qui a mis le feu aux poudres de la Révolution culturelle. À l'été 1966, au Henan, l'université de Zhengzhou afficha le *dazibao* d'un étudiant originaire du district de Guangshan qui décrivait les terribles circonstances de la mort de faim d'un grand nombre de personnes de ce district au cours de l'Incident de Xinyang, et désignait Wu Zhipu [alors secrétaire du comité du Parti de la province] comme le « bourreau qui a massacré le peuple du Henan ». Le grand crime de Dang Yanchuan, un chef rebelle du Henan pendant la Révolution culturelle, a été de soutenir ces révélations sur la Grande Famine<sup>59</sup>. Dans le Guizhou, elle avait fait 2 millions de morts. En décembre 1966, un étudiant de l'Institut technologique du Guizhou, Li Zaixing, placarda un *dazibao* révélant les circonstances des morts de faim dans son village. Un groupe d'enquête fut alors formé sur les décès dans la province<sup>60</sup>. Dans le Sichuan, des rebelles collèrent aussi des affiches révélant la responsabilité du secrétaire du comité provincial du Parti Li Jingquan dans les morts de faim.

Le célèbre économiste Yang Xiaokai (1948-2004) confirma, plus tard : « L'échec total de la politique économique de Mao Zedong en 1958 est la cause historique directe de l'éclatement de la Révolution culturelle<sup>61</sup> ». Ce qui correspond à la réalité.

#### ***4. La campagne contre les tendances droitistes***

Pendant la conférence de Lushan en 1959, le 14 juillet, le maréchal Peng Dehuai, ministre de la Défense, rédigea une lettre critiquant les « trois drapeaux rouges » ; le 23 juillet, Mao Zedong lança en retour une vive attaque contre lui, contre le chef d'état-major général de l'Armée de libération Huang Kecheng, le vice-ministre des Affaires étrangères Zhang Wentian et le secrétaire du comité du Parti du Hunan Zhou Xiaozhou en les regroupant sous la dénomination de « complot anti-Parti Peng Huang



Zhang Zhou ». S'ensuivit immédiatement une campagne contre les tendances droitistes à l'échelle nationale. Partout il fallait démasquer des Peng Dehuai, grands ou petits.

Province du Sichuan : d'août à septembre 1959, le comité provincial du Parti a tenu des réunions à Chengdu et Chongqing pour démasquer des éléments opportunistes de droite, des éléments vacillant sérieusement vers la droite, des éléments de classe étrangers\* s'étant insinués dans le Parti et des mauvais éléments<sup>62</sup>.

Province du Zhejiang : on y démasqua la clique anti-Parti « Sha Yang Peng ». Il s'agissait de Sha Wenhan, Yang Siyi et Peng Ruilin, tous trois cadres de l'administration provinciale.

Les mêmes phénomènes se sont produits dans tout le pays, avec leur cortège d'humiliations et de tortures.

Selon les statistiques de 1962 relatives aux réexamens et aux réhabilitations, les cadres et les membres du Parti désignés comme éléments opportunistes de droite ont été plus de 3 millions<sup>63</sup>. Ce nombre ne comprend pas la totalité des victimes. Le 11 mai 1962, dans un discours lors d'une réunion de travail du Comité central, Deng Xiaoping déclara à ce sujet : « Nous avons maintenant les chiffres des districts réexaminés et réhabilités. Par exemple dans le Henan, 400 000, en réalité plus que cela. Pour le pays entier le chiffre atteint 10 millions. Le total des gens affectés est de plusieurs dizaines de millions<sup>64</sup>. »

Au cours de la lutte contre la droite en 1957 près de 600 000 intellectuels ont été classés droitistes et privés de parole ; la conférence de Lushan de l'été 1959 a scellé la bouche des hauts cadres ; le mouvement antidroitistes de 1959 a encore cloué d'autres becs. À partir de cette date, il n'y eut plus dans le pays qu'une seule voix, celle de Mao Zedong. Peu importe ce qu'il disait, cela valait instruction suprême. « Tout ce que le président Mao dit doit être soutenu, mis en œuvre, accompli contre vents et marées<sup>65</sup>. » De la sorte, les occasions pour que Mao se trompe augmentaient, et les tensions latentes au sein du Parti s'accumulaient.

## *5. La Conférence des sept mille*

En 1958, Liu Shaoqi marchait sur les talons de Mao Zedong et chantait même parfois plus fort que lui. Mais après un voyage d'inspection dans sa campagne natale en 1961, il changea d'avis. Lors de la Conférence des sept mille cadres, en 1962, il chanta dans une tonalité différente de celle de Mao.

Afin de résoudre les graves problèmes créés par le Grand Bond en avant, le 9<sup>e</sup> plénum du 8<sup>e</sup> Comité central adopta formellement les orientations suivantes : « ajustement, consolidation, renforcement et relèvement ». Mais, compte tenu de divergences d'appréciation au sein du Parti, les mesures d'ajustement ne purent être mises en place de façon complète, et la situation économique resta très mauvaise.

Le 12 novembre 1961, le Comité central décida de convoquer une conférence d'assez grande échelle afin de résoudre ces divergences. Liu Shaoqi et Deng Xiaoping furent chargés de rédiger le rapport qui y serait présenté. Le 22 novembre, Liu Shaoqi relut le projet et l'envoya pour correction au comité de rédaction en indiquant que les fautes des quatre années précédentes devaient être exposées entièrement, librement, franchement ; que le Centre devait assumer ses responsabilités, qu'il fallait que dans le rapport apparaisse l'autocritique du Bureau politique, sinon la base ne suivrait pas ; que les luttes internes du Parti avaient été excessives, particulièrement en 1959 à la conférence de Lushan qui n'avait critiqué que le droitisme et non le gauchisme ; et que le manque de démocratie interne au Parti empêchait la correction de nombreuses erreurs<sup>66</sup>.

Mao décida de ne pas discuter du rapport initial de Liu Shaoqi au sein du Bureau politique avant la conférence, mais le fit imprimer immédiatement et diffuser aux participants, pour qu'ils en débattent en groupes pendant trois jours, chacun étant invité à faire ses commentaires. Le texte amendé serait ensuite transmis au Bureau politique pour approbation et adoption officielle<sup>67</sup>.

Au départ la conférence devait réunir quatre classes de cadres (du Centre, des grandes administrations, des provinces et des collectivités locales), puis Mao Zedong proposa de l'élargir à une cinquième classe et fit ajouter les cadres du niveau des districts et les dirigeants d'entreprise d'État de rang équivalent. Le nombre de participants s'éleva à 7 118, d'où le nom de « Conférence des sept mille cadres » dite « Conférence des sept mille ».

L'ouverture officielle eut lieu le 11 janvier 1962. Le rapport de Liu Shaoqi fut donc discuté en petits groupes. Au début, le débat porta sur l'opposition au « dé-centralisme » et sur le renforcement de l'unité du Centre. Les dirigeants centraux tels que Liu Shaoqi, Zhou Enlai, Chen Yun, considéraient toute activité économique extérieure au Plan comme dirigée contre le centralisme et s'y opposaient. Les représentants des pouvoirs locaux avaient quant à eux des vues différentes sur la question : « Le problème de l'agriculture c'est qu'elle est, au contraire, trop centralisée<sup>68</sup>. » Mais les discussions s'orientèrent rapidement sur les causes

des erreurs politiques pendant le Grand Bond en avant, et les débats se firent de plus en plus animés.

Lorsqu'on en arriva aux « trois drapeaux rouges », la plupart des délégués les trouvaient toujours « justes ». Après la campagne antidroitiste, c'est ce que disait la majorité. Certains cependant précisèrent que les « trois drapeaux rouges » étaient justes dans l'abstrait, mais que sur le plan concret c'était plus difficile à soutenir<sup>69</sup>.

Les délégués é mirent de nombreuses remarques et observations sur le rapport initial de Liu Shaoqi, bien au-delà de ce à quoi s'attendaient les dirigeants. Mao Zedong proposa de former un nouveau comité de rédaction, présidé par Liu Shaoqi et composé de 21 membres, dont Zhou Enlai, Chen Yun, Deng Xiaoping, Peng Zhen, Li Fuchun, Li Xiannian\*, Bo Yibo, Chen Boda, Ke Qingshi\*, Li Jingquan, Ulanfu, Tao Zhu\*, Liu Runshou, Wang Renzhong\*, etc.

La discussion sur les responsabilités des fautes et erreurs des années précédentes se mua en un âpre débat au sein du comité de rédaction. Le 18 janvier, Peng Zhen déclara :

La responsabilité de nos erreurs incombe d'abord au secrétariat du Comité central. Cela comprend-il le Président, Shaoqi et les camarades du Comité permanent ? Il faut inclure ceux qui doivent l'être, en fonction des fautes commises. Mao Zedong n'est pas exempt de toute erreur. La transition en trois à cinq ans et les cantines collectives ont été autorisées par lui.

Deng Xiaoping intervint :

Le président Mao a dit, « votre projet de rapport me présente comme un Sage, mais cela n'existe pas, tout le monde commet des erreurs, c'est juste une question de savoir combien. N'ayez pas peur de parler des miennes ».

Peng Zhen ajouta :

Si le prestige du président Mao n'est pas le mont Everest, c'est quand même le mont Taishan, même si on en enlève quelques tonnes de terre il reste aussi élevé. C'est comme l'eau de la mer de l'Est, si on en enlève quelques wagons, il y en a toujours autant. Il y a actuellement une tendance dans le Parti à ne pas oser émettre ses opinions, à ne pas s'autocritiquer, comme si la moindre autocritique c'était l'effondrement. Si on n'examine pas le 1 % ou le 0,1 % d'erreurs

de Mao Zedong, cela aura des conséquences néfastes pour le Parti. [...] Du président Mao jusqu'aux secrétaires de cellules, chacun a sa part de responsabilité<sup>70</sup>.

Ces propos de Peng Zhen allaient avoir de funestes conséquences : le renversement, juste avant la Révolution culturelle, de « Peng, Luo, Lu et Yang » visait essentiellement Peng Zhen, nous le verrons.

Zhou Enlai prit la parole en défense de Mao Zedong :

Si nous n'avions pas contrevenu à l'idéologie des « trois drapeaux rouges », à la pensée Mao Zedong, nos succès auraient sûrement été bien plus grands. [...] Le Président a découvert les problèmes tôt, [...] les erreurs sont de notre fait. Il ne pouvait pas retenir à lui tout seul le déferlement. Aujourd'hui le Parti doit se rassembler et renforcer son unité, nous devons écouter notre « Timonier » et obéir au Comité central. Le Comité central obéit au président Mao. Voilà le sujet central de nos travaux<sup>71</sup>.

Après Zhou Enlai, Chen Boda renchérit avec les mêmes arguments. Peng Zhen s'empressa d'expliquer :

Ce que je veux dire, c'est que si on peut critiquer tout le monde sauf le président Mao, ce n'est pas bien<sup>72</sup>.

Le 22 janvier, une seconde version du rapport fut présentée à Mao Zedong qui en approuva l'orientation. Le 25, Liu Shaoqi présida une réunion élargie du Bureau politique qui l'adopta. L'après-midi du 26, Mao Zedong décida de l'imprimer et de le diffuser à tout le monde, et Liu Shaoqi en donna lecture le lendemain. La présentation orale du rapport dura trois heures, et elle contenait des passages très désagréables aux oreilles de Mao Zedong :

1. La baisse de production agricole depuis le Grand Bond en avant est importante ; pour l'industrie, les statistiques donnent 40 % de baisse, ou même un peu plus. Il n'y a pas eu de bond en avant mais au contraire un important recul.

2. Les raisons de ces difficultés sont pour « 30 % naturelles et 70 % humaines ».

3. Le rapport entre succès et échecs n'est pas de « neuf doigts contre un » [formule imagée de Mao pour dire 90 % de succès et 10 % d'échec], mais bien de trois contre sept. Et dans certaines régions c'est pire encore.

4. Il revient d'abord au Centre d'endosser la responsabilité des erreurs des dernières années.

5. Les « trois drapeaux rouges » doivent encore faire l'objet d'expérimentations par la pratique<sup>73</sup>.

Les formules employées étaient toutes frontalement opposées à la façon de voir de Mao Zedong.

Après la réunion, en mettant en forme son rapport oral, Liu Shaoqi, manifestement très ému, dit au secrétaire qui l'aidait : « Les fautes du Grand Bond en avant sont très graves, cette fois-ci nous en tirons un premier bilan, mais nous devons encore le faire chaque année pendant dix ans. » Et il ajouta : « Les histoires de cannibalisme entreront dans les livres, elles devront être reconnues officiellement »<sup>74</sup>.

Mao Zedong fut manifestement mécontent de ce rapport oral. Ce que Liu Shaoqi avait dit au secrétaire avait fini par arriver à ses oreilles.

Il était prévu que la conférence soit conclue le 30 ou le 31 janvier après le rapport de Liu Shaoqi. Mais dans l'après-midi du 29 les délégués n'avaient pas fini de le commenter, ils en avaient encore sur le cœur. Mao Zedong dit : « Qu'ils épanchent leurs frustrations pendant la journée, qu'ils voient un spectacle dans la soirée, cela leur fera du bien, ils seront contents<sup>75</sup>. » La conférence continua donc.

Le 29 janvier, Lin Biao fit un discours. Il réaffirma avec fermeté et sans détour, d'un ton sans précédent, la validité des « trois drapeaux rouges » et dit que les causes de la famine étaient :

une catastrophe naturelle d'ampleur particulièrement grande, une suite de catastrophes naturelles qui avait entièrement dévasté certains territoires.

Il ajouta :

Nous avons commis des erreurs dans notre travail, mais ce ne sont que des erreurs de travail, et non des erreurs de ligne.

Non seulement il lava Mao Zedong de toute responsabilité dans la Grande Famine mais il sacralisa son pouvoir :

Si les avis du président Mao ne sont pas respectés, ou s'ils sont gravement contrecarrés, les choses se passent mal. Telle est l'histoire de notre parti depuis ses quelques décennies d'existence<sup>76</sup>.

Il prononçait ces mots alors que Mao présidait la réunion. Pour ce dernier, cela avait un air de « c'est dans l'adversité que l'on reconnaît ses amis ».

Le 20 mars, après avoir lu le texte mis en forme de Lin Biao, Mao Zedong le transmet à Tian Jiaying et à Luo Ruiqing\* avec cette annotation : « Lu en entier, texte excellent, important, je suis très content<sup>77</sup>. »

Pendant la Révolution culturelle, Jiang Qing\* a révélé que Mao Zedong avait passé la Conférence des sept mille à contenir sa rage, et que seul le discours de Lin Biao lui avait mis un peu de baume au cœur<sup>78</sup>.

Le matin du 30, Mao Zedong s'adressa à l'assemblée des délégués. Il n'aborda pas de front la question de la Grande Famine, mais parla du centralisme démocratique :

S'il n'y a pas de large démocratie populaire, la dictature du prolétariat ne peut pas être consolidée, et le régime politique est instable. [...] Sans un haut degré de démocratie, on ne peut avoir un haut degré de centralisme. Et sans centralisme, il n'est pas possible de bâtir une économie socialiste<sup>79</sup>.

Comme si les problèmes des années précédentes étaient le résultat du sabotage du centralisme démocratique. Certes, son discours mentionnait la démocratie, mais le vrai sujet en était le centralisme, indispensable à la fondation de l'économie socialiste. Dans le centralisme démocratique, il n'y a en fait que le centralisme, la démocratie en est absente.

À la lecture des discours de Lin Biao et de Zhou Enlai, il est clair que lorsque Mao parle de centralisme, il s'agit de tout concentrer sur lui-même. Bien que ce discours de Mao Zedong ne soit pas une contre-attaque directe à l'endroit de Liu Shaoqi, il s'étend sur la justesse des « trois drapeaux rouges » et sur leur nécessité, ce qui revient à rejeter la position de Liu Shaoqi selon laquelle ils doivent encore faire l'objet d'expérimentations.

La Conférence des sept mille conserva du début à la fin deux lignes de défense : la réaffirmation totale des « trois drapeaux rouges » et l'impossibilité de revenir sur les dossiers de la conférence de Lushan. Les deux étaient liées à la Grande Famine.

Après la diffusion des résolutions de la conférence dans toutes les provinces, les cadres de base étaient mécontents et, dans les sessions d'études de ces documents, des critiques très acerbes furent émises. Lors d'un débat dans le Gansu, un cadre de l'école du Parti de la province dit : « Maintenir que les succès sont plus importants, c'est de la rigidité

idéologique et du maquillage de la réalité. [...] Avant, je croyais que les problèmes du Gansu étaient particulièrement graves, maintenant je sais qu'ils étaient répandus partout. Les provinces du Gansu, du Henan, du Shandong, de l'Anhui ont toutes traversé des difficultés, il faudra trente à cinquante ans pour s'en relever. » Un camarade du bureau provincial de la santé déclara : « Depuis quelques années non seulement il n'y a eu aucun succès, au contraire on a tout saccagé, pas seulement sur le plan matériel mais aussi sur le plan politique et moral. » Il y eut même des gens qui, dans leurs interventions, désignèrent Mao Zedong et les autres dirigeants centraux : « Mao a dit qu'il y avait tant de nourriture disponible qu'on ne pouvait tout manger. Mais cela n'a pas été vérifié. Peut-être que le Président, comme Staline, est coupable dans son grand âge de subjectivisme. » Un autre encore : « Il y a eu des morts de faim dans le Gansu, et le président Mao ne pouvait l'ignorer. Combien y en a-t-il eu dans tout le pays ? »<sup>80</sup>

Il y a certainement eu des rapports similaires de toutes les provinces. Qu'en a pensé Mao Zedong ? Il a sans doute senti une immense force qui a dû le terrifier, et se dire que s'il ne la contrecarrait pas, sa position serait en danger.

La Conférence des sept mille cadres a révélé les graves dissensions au sommet du Parti, qui portaient essentiellement sur la façon de voir les « trois drapeaux rouges ». Concrètement, sur les causes de la Grande Famine d'abord : était-ce une catastrophe naturelle ou provoquée par l'homme ? Pour Liu Shaoqi, elles étaient « à 30 % naturelles et 70 % humaines », pour Lin Biao, elles étaient naturelles ; sur le degré de gravité de la Grande Famine et l'évaluation de la situation après 1958 ensuite : pour Liu Shaoqi la Grande Famine avait été beaucoup plus grave que ne l'admettait Mao ; enfin sur les responsabilités : pour Liu Shaoqi, Peng Zhen, etc., la plus lourde revenait à Mao Zedong ; Lin Biao, Zhou Enlai, Chen Boda, pour leur part, l'en exonéraient.

C'est dans la détresse que la vérité apparaît. Mao Zedong se souviendrait à jamais de qui, pendant cette passe qu'il traversait, la plus difficile pour lui, l'avait soutenu et qui s'était opposé à lui. Il avait vu clairement lors de cette conférence qui étaient les ennemis et les amis. Cette « question révolutionnaire de première importance » formerait la base du choix des personnes sur lesquelles il s'appuierait et de celles qu'il renverserait lors de la Révolution culturelle, qui débiterait quatre ans plus tard.

Conformément aux souhaits de Mao Zedong, après le 8<sup>e</sup> congrès du Parti, le Comité central s'était divisé en deux fronts : le premier, chargé de la gestion quotidienne des affaires courantes, comprenait Liu Shaoqi,

Zhou Enlai, Zhu De, Chen Yun, Deng Xiaoping ; le second, en retrait, chargé de la conception politique générale, était sous le contrôle de Mao. Zhu De, déjà très âgé, ne s'occupait plus de grand-chose ; Chen Yun se retira également peu après. Il ne restait sur le premier front que Liu, Zhou et Deng. Sur la question de la Grande Famine, les deux fronts étaient opposés et la Conférence des sept mille exacerba leurs divergences. Les historiens du PCC disent que la conférence a unifié l'idéologie du Parti. En réalité, elle a clairement creusé la déchirure. La conférence se sépara le 7 février, et le 8 Mao Zedong monta dans son train pour regagner Wuhan. À partir de cette date, Liu Shaoqi prit totalement en main la direction du Comité central et du gouvernement. Jusqu'à la Révolution culturelle, Mao Zedong ne s'occuperait plus de ces affaires, mais il observerait soigneusement Liu Shaoqi depuis le banc de touche.

## *6. Le 10<sup>e</sup> plénum du 8<sup>e</sup> Comité central*

Après la Conférence des sept mille cadres se tint une conférence élargie du Comité permanent du Bureau politique du CC, du 21 au 23 février 1962. Elle porta sur la situation une appréciation nettement plus sévère que celle de la Conférence des sept mille. Liu Shaoqi déclara que :

[cette dernière] n'est pas allée au fond des choses, n'a pas suffisamment dévoilé les circonstances des difficultés [euphémisme se référant à la famine], qu'elle s'est refusée à le faire par peur d'être accusée de noircir le tableau ! Pourquoi avoir peur de montrer la réalité ? Noircir le tableau, ça peut rendre les gens pessimistes, ça peut aussi leur donner le courage d'affronter les difficultés ! [...] Nous sommes maintenant en phase de récupération, mais les conditions sont différentes des trois ans qui ont suivi la Libération en 1949, c'est une période anormale, avec des caractéristiques extraordinaires, on ne peut pas recourir aux moyens normaux, il faut des méthodes extraordinaires pour relever l'économie<sup>81</sup>.

Il se présenta comme un « chef d'État dans une situation exceptionnelle », ajoutant : « Avec une économie nationale dans une telle situation, à l'étranger le président déclarerait la suspension des droits constitutionnels »<sup>82</sup>.

Le 16 mars, Liu Shaoqi, Zhou Enlai, Deng Xiaoping allèrent tous trois à Wuhan rendre compte à Mao Zedong. Celui-ci pensait au contraire



qu'il ne fallait pas noircir le tableau, et assura que le déficit financier était faux, exigeant que l'on en débâte à nouveau.

Du 7 au 11 mai 1962, le Comité central se réunit sous la présidence de Liu Shaoqi qui releva : « Du point de vue économique, la conjoncture n'est, d'une façon générale, pas bonne du tout. [...] Si on ne consolide pas les bases, la situation politique peut prendre un mauvais tour. [...] Actuellement le problème c'est que nous sous-estimons la gravité de la situation<sup>83</sup>. »

Juger que les difficultés depuis 1958 étaient graves revenait à rejeter les « trois drapeaux rouges ». Cela inquiétait sérieusement Mao Zedong. Après la Conférence des sept mille, il s'était rendu à Shanghai, puis dans le Shandong, à Hangzhou et à Wuhan. Il avait recueilli les avis des dirigeants locaux, et les réponses avaient presque toutes été « l'année dernière a été meilleure que l'année précédente, et cette année sera meilleure que l'année dernière<sup>84</sup> ». Tous ces secrétaires des comités provinciaux du Parti prenaient comme référence l'année 1960 où le nombre de morts avait été le plus élevé et, naturellement, les choses allaient mieux. Mao Zedong eut alors le sentiment qu'ils le soutenaient.

Les appréciations sur la situation divergeant, les mesures pour y remédier divergeaient également. Lors des deux réunions de février et de mai, conformément à l'idée directrice de Liu Shaoqi qui préconisait un « recul suffisant » et aux suggestions de Chen Yun, des mesures furent prises pour ramener l'économie nationale sur un terrain plus équilibré, soutenable et stable<sup>85</sup>. Deng Zihui avait plaidé en plusieurs occasions pour que soit rendue aux foyers la responsabilité de la production dans les zones rurales, système qui avait déjà été déployé partout, sur de grandes étendues du territoire, en 1961 afin d'atténuer la famine. Au milieu de 1962, plus de 20 % des brigades de production l'avaient mis en place, ce taux atteignant 80 % dans l'Anhui, 70 % dans le Gansu, le Sichuan, le Zhejiang<sup>86</sup>. Deng Xiaoping dit :

Dans les endroits où les paysans souffrent, il faut avoir recours à tous les moyens ; les camarades de l'Anhui ont raison de dire « Peu importe que le chat soit noir ou roux, s'il attrape les souris c'est un bon chat », il y a là une logique certaine. Confier un lopin de terre à un paysan ou une famille est une chose nouvelle, il faut l'essayer<sup>87</sup>.

Ce système était, en fin de compte, contraire à l'idéal communiste, et Mao Zedong ne pouvait l'accepter. Mais ce qui l'inquiétait davantage, c'était la question de la « révision des verdicts », et en particulier de celui de Peng Dehuai. La Conférence des sept mille avait décidé de

réévaluer et de réhabiliter les membres du Parti injustement accusés ces dernières années. Il y avait une limite : on ne pouvait pas réhabiliter les membres de la clique anti-Parti dénoncés lors de la conférence de Lushan. Cependant, Peng Dehuai était en train de préparer un vibrant plaidoyer pour sa propre défense.

Le 8 juillet 1962, Mao convoqua Liu Shaoqi, Zhou Enlai, Deng Xiaoping, Chen Boda, Tian Jiaying pour leur dire qu'il n'approuvait pas le système d'attribution de quotas de production à des foyers, ni la division des terres pour leur attribution individuelle.

Le 10 juillet, Mao fit dire à Liu Shaoqi de venir le voir. Il était dans la piscine quand Liu Shaoqi accourut. Toujours dans l'eau, Mao lui lança, de but en blanc : « Tu es bien agité ! Tu ne tiens pas en place ? Tu ne tiens pas le coup ? » Surpris, Liu Shaoqi sembla ne pas savoir que dire, il s'assit près du vestiaire et attendit que Mao sorte de l'eau. Alors il répondit : « Chen Yun, Tian Jiaying font valoir leurs opinions à l'intérieur du Parti, ils n'ont pas enfreint les principes, ils t'en parlent, il n'y a rien de mal à ça. »

« Ce n'est pas la question, le problème c'est le contenu ! Ils sont venus te voir, Deng Zihui déblatère depuis longtemps, la réunion de Xilou a noirci le tableau. Qu'est-ce qui t'inquiète tant ? »

Les deux hommes étaient sur les nerfs. Mao Zedong laissait exploser le mécontentement qu'il couvait depuis longtemps. Liu Shaoqi lâcha tout d'un coup : « Tant de morts de faim, l'histoire retiendra nos deux noms, et le cannibalisme aussi entrera dans l'Histoire ! »

Mao Zedong insista : « Les “trois drapeaux rouges” sont récusés, on divise les terres, et tu ne tiens pas le coup ? Qu'advient-il après ma mort ? »<sup>88</sup>

Autre facteur aggravant l'inquiétude de Mao, le chef du département des Liaisons extérieures du CC, Wang Jiexiang, proposa une nouvelle politique étrangère, considérant que, compte tenu de l'ampleur des problèmes intérieurs après l'échec du Grand Bond en avant, ce n'était pas la peine de compliquer les choses hors des frontières. Dès février 1962, il écrivit une lettre aux responsables principaux des affaires extérieures, Zhou Enlai, Deng Xiaoping et Chen Yi, exposant cinq points :

1. nécessité de modérer la politique étrangère ;
2. éviter autant que possible une rupture publique sino-soviétique ;
3. assouplir l'attitude envers l'Amérique ;
4. s'efforcer de débloquer par la négociation la relation avec l'Inde ;
5. faire preuve de « pragmatisme et de mesure » dans le soutien aux révolutions populaires des pays étrangers<sup>89</sup>.

En juillet 1962, la Chine envoya une délégation au Congrès mondial pour le désarmement général et la paix qui se tenait à Moscou. Wang Jiaxiang était chargé de définir la ligne d'action de la délégation et de rédiger le discours de son chef. Certaines délégations africaines exprimèrent leur mécontentement à la délégation chinoise pour son attitude lors de la conférence. Quand il en fut informé, Mao Zedong réagit : « Cette attitude nous éloigne de la gauche, elle renforce la droite, et augmente l'indécision de ceux qui sont entre les deux. » Il critiqua Wang Jiaxiang :

Vouloir faire la paix avec l'impérialisme dirigé par l'Amérique, et avec le révisionnisme mené par l'URSS, ainsi qu'avec tous les pays réactionnaires, l'Inde en tête, c'est ce que j'appelle les trois apaisements. Avec la réduction du soutien aux guerres de libération nationale et aux mouvements révolutionnaires, cela fait « trois apaisements, une réduction »<sup>90</sup>.

En même temps, certains réduisirent les mesures nationales d'ajustement à la formule « trois libertés, un contrat » – ce qui désignait les libertés de cultiver son propre lopin, d'ouvrir des marchés libres et d'assumer des pertes et profits, ainsi que l'attribution contractuelle de quotas de production aux foyers. Les deux formules « trois plus un » et « trois apaisements, une réduction » en vinrent vite à désigner la trame d'une contre-attaque visant à la restauration du capitalisme.

Mao Zedong fut extrêmement contrarié par la Conférence des sept mille et ce qui s'ensuivit. Il sentait que le Comité central, sous l'égide de Liu Shaoqi, s'écartait de sa propre ligne dans les domaines politique, économique, intérieur et diplomatique. Il flairait dans les propos de Liu Shaoqi un parfum de règlement de comptes à venir. Le 17 mars 1962, Liu Shaoqi, après avoir consulté Xie Fuzhi, le ministre de la Sûreté, ainsi que Wang Renzhong, premier secrétaire du bureau du Centre-Sud, et Luo Ruiqing, chef d'état-major des armées, demanda que l'on dresse un bilan des gens battus à mort et des blessés pendant les quelques années précédentes. « Si on ne révèle pas ça aujourd'hui, dit-il, ça sortira demain ; si nous ne le faisons pas, d'autres le feront ; si les survivants ne le font pas, les générations suivantes le feront<sup>91</sup>. » Ces propos évoquèrent pour Mao Zedong les attaques de Khrouchtchev contre Staline. Alors que le Parti s'éloignait de lui et que les courants profonds de la société faisaient de même, comme cela ne s'était jamais produit, Mao Zedong comprit que d'immenses forces d'opposition se rassemblaient contre lui. En bon adepte de la « philosophie de la lutte », il était prêt à repartir à l'assaut à tout moment.

Il choisit l'occasion du 10<sup>e</sup> plénum du 8<sup>e</sup> Comité central.

Ce plénum se tint à Pékin pendant quatre jours, du 24 au 27 septembre 1962. Mais les réunions préparatoires avaient duré vingt-neuf jours (du 26 août au 23 septembre), et avant elles il y avait eu des réunions de travail du Comité central à Beidaihe [station balnéaire à l'est de Pékin] (du 25 juillet au 24 août), lesquelles en ont déterminé le ton.

À Beidaihe, le 25 juillet, l'ordre du jour portait sur le commerce et les subventions dans l'agriculture et l'alimentation. Mais, le 6 août, Mao Zedong, sans en avoir parlé à quiconque, fit soudain un discours sur « les classes, la conjoncture et les conflits<sup>92</sup> ». Puis à nouveau le 9, le 11, le 13, le 15, le 17 et le 20, en tout il intervint six fois dans les débats, continuant à faire valoir son point de vue. Et le thème principal de la réunion glissa vers le « noircissement du tableau », la mode des « lopins individuels », et la « révision des verdicts ».

Voici quelques exemples de ce que Mao Zedong dit à Beidaihe :

- Il y a actuellement des camarades qui voient la situation en noir, sans la moindre lumière, ce qui instaure chez certains la confusion, la défiance dans l'avenir, le découragement. Cela fait plus de deux ans.
- Vous parlez de pression, mais c'est sur moi que vous l'exercez ! Depuis déjà quelques années ! Cela fait plusieurs années que vous parlez de noirceur ! Plus vous en parlez, plus l'avenir est sombre. Vous dites que la collectivisation n'a aucun avantage, est-ce que ce n'est pas faire pression sur moi ?

Certains délégués lui emboîtèrent le pas et Liu Shaoqi ne put faire autrement que de donner des explications et faire son autocritique sur les conférences de mai.

C'est sur les « lopins individuels » que Mao concentra le feu de ses attaques. Ainsi, le 5 août :

On instaure les quotas de production par famille, les lopins individuels depuis six mois et on voit que la lutte des classes dans les campagnes devient plus aiguë. Il y a des gens très pauvres qui survivent difficilement. Il y en a qui vendent des terres, d'autres qui les achètent, il y a des usuriers, il y en a même qui prennent des concubines.

Le 6, il insista :

Allons-nous vers le socialisme ou le capitalisme ? On ne veut plus de la mise en coopératives des campagnes. On divise les champs pour les attribuer aux familles, ou on fait la collectivisation ?

Le 9, il intervint dans les discussions :

Il y a des membres du Parti qui sont pourris, qui sont corrompus, qui prennent des maîtresses, promeuvent l'individualisme, qui s'affichent encore comme communistes et qui sont secrétaires de cellule. Il est clair qu'ils prennent les masses pour des esclaves.

Le 12, il apposa sur un document une vive critique\* de Deng Zihui :

Il vacille, il voit la conjoncture exclusivement en noir, il ne jure que par le système de la production familiale dans l'agriculture. [...] Il ne voit pas le lien avec ses positions de démocrate bourgeois entre 1950 et 1955, c'est pourquoi il commet la faute de s'opposer à la fondation d'une économie agricole collectivisée<sup>93</sup>.

D'autres dirigeants prirent le relais et Deng Zihui fut peu après démis de ses fonctions de responsable du département de l'Agriculture du CC et nommé au poste symbolique de directeur adjoint de la Commission nationale du Plan.

Quant à sa critique de la « révision des verdicts », elle visa Peng Dehuai au premier chef.

Le 27 janvier 1962, Liu Shaoqi avait dit devant la Conférence des sept mille :

Depuis longtemps le camarade Peng Dehuai avait sa petite clique à l'intérieur du Parti. [...] Peng Dehuai voulait mettre la main sur le Parti, c'est la raison fondamentale pour laquelle, à la conférence de Lushan, on a déclenché la lutte contre lui.

Peng Dehuai n'avait pas pu participer à la Conférence des sept mille<sup>94</sup>. Le 16 juin 1962, il avait écrit une longue lettre au Comité central et à Mao Zedong, dite de 80 000 caractères [une cinquantaine de pages], détaillant sa vie, demandant une nouvelle enquête complète, et déclarant en particulier qu'il n'avait jamais organisé quelque clique anti-Parti que ce fût, et n'avait jamais eu « d'intelligence avec l'étranger ». Le 22 août, deux jours avant la fin des sessions préparatoires de Beidaihe, il avait adressé une nouvelle lettre à Mao Zedong et au Comité central, clamant à nouveau son innocence. Ces deux lettres ont été considérées comme de nouvelles attaques contre le Parti.

Le 3 septembre, lors des réunions préparatoires du 10<sup>e</sup> plénum, Mao Zedong convoqua des séances en petit comité pour que les deux lettres de

Peng Dehuai y soient discutées et ce jusqu'à la fin de ces sessions. Les prises de parole, en petits comités comme en séance plénière, condamnaient Peng Dehuai. De même, Huang Kecheng, Zhang Wentian, Zhou Xiaozhou, Tan Zheng, Deng Hua, Gan Siqi durent subir les critiques<sup>95</sup>. Le Comité central décida d'organiser un groupe d'enquête spécial dirigé par le maréchal He Long\*, vice-Premier ministre, sur Peng, Huang et Zhang<sup>96</sup>.

Dans le même temps, d'autres critiques furent lancées à propos d'un roman qui retraçait la vie de Liu Zhidan, un des fondateurs de la base révolutionnaire du Shaanxi, point d'arrivée de la Longue Marche de l'Armée rouge en 1935. Un échantillon du livre fut imprimé et soumis à la censure au cours de l'été 1962. Yan Hongyan<sup>97</sup>, ancien cadre de la base du Nord-Shaanxi, alors premier secrétaire du Parti pour la province du Yunnan le lut, téléphona au *Quotidien des ouvriers* et au *Journal de la jeunesse* pour qu'ils cessent la publication en feuilleton, et alerta Kang Sheng\* qui dirigeait le groupe « théorie » du CC. Celui-ci confirma que ce roman avait « un problème de tendance politique » et demanda au Comité central de prendre les mesures en conséquence. Le 8 septembre, lors d'une réunion du groupe du Sud-Ouest, Yan Hongyan souleva la question, soulignant que ce roman avait été en fait rédigé par Xi Zhongxun<sup>I</sup>, un autre des fondateurs de la base du Nord-Shaanxi, « pour faire la propagande de Gao Gang\* à travers Liu Zhidan » – façon détournée de « réviser les verdicts ». Kang Sheng renchérit : « La question est de savoir, pourquoi faire la promotion de Gao Gang justement maintenant ? » Ses paroles furent publiées dans le *Bulletin n° 72*<sup>98</sup>. La critique du « vent de révision des verdicts » avait une nouvelle cible. Xi Zhongxun, Jia Tuofu et Liu Jingfan, tous ex-cadres de la base révolutionnaire du Nord-Shaanxi, furent marqués comme « clique anti-Parti ». Le 24 septembre, en plein 10<sup>e</sup> plénum, alors que Mao Zedong parlait, Kang Sheng lui fit passer une note : « Se servir d'un roman pour lancer des activités contre-révolutionnaires, voilà une grande invention. » Mao Zedong la lut à haute voix et ajouta : « Pour renverser un régime, il faut d'abord créer une opinion publique et faire le travail idéologique nécessaire. C'est vrai pour la révolution comme pour la contre-révolution<sup>99</sup>. » Le 27 septembre, le plénum décida de créer une commission d'enquête sur Xi Zhongxun, Jia Tuofu et Liu Jingfan, présidée par Kang Sheng<sup>100</sup>.

Selon les principes du marxisme, les classes sont d'abord une catégorie économique, et leur existence ne peut être expliquée que par le rapport des hommes avec les moyens de production. En 1957, la réforme agraire en Chine était terminée, les terres des propriétaires fonciers et des

I. Xi Zhongxun est le père de Xi Jinping, actuel dirigeant de la Chine.

paysans riches avaient été confisquées, l'industrie avait achevé sa réforme socialiste : au nom de quoi distinguer désormais les classes sociales ? Le 21 novembre 1958, Mao Zedong avait dit à la conférence de Wuchang : « Il y a deux sortes d'élimination des classes, l'une c'est l'élimination de la classe exploitante dans le domaine économique, et nous pouvons dire que nous l'avons fait ; l'autre, c'est l'élimination des classes sur les plans idéologique et politique, ce qui est plus difficile, nous n'y sommes pas encore parvenus, comme le mouvement de rectification l'an dernier l'a montré. » C'était là un nouveau concept dangereux et pernicieux. Mais un professeur de philosophie de l'École centrale du Parti, Ai Siqi, écrivit qu'il s'agissait d'une « nouvelle phase dans le développement du marxisme<sup>101</sup> ».

Le point crucial des interventions de Mao Zedong à Beidaihe en juillet 1962 fut la lutte des classes. Ses idées se trouvent dans le bulletin du 10<sup>e</sup> plénum en ces termes :

Toute l'histoire de la révolution prolétarienne et de la dictature du prolétariat, et de la transition du capitalisme vers le communisme (période qui nécessite quelques décennies sinon plus), est celle de la lutte des classes entre le capitalisme et le prolétariat, et une lutte entre les deux voies, socialiste et capitaliste. La classe réactionnaire renversée n'accepte pas sa défaite ni sa mort, et essaie toujours de se restaurer. L'influence de la bourgeoisie et les vieilles habitudes perdurent dans la société, ainsi que des tendances capitalistes spontanées dans la petite bourgeoisie. C'est pourquoi, au sein du peuple, certains, en petit nombre, quelques points de pourcentage de la population, n'ont pas subi la transformation socialiste ; dès que l'occasion se présente, ils essaient de s'écarter de la voie socialiste pour emprunter celle du capitalisme. Dans ces conditions, la lutte des classes reste inévitable. C'est une règle historique déjà explicitée par le marxisme-léninisme, et nous ne devons l'oublier en aucun cas. Cette lutte des classes est complexe, tortueuse, parfois latente parfois patente, et même parfois violente. Et il est inévitable qu'elle se reflète au sein même du Parti. L'impérialisme à l'étranger et le capitalisme à l'intérieur continuent d'avoir une influence, ce qui est la raison fondamentale de l'apparition du révisionnisme dans le Parti. Tout en luttant contre les ennemis de classe intérieurs et extérieurs, nous devons demeurer en permanence en alerte et nous opposer fermement à toutes les tendances idéologiques opportunistes au sein du Parti<sup>102</sup>.

Mao Zedong dit encore que, désormais, il fallait parler de cette question « tout le temps, chaque jour, chaque mois, chaque année », afin d'être

« toujours conscients de la menace » et de définir une « voie marxiste-léniniste ».

La Grande Famine avait indubitablement eu un impact sur l'autorité de Mao Zedong et avait mis en danger la légitimité du pouvoir du PCC. Lors de la Conférence des sept mille Mao s'était retrouvé sur la défensive. Après deux ans de fermentation, lors du 10<sup>e</sup> plénum du 8<sup>e</sup> Comité central, il sortit l'arme magique de la lutte des classes pour retourner la situation. Cette série de commentaires constitua la maquette de la « théorie de la révolution permanente sous la dictature du prolétariat », et celle de la « Grande Révolution culturelle prolétarienne ».

Une fois lancé le slogan de la lutte des classes, le Parti se saisit de la question, tout fut soumis au prisme de cette vision. Les échelons inférieurs rendaient compte des « nouvelles tendances » aux échelons supérieurs qui leur envoyaient des instructions en retour. Le sujet occupait toutes les publications et toutes les réunions. L'atmosphère politique devint lourde. Du coup, une grande bataille de lutte des classes fut lancée, sous le nom de « mouvement d'éducation socialiste », aussi appelé les « quatre purifications ».

### ***7. Le mouvement d'éducation socialiste dit des « quatre purifications »***

Le mouvement de « rectification des modes de travail et des communes » au lendemain de la Grande Famine fut le prélude au mouvement d'éducation socialiste.

Le Comité central avait divisé les communes populaires en trois catégories, la troisième englobant celles qui connaissaient les problèmes les plus graves. Combien y en avait-il ? Parfois, Mao Zedong donnait le chiffre de 20 %<sup>103</sup>, mais il disait plus souvent « un tiers<sup>104</sup> ». Il trancha pour le tiers en 1960. Le 15 novembre 1960, il nota en marge d'un rapport :

[...] Il faut aussi parler du tiers des endroits où [la situation] n'est pas bonne du tout, où des brigands sont au pouvoir, où l'on bat les gens à mort, où la production de vivres a baissé, où l'on ne mange pas à sa faim, où la révolution démocratique n'a pas été achevée, où le féodalisme continue de jouer des tours, où il règne une grande hostilité envers le socialisme, où les rapports de production socialistes et les forces de production ont été sabotés<sup>105</sup>...



Mao n'a pas recherché les causes de la famine dans le système, il pensait que les responsables étaient des « résidus du Kuomintang » ayant repris une partie du pouvoir. Et il entendait bien le leur arracher à nouveau au moyen de la lutte des classes.

Cette campagne de rectification fut l'occasion de découvertes terrifiantes. Parmi les cadres de base dans les campagnes, il y avait bel et bien des brigands qui se servaient du pouvoir de l'État pour opprimer le peuple. Mais, dans la majorité des cas, c'étaient ceux qui avaient mis fidèlement en œuvre les politiques du Comité central qui avaient fait le plus de mal. Par excès de zèle, certains avaient ainsi lourdement aggravé le sort des paysans. Bien qu'il y eût là en partie un problème de qualité des cadres, la cause réelle était bien le système. Cependant, Mao Zedong analysait cela en d'autres termes : pour lui ceux qui faisaient le mal étaient des ennemis de classe, et il ne pouvait s'agir que de résidus du régime précédent, celui du KMT. Pourquoi ces résidus existaient-ils encore ? Parce que la révolution n'était pas allée jusqu'au bout. Alors, la « rectification » était en fait un « cours de rattrapage de révolution démocratique ». Cela permettait de rejeter la responsabilité de la Grande Famine sur le KMT – qui avait perdu le pouvoir en Chine continentale en 1949.

La campagne procéda à une purge massive des cadres des zones rurales. Dans la province du Henan, entre l'hiver 1960 et le printemps 1961, les erreurs de pas moins de 174 757 cadres furent révélées, soit presque 14 % de l'effectif ; 37 412 (près de 3 %) firent l'objet de mesures disciplinaires. Dans tout le pays, là où les « cinq vents<sup>I</sup> » avaient fait le plus de mal, les dénonciations des « éléments noirs », des « éléments dégénérés », des « bureaucrates incorrigibles » furent systématiques.

Du 11 au 23 février 1963, le Comité central tint une réunion de travail à Pékin dont le sujet était la question de l'extension du mouvement d'éducation socialiste aux campagnes. Celui-ci devait permettre d'apurer la situation des comptes, des entrepôts, des finances et des points de travail<sup>II</sup>, d'où son nom de « quatre purifications ».

Le Comité central encadra le mouvement au moyen de trois documents : en mai 1963, une « Décision relative à certains problèmes actuels

I. Les « vents » du communisme, de l'exagération, du caporalisme, des privilèges et des directives aveugles. Voir Yang Jisheng, *Stèles, op. cit.*, chap. iv (NdA).

II. Les « points de travail » étaient le mode de rémunération dans les campagnes, en fonction du travail effectué (par exemple dix points pour un homme fort, six pour une femme), complété par une répartition du revenu après la récolte.

dans les campagnes », document surnommé « les premiers 10 articles » ; en septembre 1963 des « Règles politiques concrètes pour le mouvement d'éducation socialiste dans les campagnes », surnommées « les seconds 10 articles » ; et au début de 1965 une note sur « Certains problèmes apparus au cours de la campagne d'éducation socialiste » surnommée « les 23 articles ». L'appréciation de la lutte des classes dans ces trois documents est de plus en plus sévère. Les 23 articles désignent une nouvelle cible aux « quatre purifications », qui visent désormais la politique, l'économie, l'idéologie et l'organisation, élargissant leur champ, élevant leur niveau, et étendant leur application aux zones urbaines.

Les seconds 10 articles sont une révision des premiers, et ils reflètent davantage la vision qu'en avait Liu Shaoqi et sa méthode. L'important était que tout le mouvement soit dirigé par des équipes de travail venues des échelons supérieurs qui mettent les cadres de base locaux sur la touche et se chargent de les purger. De telles équipes furent déployées dans tous le pays, y compris dans les universités.

Aucune recherche sur ce mouvement ne saurait esquiver « l'expérience de Taoyuan » de Wang Guangmei\*. Sur les instances de Liu Shaoqi, son mari, elle avait pris part à cette campagne en novembre 1963 dans la brigade de production de première classe de Taoyuan de la commune de Luwanzhuang, province du Hebei. Son équipe de travail n'avait pas appliqué la méthode de Mao Zedong des « réunions d'enquête », elle avait choisi l'action secrète, prenant ses propres contacts et rendant visite aux plus pauvres. Après cinq mois de terrain, elle avait découvert que la cellule du Parti « n'était pas communiste à la base », que c'était « un régime contre-révolutionnaire à double face », que le secrétaire de la cellule Wu Chen était un « élément du Kuomintang infiltré dans le Parti »<sup>106</sup>. Elle avait d'abord rendu compte oralement de cette expérience au cours d'une réunion du comité provincial, et avait été encouragée par quelques personnes.

Alors que Mao Zedong avait subi des revers pendant le Grand Bond en avant, Liu Shaoqi voyait sa position se renforcer et, de juin à août 1964, il a emmené sa femme dans une tournée de dix villes et provinces pour présenter son expérience de Taoyuan. Le 1<sup>er</sup> août, il a fait un rapport au palais de l'Assemblée du peuple à Pékin devant le Comité central du Parti et les cadres responsables des organes administratifs et militaires, qui devait lui valoir d'infinis ennuis.

Li Xin, qui assistait à la séance, en donne le compte rendu suivant :

Lorsqu'il a commencé son discours, Liu Shaoqi, bien qu'il y eût un micro sur la table, préféra parler en arpentant l'estrade, les mains

croisées dans le dos. Il fit un couplet sur l'importance de la venue des cadres sur le terrain, et demanda à tout le monde de faire comme sa femme : « Wang Guangmei n'a-t-elle pas découvert ce faisant une foule de nouveaux problèmes ? Elle a mis cela par écrit, résumant ses nombreuses expériences, c'est très intéressant. Je pense qu'il faut que tout le monde aille à la campagne, sur le terrain, allez-y, dépêchez-vous ! »

À ce point, il a jeté un regard au Premier ministre Zhou Enlai, puis s'est adressé de nouveau à l'assistance :

Et ceux qui ne veulent pas y aller, on les y obligera !

Son discours s'est terminé abruptement sur ces mots. Et Li Xin poursuit :

En repartant, j'ai entendu des gens dire : « Qu'est-ce que ça veut dire ? Il nous donne des leçons ? » À la sortie du Palais, en descendant les escaliers, il y avait devant moi deux ou trois officiers qui juraient comme des charretiers, insultant particulièrement Liu Shaoqi pour s'être ainsi mis en avant et avoir fait l'article à propos de sa « vieille ». Lorsque je me suis approché, ils se sont retournés vers moi, mais nous nous connaissions, alors nous avons ri un bon coup<sup>107</sup>.

Non seulement Liu Shaoqi avait fait l'éloge de Wang Guangmei, mais il avait critiqué Mao Zedong sans le nommer.

Il a dit qu'il ne fallait pas être dogmatique au sujet des écrits de Mao Zedong, que la méthode des « réunions d'enquête » était dépassée et que ceux qui n'allaient pas faire des séjours de terrain à la campagne ne devraient pas être membres du Comité central, ni entrer à son secrétariat ou au Bureau politique. Mao Zedong avait déjà approuvé le rapport de Wang Guangmei, il était prêt à être diffusé, mais Jiang Qing est allée lui dire, les larmes dans la voix, que Khrouchtchev avait attendu la mort de Staline pour faire un rapport secret sur lui, alors que, dans son cas, on le faisait ouvertement et de son vivant<sup>108</sup>.

Le 24 août 1964 à Kunming, Liu Shaoqi présenta le mouvement d'éducation socialiste aux autorités provinciales et municipales du Yunnan et du Guizhou, et Wang Guangmei fit état de sa propre expérience. Dans

son exposé, Liu Shaoqi critiqua le secrétaire du comité provincial du Guizhou, Zhou Lin – qui fut remplacé en octobre. De nombreux responsables locaux des deux provinces, des préfectures, des municipalités furent démis de leurs fonctions, mutés, parfois exclus du Parti, ou même emprisonnés<sup>109</sup>.

C'est Liu Shaoqi qui dirigeait les « quatre purifications ». On estime à environ 77 000 le nombre de cadres et de citoyens ordinaires poussés à la mort pendant ce mouvement. Le nombre de personnes « purgées » à 5,3 millions, le nombre de cliques anti-Parti démasquées à 5 760<sup>110</sup>. Le 3<sup>e</sup> plénum du 11<sup>e</sup> Comité central [décembre 1978] prouva, après enquête, que la plupart de ces purges étaient injustifiées et fondées sur de fausses accusations. C'est là l'origine de la phrase de Mao Zedong « 1964, de gauche en apparence mais de droite en réalité » dans son fameux article du 5 août 1965 « Mon premier *dazibao* : “Bombardons le quartier général”. »

Pourtant, à la lecture des écrits de Wang Guangmei, trente-cinq ans plus tard, il apparaît que tout cela n'était pas la faute du seul Liu Shaoqi, Mao Zedong en portait sa part. En novembre 1963, Wang Guangmei était partie enquêter à Taoyuan pendant cinq mois sur la suggestion de Liu Shaoqi, mais, chaque fois qu'elle retournait à Pékin, c'est à Mao Zedong qu'elle rendait compte, lequel avait remarqué : « La racine des problèmes est en haut. » Wang Guangmei n'avait pas compris le sens caché de cette phrase. Elle avait rendu son bilan en juillet 1964 et Mao l'avait approuvé, fait diffuser dans tout le pays et avait demandé à Liu Shaoqi de revoir les premiers 10 articles sur la base de ces éléments<sup>111</sup>.

Dans son livre, Wang Guangmei mentionne l'admiration de Mao Zedong pour son rapport sans faire état de celle, antérieure, de Liu Shaoqi. Le 19 août 1964, Liu Shaoqi adressa une lettre personnelle à Mao Zedong et au Comité central : « Ce rapport de la camarade Wang Guangmei, le camarade Chen Boda estime important de le diffuser à tous les camarades dans les comités et à ceux des équipes de travail. Il a été révisé deux fois, moi-même je l'ai corrigé, il faudrait maintenant que le Comité central le lise et en approuve la diffusion. » Comme il s'agissait d'un rapport de sa femme, Liu Shaoqi mettait Chen Boda en avant et se référait un peu lourdement au Comité central. Le 27 août Mao Zedong annota le rapport : « À imprimer et à diffuser à tous les membres de la réunion, puis si tout le monde est d'accord, diffusion nationale. Je suis d'accord avec les avis des camarades Chen Boda et Shaoqi<sup>112</sup>. » Le 1<sup>er</sup> septembre, le Comité central diffusa le rapport à tous les comités locaux en insistant sur sa « portée universelle ».

À l'automne 1963, la Grande Famine était terminée et l'économie nationale retrouvait des couleurs. Le moment devait donc être venu de relancer la lutte des classes. C'était le point fort des cadres du Parti qui, tout contents de « déployer leurs talents », s'y adonnèrent à cœur joie. Avant la promulgation des 23 articles, Liu Shaoqi était le grand manitou de cette campagne. Après, il perdit le pouvoir de la diriger.

Dans sa grande majorité, le peuple haïssait les cadres de base qui ne s'étaient pas souciés de sa survie pendant la Grande Famine. Il réclamait la destitution et le châtement de ceux qui s'étaient mal conduits, qui avaient abusé de la situation pour se gaver et s'enrichir, et poussé des gens à la mort : les « quatre purifications » lui en donnèrent l'occasion.

Pour inspirer la conscience de classe des paysans, le mouvement organisa des activités de « souvenir des joies et des peines ». Il s'agissait de se rappeler des peines de l'ancienne société [celle d'avant la Libération de 1949] et de penser aux joies de la nouvelle. Le problème, c'est que les paysans ne se souvenaient pas de leurs souffrances d'antan, mais de celles de la Grande Famine. Ils racontaient en réprimant leurs sanglots comment les cadres les battaient, comment des membres de leur famille étaient morts de faim. Pour peu qu'un des cadres présents à une telle séance soit nommément désigné par un paysan, il était immédiatement traîné sur l'estrade et roué de coups, sans qu'il soit possible d'intervenir. Terrifiés, désespérés, nombre d'entre eux se suicidèrent. Par exemple, d'après les statistiques de la préfecture de Huanzhong, province du Qinghai, 349 cadres mirent fin à leurs jours pendant ce mouvement. Jusqu'à la mi-1966, le total des suicides de la province s'éleva à plus de 1 700 cadres<sup>113</sup>.

Avec l'approfondissement de la campagne des « quatre purifications », le désaccord entre Mao Zedong et Liu Shaoqi éclata. Du 15 décembre 1964 au 14 janvier 1965, le Comité central se réunit pour débattre du mouvement et rédigea les 23 articles. L'après-midi du 20, Mao Zedong et Liu Shaoqi se disputèrent sur la nature de la campagne. Wang Guangmei et Liu Yuan, l'épouse et le fils de Liu Shaoqi, racontent :

Liu Shaoqi soutint : « Le conflit principal est entre les “quatre purifications” et les “quatre impuretés” ; par nature, il est à la fois interne au peuple, et entre nous et l'ennemi, au carrefour entre les deux. » Mao Zedong répondit : « Les propriétaires fonciers et les paysans riches sont dans les coulisses et manipulent les cadres “impurs” qui tiennent le devant de la scène. Les cadres “impurs” sont ceux qui sont au pouvoir ; si on ne critique que les deux premières catégories,

les paysans pauvres et moyens pauvres ne l'accepteront pas, il faut s'occuper en premier des cadres et il est urgent de mobiliser les masses pour redresser le Parti. »

Liu Shaoqi reprit : « Dans ce mouvement, toutes sortes de contradictions s'entremêlent, c'est très compliqué, le mieux c'est encore de partir des conditions réelles, de résoudre les contradictions les unes après les autres, on ne peut pas toutes les hausser au rang de conflit avec l'ennemi. »

Mao Zedong s'emporta : « Cette campagne, elle s'appelle le "mouvement pour l'éducation socialiste", et non je ne sais quelles "quatre purifications ou quatre salissures", je ne sais quelles "toutes sortes de contradictions entremêlées", où a-t-on vu autant d'enchevêtrements ? [...] Cela ne permet pas de définir clairement la nature de ces contradictions ! Ce n'est pas un mouvement d'éducation de je ne sais quel -isme, mais du socialisme, la priorité c'est de rectifier la faction au sein du Parti qui prend la voie capitaliste ! »

Liu Shaoqi s'en tint à ses positions, et demanda, comme s'il sollicitait un conseil : « Au sujet de cette faction, je ne comprends pas très bien. Il y a des gens qui suivent la voie capitaliste, mais la classe capitaliste est en voie d'anéantissement, comment pourrait-elle avoir une faction ? [...] Entre les ministères du Charbon et de la Sidérurgie, dans lequel y a-t-il une faction de routiers du capitalisme ? »

Mao Zedong éruca, sans réfléchir : « Zhang Linzhi en est un ! »

Liu Shaoqi cessa de poser des questions : à l'époque, dès lors que Mao Zedong critiquait quelqu'un nommément, sa chute était assurée<sup>114</sup>.

Cette dispute est aussi relatée dans les *Annales de Mao Zedong*.

Liu Shaoqi dit : « Le camarade Tao Zhu suggère que les contradictions principales dans les zones rurales opposent la classe des paysans riches aux masses des paysans pauvres et moyens pauvres. Est-ce bien cela, ou n'est-ce pas plutôt un conflit entre les éléments noirs [les paysans riches, les contre-révolutionnaires et les brigands] alliés à des cadres corrompus d'un côté et les masses de l'autre ? »

Mao Zedong répondit : « Les éléments noirs sont les maîtres des coulisses, alors que les cadres "non purifiés" sont au pouvoir. Le problème central des campagnes c'est ce groupe de cadres qui maltraitent le peuple, qui empêchent les paysans extrêmement pauvres de gagner leur croûte. On a déjà réglé une fois le sort des propriétaires fonciers et des paysans riches, mais jamais celui de la faction au pouvoir, qui appartient au Parti, et que les supérieurs écoutent.

Nous devons mobiliser les masses pour nous attaquer à la rectification du Parti, de ses cellules, des comités des communes populaires ; là est le problème. Si on ne s'en prend pas au Parti il n'y a aucun espoir. » Mao Zedong cita un poème de Du Fu [poète de la dynastie des Tang, 712-770] : « “Pour abattre un homme, viser son cheval, pour attraper des bandits, s'emparer d'abord de leur chef”. C'est ce que nous devons faire, en grand. »

Li Baohua demanda : « Quelle est la nature du conflit ? »

Liu Shaoqi répondit : « Ce sont à la fois des contradictions internes au peuple et entre l'ennemi et nous. »

Mao dit : « La nature ? Il suffit de dire qu'elle est antisocialiste. »<sup>115</sup>

Mao Zedong attachait une grande importance à cette dispute. Quelques jours plus tard, le 26 décembre, c'était son anniversaire, il avait soixante et un ans. Il donna un dîner au palais de l'Assemblée du peuple. Il avait à sa table quelques ouvriers modèles et des scientifiques, les membres du Comité central se trouvant à une autre table. Dans de telles circonstances, Mao Zedong avait l'habitude de plaisanter, mais cette fois il était grave<sup>116</sup>.

On ne peut pas seulement manger, il faut parler ! [...] Maintenant que le mouvement d'éducation socialiste vient d'être lancé, à quoi bon fanfaronner ? Je n'ai pas fait d'enquête de terrain, donc je n'ai pas le droit de parler, mais je parle quand même, si je me trompe qu'on me critique !

Pendant le dîner, Mao Zedong contesta certaines positions prises pendant le mouvement : « Les quatre purifications, les quatre impuretés, les contradictions à la fois internes et externes au Parti, c'est non marxiste. » Il reprocha à certains organes du Centre de se prendre pour des « royaumes indépendants » et parla d'éliminer la menace révisionniste du cœur du Parti. Personne n'osa piper mot. Il était clair que l'expression « fanfaronner » visait Wang Guangmei et que les mots « je n'ai pas le droit de parler » visaient Liu Shaoqi.

Le 27 décembre, lors d'une réunion du Comité central qu'il présidait au palais de l'Assemblée du peuple, Mao Zedong interrompit l'intervention de Chen Boda : « Dans ce parti il y a au moins deux factions, les socialistes et les capitalistes. » Lorsque Dong Biwu rappela que les cadres devaient être régulièrement mutés, précisant qu'à l'époque féodale ils l'étaient tous les trois ans, Mao intervint : « Cela fait déjà quinze ans qu'ils ont créé un royaume indépendant. À Pékin – je ne parle pas

du comité du Parti de la ville –, il y en a deux, je vous laisse deviner lesquels<sup>117</sup>. »

Le 28 décembre après-midi, il prononça une longue allocution, insistant sur le fait que les « quatre purifications » étaient un conflit entre socialisme et capitalisme, et que le point crucial était de purger la faction du Parti qui empruntait la seconde de ces deux voies. Avant la réunion, il s'était fait porter un exemplaire des statuts du Parti et un de la Constitution. Il en lut des passages et les commenta : « Ne sommes-nous pas des citoyens comme les autres ? Si oui, avons-nous la liberté de parole ? Qui interdit aux autres de parler ? » Deng Xiaoping, pensant qu'il s'agissait d'une réunion de routine, avait dit à Mao juste avant que s'il était trop occupé, il pourrait ne pas y participer. Mao Zedong pensa que Deng voulait l'empêcher d'y aller, et que Liu Shaoqi voulait l'empêcher de parler, le privant de ses droits aux termes de la charte du Parti et de la Constitution. Chen Boda, à la fin de sa vie, se souvint de cet épisode :

Lors de la réunion du Comité central qui discuta des 23 articles, Mao Zedong avait parlé en premier, mais à peine avait-il dit quelques phrases que Liu Shaoqi l'avait interrompu. Rien de mal à cela, si on laisse l'orateur finir son propos. Mais Liu Shaoqi ne s'arrêta pas, il continua de parler. Mao Zedong n'avait pas pu reprendre la parole. Le lendemain, Mao Zedong avait apporté les statuts du Parti qui stipulaient que les membres avaient le droit à la parole dans les réunions. Les participants ont donc parfaitement compris à qui il faisait allusion<sup>118</sup>.

Cette attitude de Liu Shaoqi est incompréhensible : que le second interrompe le chef suprême et l'empêche de reprendre la parole, c'est anormal.

Le 28 décembre, la réunion du Comité central se conclut, et les secrétaires des comités provinciaux retournèrent chez eux. Selon les souvenirs de Zeng Zhi, la femme de Tao Zhu, Jiang Qing invita ce dernier à voir dans une petite salle une représentation de *La Lanterne rouge*. Avant le début, Mao Zedong demanda à Tao Zhu : « Votre réunion est finie ? Elle est ajournée avant que j'y prenne part ? Il y en a qui me déversent du fumier sur la tête ! J'ai beau m'être mis en deuxième ligne, j'ai quand même le droit de parler ! Est-ce que tous les participants sont déjà partis ? » Tao Zhu répondit : « Certains sont repartis. » Mao Zedong rétorqua, catégorique : « Dis-leur de revenir vite fait ! » Les secrétaires de provinces furent rappelés, et la réunion de travail du Comité central se poursuivit après le nouvel an 1965<sup>119</sup>.



Ce n'est pas la seule fois où Mao Zedong accusa Liu Shaoqi de lui verser du fumier sur le crâne. En mars 1961, Mao Zedong présidait la Conférence des responsables des provinces et des villes autonomes de la Chine du Sud, du Sud-Ouest et de l'Est pour discuter du règlement des communes populaires, et fit appeler Liu Shaoqi pour qu'il vienne à Canton y participer. Celui-ci fit répondre qu'il présidait la même réunion pour le Nord-Ouest, le Nord-Est et le Nord, et demanda s'il pouvait venir deux jours plus tard. Mao Zedong explosa de colère et écrivit un mémo à Tao Zhu pour qu'il aille à Pékin chercher Liu Shaoqi. Le responsable du bureau provincial Wu Nansheng se dépêcha d'affréter un avion, mais à sa surprise il vit arriver Liu Shaoqi avant le décollage. Il trouva cela étrange. Après la chute de Liu Shaoqi pendant la Révolution culturelle, Wu Nansheng mit la main sur le mémo de Mao à Tao Zhu, ainsi rédigé : « Qui est cet empereur qui me chie sur la tête ? Je confie à Tao Zhu la mission de se rendre à Pékin pour quérir sa Majesté. » Peut-être Tao Zhu a-t-il alors téléphoné à Deng Xiaoping pour lui dire que le Président était furieux, et que Liu Shaoqi ferait mieux de venir au plus vite<sup>120</sup>.

Wang Guangmei et Liu Yuan écrivent : « Mao Zedong ne pouvait admettre ne fût-ce que le plus petit défi à son autorité et il considérait comme tel une discussion entre égaux. Pour peu qu'on lui tînt tête, il se mettait dans des colères noires. Il a dit à Liu Shaoqi : "Pour qui tu te prends ? Je n'ai qu'à lever le petit doigt pour te renverser !"»<sup>121</sup> »

En 1970, Mao Zedong confia au journaliste américain Edgar Snow qu'il avait décidé en janvier 1965, pendant la réunion sur les 23 articles, de renverser Liu Shaoqi<sup>122</sup>.

Après la réunion qui approuva les 23 articles, en janvier 1965, Mao Zedong ne parla presque plus de la façon concrète de mener les « quatre purifications », insuffisantes à ses yeux pour empêcher la restauration du capitalisme. En mai 1965, il grimpa à nouveau aux monts Jinggang [d'où était partie la Longue Marche en 1935] où il écrivit un poème *Retour dans les monts Jinggang* :

Je me souviens du feu, de la mort frôlée,  
Comme si c'était hier.  
Il ne reste qu'un noble sentiment,  
La lune suspendue dans le ciel,  
L'orage menaçant.  
Au chant du coq,  
Les myriades de monstres se dissipent dans les nuages.

Le premier secrétaire du Hunan, qui l'accompagnait, voulut lui rendre compte du déroulement du mouvement d'éducation socialiste. « Inutile, répondit Mao, je sais comment ça se passe. Apparemment, ce mouvement ne suffira pas à résoudre le problème. » Il couvait déjà dans sa tête un nouvel « orage menaçant », afin que le « chant du coq dissipe les monstres »<sup>123</sup>.

Après le 16 mai 1966, la Révolution culturelle commença et les « quatre purifications » y furent intégrées.

Cette campagne a révélé les divergences entre Mao et Liu, et les a exacerbées. Les soubresauts des « quatre purifications » à l'université de Pékin [ci-après Beida, abréviation de Bei(ijng) Da(xue)] ont, comme on le verra plus loin, marqué le point de départ de la Révolution culturelle.

### ***8. La polémique sino-soviétique : mobilisation contre le révisionnisme***

Le 10<sup>e</sup> plénum, en même temps qu'il ressuscitait la lutte des classes, lança la critique du révisionnisme.

Le révisionnisme était apparu pour la première fois dans les années 1890. Eduard Bernstein, du Parti social-démocrate allemand, était l'un des exécuteurs testamentaires d'Engels. Après la mort de ce dernier, en août 1895, il révisa la théorie du marxisme en fonction des nouvelles circonstances postérieures à Marx et Engels. Dans un texte intitulé *Le Révisionnisme à l'intérieur du Parti social-démocrate*, il écrit que le révisionnisme consiste à « procéder à la critique de la théorie ou de l'explication du socialisme traditionnel<sup>124</sup> ». Le terme n'avait alors aucun sens péjoratif. Plus tard, la Deuxième Internationale, qui soutenait cette idéologie, critiqua la révolution russe d'Octobre et le régime qu'elle mit en place. Elle fut aussitôt condamnée par Lénine, et c'est à dater de ce moment que le terme prit sa connotation péjorative.

La critique du révisionnisme par le PCC remonte à 1956. Cette année-là, le Parti se posa une question grave : après la disparition des classes économiques, fallait-il continuer la lutte des classes ? Staline, lui, avait eu une réponse toute prête. En 1936, après avoir établi en Union soviétique une économie reposant sur la propriété commune des moyens de production, il avait déclaré que la classe exploitante avait disparu et que « la société soviétique était composée de deux classes amies, celle des paysans et celle des ouvriers<sup>125</sup> ».

Les conditions dans la Chine de 1956 et l'Union soviétique de 1936 étaient semblables : le système socialiste de mise en commun des moyens

de production l'avait emporté. Pouvait-on appliquer à la Chine la réponse de Staline ?

Sur ce point, nous l'avons vu, Mao Zedong fit preuve de créativité : les classes avaient disparu en économie, mais pas encore dans la politique et l'idéologie. La lutte antidroitiste de 1957 en fut une conséquence. Ces idées de Mao Zedong prirent peu à peu la forme d'une théorie, formulée en 1964 et que Ai Siqi désigna par les mots « nouvelle phase du marxisme-léninisme » (également nommée la troisième borne du marxisme-léninisme). Elle devint la théorie fondamentale de la Révolution culturelle – la théorie de la révolution permanente sous la dictature du prolétariat. Elle est issue de la critique du révisionnisme, et elle sert à lutter contre lui. Quand la Révolution culturelle désigne Liu Shaoqi comme le « Khrouchtchev chinois », elle attaque son révisionnisme.

En février 1956, le Parti communiste d'Union soviétique (PCUS) avait convoqué son 20<sup>e</sup> congrès. La veille de la clôture, Khrouchtchev fit son rapport secret sur « le culte de la personnalité et ses conséquences », dévoilant les fautes de Staline. À la mi-mars, Mao Zedong estima que ce rapport « à tout le moins révèle deux points, un que le couvercle a été soulevé, deux que l'entonnoir a été percé. D'un côté, le rapport secret montre que l'Union soviétique, le Parti communiste et Staline n'ont pas toujours raison, ce qui fait voler en éclats la superstition qu'il faudrait transposer aveuglément ce qui en vient, et cela est bon pour l'opposition au dogmatisme. D'un autre côté, ce rapport secret est gravement fautif à la fois dans le contenu et la méthode, principalement parce qu'il n'est pas convenable de rejeter le stalinisme en bloc<sup>126</sup> ». Le 5 avril 1956, *Le Quotidien du peuple* publia un article remanié par Mao Zedong, discuté au cours d'une réunion élargie du Comité central, intitulé « À propos de l'expérience historique de la dictature du prolétariat », qui reconnaissait intégralement les succès de Staline, et analysait les fautes de ses dernières années. Le 29 décembre 1956, le Comité central publia encore dans *Le Quotidien du peuple* un article intitulé « Retour sur l'expérience historique de la dictature du prolétariat », insistant sur le point qu'il était « nécessaire de critiquer les fautes de Staline tout en reconnaissant et en défendant ses mérites ». En 1957, Mao Zedong prononça un discours, « De la juste manière de traiter le problème des contradictions au sein du peuple », dans lequel il évoqua sans ambiguïté la question de l'opposition au révisionnisme. Il employa le terme quatre fois, en disant par exemple : « Lorsque nous critiquons le dogmatisme, nous devons également faire attention à critiquer le révisionnisme. Le révisionnisme, ou l'opportunisme de droite, est un courant de pensée bourgeois, plus dangereux encore que le dogmatisme. »

En avril 1960, pour célébrer le 90<sup>e</sup> anniversaire de Lénine, le Comité central fit rédiger trois textes : les essais « Vive Lénine » publié dans le magazine *Drapeau rouge* et « Avançons en suivant la voie du grand Lénine » dans *Le Quotidien du peuple*, et le discours « Unissons-nous sous la bannière révolutionnaire de Lénine », prononcé par le chef du département de la Propagande Lu Dingyi lors de la cérémonie. Tous les trois explicitaient les positions du Comité central sur les questions théoriques importantes telles que la coexistence pacifique, la transition pacifique [vers le communisme], la révolution socialiste, la paix et la guerre, l'impérialisme, etc. À la mi-mai, Mao Zedong s'entretint séparément avec le secrétaire général du parti du Travail de Corée du Nord Kim Il-sung et avec le président du Parti communiste danois Knud Jespersen, et leur dit officiellement que le PCC n'approuvait ni la coexistence pacifique ni la transition pacifique, reprocha aux partis de l'Union soviétique et des pays d'Europe orientale leur abandon de la notion de classes et alla même jusqu'à critiquer Khrouchtchev.

Des attaques aussi violentes contre le PCUS et Khrouchtchev ne pouvaient demeurer sans réaction. Le 24 juin 1960, les représentants des partis communistes et ouvriers des pays socialistes se rassemblèrent dans la capitale roumaine Bucarest. Peng Zhen dirigeait la délégation chinoise. La veille de l'ouverture, la délégation soviétique diffusa la note qu'elle avait adressée le 21 juin au Comité central du PCC, très sévère. Pendant la conférence, Khrouchtchev s'attaqua directement à la politique de Pékin – ce qui renforça la résolution du PCC de lutter contre le révisionnisme. En octobre 1961, le PCUS tient son 22<sup>e</sup> congrès, qui adopta un programme directeur incluant systématiquement la « transition pacifique », la « coexistence pacifique », la « concurrence pacifique » parmi d'autres théories politiques. Khrouchtchev dans son rapport principal critiqua ouvertement l'Albanie qui s'opposait à sa politique, mais en fait il visait le PCC. Le chef de la délégation chinoise invitée Zhou Enlai décida de rentrer au pays plus tôt que prévu pour marquer son mécontentement, non sans aller au préalable déposer ostensiblement une gerbe sur la tombe de Staline. Le Comité central estimait que la teneur du 22<sup>e</sup> congrès du PCUS était un symbole de la notion de « révisionnisme moderne ». Les révisionnistes avaient usurpé le pouvoir à Moscou et la couleur de l'URSS en était changée.

Lorsque Mao Zedong remit la lutte des classes à l'ordre du jour, « le révisionnisme », « l'opportunisme de droite » et « la restauration du capitalisme » devinrent des concepts interchangeable. Mao avait déjà dit

que Peng Dehuai était révisionniste, et plus tard il affubla Liu Shaoqi de cette casquette. À partir du début des années 1960, il fit de l'opposition au révisionnisme une tâche politique d'extrême importance.

Pour livrer cette bataille, fut mis en place un « groupe pilote du Comité central contre le révisionnisme » chargé de produire des textes sur ce sujet, avec à sa tête Deng Xiaoping, et comme membres, entre autres, Kang Sheng et Wu Lengxi. Du 6 septembre 1963 au 14 juillet 1964, il rédigea une série de « 9 commentaires », tous publiés en bonne place d'abord dans *Le Quotidien du peuple* et dans *Drapeau rouge*, puis diffusés l'un après l'autre sur la Radio populaire centrale avec des accents stridents et belliqueux. L'un de ces articles, « À propos du faux communisme de Khrouchtchev et de ses leçons pour l'histoire mondiale », comprenait un long passage de la main de Mao Zedong dans lequel il exposait la façon dont la « classe privilégiée » de l'Union soviétique « avait transformé son pouvoir de servir le peuple en pouvoir d'opprimer les masses, utilisé son pouvoir de distribuer les moyens de production et les ressources vitales pour le profit de sa petite clique. [...] Ses membres se sont servis de leur position pour s'adonner à la concussion, la corruption et au détournement de biens publics ». Ces mots non seulement critiquaient l'Union soviétique mais trahissaient aussi l'inquiétude de Mao quant à la situation en Chine.

Les 9 commentaires portèrent la lutte contre le révisionnisme à son paroxysme et tirèrent l'idéologie du Parti vers l'extrême gauche. C'est ce stalinisme indéfectible qui poussa la Chine dans l'impasse et conduisit à la grande catastrophe qu'a été la Révolution culturelle.

Après la mort de Staline en 1953, Mao Zedong avait pensé devenir le chef du mouvement communiste international. D'une part il mit un terme à la « nouvelle démocratie » qu'il avait promise, accélérant la marche vers le socialisme, d'autre part, sur le plan économique, il lança le Grand Bond en avant dans le but de rattraper l'Union soviétique. Même après l'échec du Grand Bond, il n'abandonna pas. Le septième des 9 commentaires, qu'il avait relu personnellement, publié le 4 février 1964, indiquait : « Après que le PCUS a choisi la voie du révisionnisme et du sécessionnisme, il a naturellement perdu sa position de chef du mouvement communiste international. [...] Cette position d'avant-garde dont parlent Engels et Lénine n'est ni permanente ni interchangeable, elle varie en fonction des circonstances. » Un autre article revu par lui, publié le 6 novembre 1967 dans *Le Quotidien du peuple*, intitulé « Avancer le long de la voie ouverte par la révolution socialiste d'Octobre » pour en commémorer le cinquantenaire précisait : « ... Au début du xx<sup>e</sup> siècle,

le centre de la révolution s'est déplacé en Russie, donnant naissance au léninisme. Ensuite, il s'est peu à peu déplacé vers la Chine, donnant naissance au maoïsme. » Pour faire de la Chine le cœur mondial de la révolution, le leader du mouvement communiste international, il fallait y empêcher la restauration du capitalisme et en faire un « pur » prototype de socialisme. C'est précisément ce que la Révolution culturelle a cherché à accomplir.

### 9. Critiques révolutionnaires massives à travers le pays

Lors du 10<sup>e</sup> plénum du 8<sup>e</sup> Comité central, Mao Zedong avait dit : « Pour renverser un régime, il faut d'abord créer une opinion publique et faire le travail idéologique nécessaire. C'est vrai pour la révolution comme pour la contre-révolution. » Le 26 octobre 1963, devant le département de sociologie de l'Académie des sciences, dans une communication intitulée « La mission de combat des travailleurs de philosophie et de sciences sociales », Zhou Yang<sup>I</sup> donna une présentation des principales tâches à accomplir dans le domaine idéologique pour combattre le révisionnisme moderne.

En juillet 1964, le Comité central forma un petit groupe pour la Révolution culturelle, composé de cinq personnes (dit Groupe des cinq), chargé de mener les campagnes de critiques dans les sphères culturelles et académiques. À sa tête Peng Zhen, un adjoint, Lu Dingyi, et comme membres Kang Sheng, Zhou Yang et Wu Lengxi<sup>II</sup>. D'autres, comme Hu Sheng, Yao Zhen, Fan Ruoyu, s'attelèrent au travail concret.

À l'appel du Comité central, chaque comité du Parti, chaque département administratif renforça la lutte des classes et la critique révolutionnaire se déploya dans tous les secteurs. Au début des années 1960, les journaux, la radio, les cours d'université sentaient la poudre à canon.

Sur le plan philosophique, la critique se porta sur un point de vue du vice-président de l'École centrale des cadres du Parti, Yang Xianzhen. En novembre 1963, il avait écrit dans un polycopié pour ses élèves :

I. Zhou Yang (1908-1989), vice-directeur du département de la Propagande du CC, vice-président de l'Association nationale des lettres et vice-président de la Fédération des arts et des lettres (Nda).

II. Peng Zhen, membre du Bureau politique du CC, secrétaire général du CC, premier secrétaire et maire de Pékin ; Lu Dingyi, membre suppléant du Bureau politique, directeur du département de la Propagande du CC ; Kang Sheng, membre suppléant du Bureau politique ; Wu Lengxi, directeur de l'agence Chine nouvelle et rédacteur en chef du *Quotidien du peuple* (Nda).

« L'union des opposés, la division d'un en deux, l'union de deux en un, c'est la même chose. » La notion de « un scindé en deux » pouvait s'interpréter comme les deux faces d'un même objet, celle de « l'union de deux en un » comme le fait qu'un objet unique pouvait être composé de deux faces indépendantes. Le 8 juin 1964, Mao Zedong déclara lors d'une réunion du Comité central : « La "division d'un en deux" est un argument juste ; mais je crains que la "réunion de deux en un" ne soit révisionniste, un compromis de classe<sup>127</sup>. » Après quoi, le journal *Clarté*, le magazine *Drapeau rouge*, *Le Quotidien du peuple* et d'autres organes de presse publièrent entre juin et décembre pas moins de 500 articles critiquant la formule de Yang Xianzhen<sup>128</sup>. En mars 1965, l'École centrale du Parti publia un « Rapport sur le problème de Yang Xianzhen », l'accusant d'être le « porte-parole de la classe bourgeoise à l'intérieur du Parti, un complice de Peng Dehuai, un petit Khrouchtchev ». Yang Xianzhen fit huit ans de prison ; l'École centrale des cadres du Parti critiqua ainsi plus de 150 personnes<sup>129</sup>.

Dans le domaine de l'économie, la première cible fut Sun Yefang. Tirant les leçons de l'échec du Grand Bond en avant, il avait analysé le système de gestion et la politique économique, soulignant la nécessité pour une entreprise de faire du profit. Sa position fut qualifiée de révisionniste.

En histoire, la victime initiale fut un professeur de Beida, Jian Bozan, pour les motifs d'« historicisme » et de « défaitisme ». Il était opposé à l'idée partielle de « l'Histoire portée par la théorie », il soutenait que la recherche devait, en examinant une grande quantité de matériaux, arriver à des conclusions compatibles avec le marxisme. Voilà ce qu'était l'historicisme, considéré par les critiques comme « bourgeois ». Quant au défaitisme, il consistait à distordre la théorie de Mao Zedong sur le rôle historique des guerres paysannes en Chine. Jian Bozan avait écrit : « Après chaque soulèvement paysan le nouveau pouvoir, afin de retrouver l'ordre féodal antérieur, doit faire des concessions envers les paysans. [...] C'est cela qui a fait progresser la Chine<sup>130</sup>. »

La critique révolutionnaire de masse dans le domaine des arts et des lettres, commencée autour du film *L'Histoire de Wu Xun*<sup>1</sup>, en 1951, n'avait jamais vraiment cessé, malgré des hauts et des bas.

I. Wu Xun (1838-1896), pauvre et illettré, autodidacte, pionnier – par réaction – de l'éducation gratuite à la fin de la dynastie des Qing. Un film biographique fut tiré de son histoire en 1950 ; en 1951, Mao Zedong lança une campagne contre ce film, l'une des premières du genre. Pendant la Révolution culturelle, les gardes rouges\* ont exhumé son corps, lui ont intenté un procès et l'ont brûlé.



La nouvelle flambée démarra par deux mémos de Mao Zedong. Le 12 décembre 1963, il annota le « Rapport sur la situation dans les arts et les lettres » du bureau de la culture du département de la Propagande de ces mots :

La base économique du socialisme a déjà changé, mais la superstructure des arts et des lettres qui est censée la servir continue de poser problème. [...] Un grand nombre de membres du Parti s'enthousiasment pour l'art des époques féodale et capitaliste plutôt que pour l'art socialiste, c'est totalement absurde<sup>131</sup>.

Le 27 juin 1964, il annota un autre document du département de la Propagande intitulé « Rapport sur la rectification du style de travail dans les Fédérations des arts et des lettres et dans les divers cercles artistiques dans l'ensemble du pays » :

La majorité de ces instances et des publications qu'elles contrôlent (il paraît qu'il y en a quelques-unes de bonnes) depuis une quinzaine d'années n'appliquent pas la politique du Parti (ce n'est pas le cas de tout le monde) et se conduisent en bureaucrates au lieu de se rapprocher des ouvriers, des paysans et des militaires et de refléter la révolution et le développement socialistes. Ces dernières années, elles frisent le révisionnisme<sup>132</sup>.

Les cibles de ces deux mémos étaient les dirigeants du ministère de la Culture et des instances culturelles importantes comme Qi Yanming, Xia Yan, Tian Han, Yang Hansheng, Shao Quanlin<sup>1</sup>, etc.

Le feu des critiques devint incessant.

En novembre 1964, Mao Zedong réagit à un rapport en ces termes :

L'ensemble du système culturel n'est plus entre nos mains. Quel pourcentage contrôlons-nous ? 20 % ? 30 % ? La moitié ? Ou bien la majorité ? À mon avis plus de la moitié nous échappe. Le ministère de la Culture s'est entièrement effondré<sup>133</sup>.

I. Qi Yanming, vice-ministre de la Culture et secrétaire de la cellule du Parti ; Xia Yan, écrivain et secrétaire adjoint de la cellule du Parti du ministère de la Culture ; Tian Han, dramaturge et président du Bureau du progrès de l'art théâtral ; Yang Hansheng, dramaturge, président de la Fédération des arts et lettres et secrétaire de cellule ; Shao Quanlin, écrivain, vice-président de la Fédération des arts et des lettres et secrétaire de cellule (*NdA*).



Peut-être cette opinion de Mao Zedong explique-t-elle pourquoi la Révolution culturelle a été déclenchée précisément dans le domaine culturel ?

La femme de Mao Zedong, Jiang Qing, a joué un rôle important dans ces campagnes de critiques du monde de la culture. Le 23 juin 1963, elle s'exprima lors d'un séminaire qui rassemblait les acteurs de tout le pays sous la présidence de Zhou Enlai. Elle exigea que les travailleurs des arts et des lettres « choisissent soigneusement leur orientation ». « Aujourd'hui, dit-elle, les arts de la scène ne parlent que d'empereurs et de généraux, de rois et de nobles, de lettrés et de beautés, de tout ce fatras féodal, bourgeois. Dans ces conditions nous ne pouvons pas garantir la construction de l'économie socialiste, l'effet sera négatif. » Trois jours plus tard, Mao Zedong fit un commentaire de ces propos : « Bien dit<sup>134</sup>. » Jiang Qing se décrivait comme la « sentinelle » du domaine idéologique. Ce n'était pas faux. Elle avait toujours veillé sur ce terrain pour Mao Zedong et, lorsqu'elle découvrait quelque chose qui allait contre sa pensée, elle le lui rapportait puis lançait la critique. Afin de nettoyer les arts de la scène des « empereurs et généraux », elle monta au premier rang et prit en main l'opéra moderne. *La Lanterne rouge*, *Étincelles dans le marais de roseaux*, *L'Attaque du régiment du Tigre blanc*, *Le Détachement féminin rouge*, *La Fille aux cheveux blancs*, etc. devinrent les « huit opéras modèles ». Aucune autre œuvre ne pouvait être montée. Certains ont surnommé Jiang Qing « le porte-drapeau », parce que pendant la Révolution culturelle elle devint le plus loyal et le plus ferme soutien de Mao Zedong.



## Mettre le feu à la mèche

*Comment la critique apparemment anodine d'une pièce de théâtre met le feu aux poudres.*

### ***1. Mao Zedong fabrique une mèche en secret***

Le 10 novembre 1965, le journal de Shanghai *Wenhui Bao* publia un article intitulé « Critique d'une nouvelle pièce de théâtre historique : *La Destitution de Hai Rui*<sup>1</sup> », signé Yao Wenyuan\*. Noyé dans le flot des critiques de l'époque, personne ne le remarqua. C'est pourtant cet article qui fut la mèche qui « alluma » la Révolution culturelle. L'auteur de la pièce, Wu Han, historien et alors adjoint de Peng Zhen\* à la mairie de Pékin, qui avait lancé des accusations infondées contre Zhang Bojun et Luo Longji<sup>135</sup> pendant la campagne antidroitiste de 1957, fut la première victime sacrifiée sur l'autel de la Révolution culturelle.

Cet article a été gardé secret pendant huit mois, du début de sa rédaction à sa publication : les plus hauts dirigeants du Comité central (CC), son secrétariat et le Bureau politique ignoraient son existence, de même que le département de la Propagande. C'était une action entièrement personnelle de Mao Zedong<sup>136</sup>, et c'est encore en raison de la Grande Famine qu'il le fit préparer. Déjà en avril 1959, à l'occasion du 7<sup>e</sup> plénum du 8<sup>e</sup> Comité central, Mao avait mentionné Hai Rui, le célèbre mandarin intègre de la dynastie des Ming, suggérant que l'on trouve des historiens pour faire des recherches et écrire un article à son

I. Hai Rui (1514-1587), haut fonctionnaire de la dynastie des Ming, modèle d'incorruptibilité, a fait l'objet de nombreux romans et pièces de théâtre au cours des siècles. Mao Zedong l'invoqua avant la conférence de Lushan (où il fit tomber le maréchal Peng Dehuai), ce qui poussa quelques écrivains à se saisir du héros ; il se servit ensuite d'une pièce élogieuse sur le personnage – en l'assimilant à un éloge caché de Peng Dehuai – pour contre-attaquer ses adversaires.

sujet<sup>137</sup>. Pourquoi Mao Zedong s'intéressait-il à Hai Rui ? Probablement était-ce parce que, depuis le lancement du Grand Bond en avant en 1958, personne n'osait lui dire la vérité ; peut-être aussi avait-il vu que les bureaucrates ne cherchaient que le profit, trompaient leur hiérarchie et opprimaient le peuple, et essayait-il ainsi de leur faire apprendre quelque chose de ce mandarin incorruptible et direct, qui avait eu le courage d'affirmer ce que tous dissimulaient. Mais il n'avait pas prévu que, lors de la conférence de Lushan de l'été 1959, Peng Dehuai\* jouerait le rôle d'un Hai Rui et oserait s'attaquer aux « trois drapeaux rouges » chers à son cœur. Mao, fort irrité, dit alors qu'il y avait un Hai Rui « de droite » et un « de gauche », et que Peng relevait de la première catégorie<sup>138</sup>.

Wu Han était un historien du Parti, spécialiste de la dynastie des Ming, qui interprétait l'histoire au prisme du marxisme et s'en servait pour faire des allusions au présent : avant la prise du pouvoir par le PCC, il avait, dans ses écrits, dénigré Zhu Yuanzhang, le fondateur de la dynastie des Ming, allusion à peine voilée à Chiang Kai-shek. Après la fondation de la RPC, il avait consacré un ouvrage, élogieux cette fois, à ce même empereur – allusion à Mao Zedong. Sous les régimes totalitaires, tout intellectuel aspirant à une certaine renommée en passait par là. Pour répondre à l'appel de Mao d'étudier l'histoire de Hai Rui, Wu Han publia donc en juin 1959 dans *Le Quotidien du peuple*, sous le nom de Liu Mianzhi, un texte intitulé « Hai Rui admoneste l'empereur<sup>1</sup> ». En septembre il en donna un autre, « À propos de Hai Rui ». Comme c'était après la mise au ban de Peng Dehuai, la rédaction (Hu Qiaomu) avait prudemment ajouté un passage condamnant les déviations de droite, afin de se démarquer nettement du maréchal<sup>139</sup>.

Peu après, dans la deuxième moitié de 1959, le célèbre acteur d'Opéra de Pékin Ma Lianliang demanda à Wu Han d'écrire une pièce sur Hai Rui. Celui-ci la termina fin 1960, et en janvier 1961 *La Destitution de Hai Rui* fut montée à Pékin. Après le 10<sup>e</sup> plénum du 8<sup>e</sup> Comité central (automne 1962), Jiang Qing\* et Kang Sheng\*, grâce à leur flair pour pisser toute dissidence, jugèrent que la pièce était « liée à la conférence de Lushan » et qu'elle était une « faute politique ». Ils firent un lien entre la notion de « rendre les terres » dans la pièce et la politique « d'attribution de quotas de production aux foyers » que l'on déployait alors ; dans la pièce, le « redressement des injustices » leur parut être une allusion au « vent de renversement des verdicts ». Mao Zedong leur prêta

I. Il existe une version française de cet article dans Simon Leys, *Les Habits neufs du président Mao*, Paris, éditions Champ Libre, 1971, p. 273-278.

3. La répression exacerbe les protestations. . . . .	738
4. Évacuation de l'esplanade Tiananmen par la force . . . . .	741
<b>XXVII. Tomber de rideau</b> . . . . .	749
1. La mort de Mao Zedong . . . . .	749
2. À couteaux tirés. . . . .	753
3. Le coup d'État d'octobre. . . . .	761
<b>XXVIII. Les relations internationales pendant la Révolution culturelle.</b> . . . . .	779
1. La fierté d'être le centre de la révolution mondiale . . . . .	780
2. Les rebelles muselés, la diplomatie reprend des couleurs . . . . .	786
3. Des « deux fronts » à « une ligne, une grande étendue ». . . . .	789
<b>XXIX. La réforme et l'ouverture sous le système bureaucratique</b> . . . . .	799
1. Le spectre politique en Chine après la Révolution culturelle . . . . .	799
2. Une déferlante démocratique . . . . .	804
3. Deng Xiaoping refroidit les ardeurs démocratiques. . . . .	810
4. Le savoir soviétique comme fondement, le savoir occidental comme instrument . . . . .	810
5. L'économie de marché à caractère autoritaire . . . . .	815
6. La cristallisation des classes et leur conflit . . . . .	821
7. Équilibrer les pouvoirs, refréner le capital . . . . .	824
<b>Repères chronologiques</b> . . . . .	827
<b>Notices biographiques</b> . . . . .	839
<b>Glossaire</b> . . . . .	847
<b>Sigles</b> . . . . .	852
<b>Notes</b> . . . . .	853